ANNEMARIE SCHWASE

Thomas Moore

ANNEMARIE SCHIMMEL

PE1259

Library

of the

University of Toronto

CHANSONS

CHOISIES.

TOME TROISIEME.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/chansonschoisies03gen

CHANSONS

CHOISIES,

AVEC LES AIRS NOTÉS.

TOME TROISIÈME.

A GENÈVE.

M. DCC. LXXVII.

CHANSONS
CHOISIES.

SUJETS PARTICULIERS.

A Mlle. DE MONTESQUIEU.

AIR : *Réveil'ez-vous, belle endormie.*
Ier. vol. No. 62.

QUE vous êtes faite pour plaire !
Esprit, beauté, graces, douceur :
Des ouvrages de votre père,
Vous me paroissez le meilleur. (*)

(*) Ce couplet & les suivans, jusqu'à la page 12, sont de M. le vicomte de la Poujade,

PORTRAIT DE MADAME DE...

AIR : *De tous les capucins du monde.*
Ier. vol. No 45.

TRAITS d'un dévot caractère,
Complaisante, douce, sévère,
De l'esprit, du joli jargon,
Avec une figure aimable,
Devient l'écueil de la raison,
Sans cesser d'être raisonnable.

---

lieutenant colonel & chevalier de l'ordre royal & militaire de St. Louis, né le 29 Novembre 1704, au château de Péricard, diocèse d'Agen, mort au château de Monbeau, même diocèse, le 16 Avril 1773. Il a été fort connu par les couplets faciles, agréables, pleins de gaieté & de grace, qu'il faisoit sans cesse, impromptu. Le croira-t-on ? il ne savoit ni lire ni écrire ; son esprit naturel lui fournissoit seul des pensées délicates, souvent originales & neuves, qu'il employoit avec tant de succès & si à propos. Moncrif, Gresset, le président Hénaut, faisoient grand cas de son talent. Plusieurs personnes de la cour, distinguées par leur politesse, & par leur goût, ont recherché la société du vicomte de la Poujade. Un homme de lettres dépositaire d'un recueil assez considérable de petites chansons, écrites sous la dictée de ce militaire aimable se propose de le donner au public, s'il paroît satisfait des couplets qu'on lui offre ici.

A MADAME LA PRINCESSE DE H...

AIR : *Quand le péril.* N°. 1.

CETTE figure m'importune...
La princeſſe s'en paſſeroit,
Et la bergère qui l'auroit,
En feroit ſa fortune.

A UNE DAME ÈTRANGÈRE.

Même air.

LE monde fait votre patrie;
Vos charmes, vos propos flatteurs,
Vous ont donné dans tous les cœurs
Le droit de bourgeoiſie.

A MAD...

Air des Folies d'Eſpagne. N°. 2.

VOUS ne devez tenir compte à perſonne
De ſon reſpect, de ſon attachement ;
Mais ſachez gré du tourment qu'on ſe donne,
Pour vous cacher un autre ſentiment.

A UNE DEMOISELLE,

Qui ne voulait pas dire ſon nom de baptême.

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

IL faut vous appeller Julie ;
Ce nom nous tire d'embarras ;
Il rime trop bien à jolie,
Pour qu'il ne vous convienne pas.

A UNE JOLIE QUÊTEUSE.

AIR : *Quand le péril.* No. 1.

C'EST une aumône dangereuſe :
On fait le mal au lieu du bien ;
On compte les pauvres pour rien,
Et pour trop la quêteuſe.

A UN AMI,

APRÈS UNE LONGUE ABSENCE.

AIR : *Vous voulez me faire chanter.* No. 3.

AMI tendre, je t'ai perdu,
A beau jeu, ce me ſemble :
Ce bon tems qu'eſt-il devenu,
Où nous vivions enſemble ?
Je verſois mon cœur dans le tien ;
Et mon ame charmée,
Avec toi ne deſiroit rien
Qu'une longue journée.

A MADAME...

SUR LES PROCÈS.

AIR: *Quand le péril.* No. 1.

DES procès j'ignore la route;
Des humains ils font le malheur.
Je n'en ai qu'un contre ton cœur,
Que je perdrai ſans doute.

A UNE DAME,

Placée à table entre un jeune homme & l'auteur déjà vieux.

Même air.

IRIS, quel triomphe eſt le vôtre!
Sur vos voiſins il eſt commun;
Vous allumez des feux dans l'un,
Vous en créez dans l'autre.

SUR UNE VISITE,

Faite par l'Auteur, à une Dame qu'il n'avoit pas trouvée chez elle.

Même air.

COMPTER ma visite à Thémire,
Seroit manquer de bonne foi:
Ne la venant voir que pour moi,
Il ne faut pas m'écrire.

A UNE JEUNE DEMOISELLE.

AIR: *Réveillez-vous, belle endormie.* Ier. vol. No. 62.

TU n'as nul reproche à me faire,
Nous sommes tous deux en défaut;
Tu viens trop tard, belle bergère,
Et je suis arrivé trop tôt.

A UN AMI,

QUI s'excuſoit de n'avoir pas de la vaiſſelle d'argent dans un repas qu'il donnoit à l'Auteur.

Même air.

SUR la terre on fait bonne chère,
L'argent n'ajoute rien au fait:
C'eſt la belle ſur la fougère,
Où la laide ſur le duvet.

DÉFINITION

De la Femme coquette, de la Femme galante, & de la Femme à ſentimens.

Même air.

J'ENTENDS que la femme coquette
A l'amour-propre pour objet;
La femme à ſentimens s'apprête,
Et la galante court au fait.

SUR UN NŒUD D'ÉPÉE,

Donné à l'Auteur par une Dame.

Même air.

C'EST une faveur d'une belle,
Qu'elle me permet d'afficher ;
Que ne puis-je en obtenir d'elle,
Qu'elle m'ordonne de cacher !

A UNE DAME,

Qui faisoit beaucoup valoir à l'Auteur de petites faveurs qu'elle lui accordoit.

AIR : *Quand le péril.* No. I.

NE cesserez-vous donc, Lisette,
De vanter vos moindres bienfaits ?
Si j'en connoissois les progrès,
Je vous rendrois discrète.

A UNE DAME,

Qui affectoit de faire remonter ſa gorge.

Même air.

VOTRE gorge, Iris, vous occupe;
Vous l'examinez avec ſoin:
A beau mentir, qui vient de loin,
Je n'en ſuis pas la dupe.

MOTIF D'ENCOURAGEMENT,

A une Dame qui s'excuſoit ſur ſon âge.

Même air.

L'AGE ne fait rien à l'affaire;
Quand on a de jeunes appas,
Apprenez qu'on ne couche pas
Avec un baptiſtaire.

A UN JEUNE HOMME,

Qui ſe bornoit à dire d'une jolie Femme, qu'elle étoit reſpectable.

AIR: *Réveillez-vous, belle endormie.* Ier. vol. No. 62.

TROUVER *reſpectable* Thémire,
Me ſemble un éloge bien ſec;
Ajoutez du moins qu'on deſire
Pouvoir lui manquer de reſpect.

A MONSIEUR DE...

MINISTRE.

Même air.

A L'étonnement je me livre,
Et je ne crois point avoir tort,
Quand, pour me donner de quoi vivre;
Vous attendez que je ſois mort.

LE GOUT DE L'AUTEUR,

ET CELUI DE BIEN DES GENS.

AIR : *De tous les capucins du monde.*

QUE de beautés dans cette ville!
Le choix m'en paroît difficile ;
Elles ont toutes tant d'appas,
Qu'on ignore la plus aimable :
Pour moi, je ne vous cache pas,
Que j'en veux à la plus traitable.

SENTIMENS DE L'AUTEUR SUR SES POÉSIES.

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*
Ier. vol. No. 26.

NE croyez pas que je me flatte
Sur le prix des vers que je fais ;
C'eſt de la proſe que je gâte,
Par la cadence que j'y mets.

Fin des Couplets par M. le vicomte de la Poujade.

LES INCONVÉNIENS DU MARIAGE.

AIR : *Fine calotte.* N°. 4.

ON ſe marie,
Quelle folie !
Nœud trop reſpecté,
Vaux-tu la liberté ?
Dur eſclavage,
Fatal uſage,
Tu finis le cours
De nos beaux jours.
Croyez-moi, jeuneſſe,
Vive une maîtreſſe !
Son adreſſe,
Sa fineſſe,
Pour peu de ſoupirs,
A nos deſirs,
Quand l'amour nous preſſe,
Fait ſans ceſſe
Succéder les plaiſirs.
On ſe marie, &c.

Plaignons les pauvres maris;
Les embarras, les ſoucis,
Les chagrins & les ennuis,

Dans leur logis
Sont réunis.
Les jeux & les ris
Pour jamais en ſont bannis.
Au lieu des ardeurs,
Ce ſont des froideurs,
Des langueurs,
Des aigreurs,
De la défiance ;
Plus de douceurs ;
Adieu la complaiſance.
On ſe marie, &c.

Majeur. Hymen, ſous tes loix
Que l'on faſſe un choix,
De certains minois
Ont quelquefois
Le don de plaire :
Mais voit-on le cœur,
L'eſprit & l'humeur ?
Non, l'on a beau faire,
Toute fille a l'air trompeur.
D'amour trop épris,
L'on eſt ſurpris ;
Monſieur le notaire,
Termine l'affaire :
Mais le marché fait,
Le trébuchet
Ferme tout net ;

Nigaudinet,
Pris au gobet,
A bientôt ſon paquet.

Que de déchet! *Mineur.*
L'objet
Plaiſoit,
Sembloit
Parfait.
L'hymen éclaircit la viſière:
Vu dans ſon jour,
Ce portrait
Eſt laid,
Déplait;
C'eſt fait,
On hait,
Et l'amour
Fait place au regret.
L'époux, du devoir conjugal
S'acquitte mal:
De ce procédé peu loyal,
Naît bacchanal.
Femme en lutin,
D'un air mutin,
D'un ton hautain,
Gronde ſans fin;
Soir & matin,
C'eſt même train;
A ſon goût, rien
N'eſt jamais bien.

Survient,
Pour doubler le mari,
Un favori.
Quelque valet,
Trop indiſcret,
D'être cocu
L'a convaincu ;
L'on a tout vu :
Tout eſt perdu.
Grand carillon
Dans la maiſon :
L'on n'entend plus
Que bruit confus.
Il faut jurer,
Peſter, pleurer ;
Sans différer
Se ſéparer,
Et ſe déshonorer.
On ſe marie, &c.

GALLET.

LES AVANTAGES DE L'HYMEN.

Air de la Romance du Barbier de Séville.
Ier. vol. No. 10.

PENDANT vingt ans je m'ignorois moi-même,
Et mes desirs n'imaginoient plus rien :
Mais, je le sens, jamais l'on n'aime bien,
Que lorsque c'est sa femme que l'on aime.

J'ai tout perdu, faveur, amis, richesse ;
Mais pour jamais je possède son cœur :
Et je lui dois ce précieux bonheur,
Qu'on cherche en vain auprès d'une maîtresse.

Chez vingt beautés j'ai cru le bien suprême ;
Je l'ai cherché quarante ans vainement :
Bientôt l'amour n'est plus un sentiment,
Quand on ne peut respecter ce qu'on aime.

Jamais heureux, courant de flamme en flamme,
Je me livrois à de trompeurs desirs ;
Mais au milieu de tous ces faux plaisirs,
Je retrouvois le vuide de mon ame.

Honteux, enfin je quittai tout pour elle,
Et je sentis, dans mon cœur abattu,

Que ſans l'hymen, & que ſans la vertu,
L'amour n'eſt rien qu'une erreur criminelle.

Ce pauvre Hymen, je ne pouvois comprendre
Que dans un cœur il pût plaire à ſon tour:
Mais, je le ſens, il règne ſur l'Amour,
Ainſi qu'Amour règne ſur un cœur tendre.

Ce feu divin, ce charme de la vie,
Change de nom quelquefois en un jour;
C'eſt à l'autel qu'il prend le nom d'amour;
Avant l'hymen, il s'appelle folie.

BORDE.

LA FEMME ACCOMPLIE.

AIR : *De tous les capucins du monde.*
Ier. vol. No. 45.

JE veux une femme accomplie,
Qui, pour plaire, ſe multiplie,
Avec tant d'art & d'agrément,
Qu'on puiſſe éprouver, quand on l'aime,
Tous les plaiſirs du changement,
Juſques dans la conſtance même.

J. B. ROUSSEAU.

VOYAGE
DE L'HYMEN ET DE L'AMOUR.

AIR : *Tu croyois en aimant Colette.*
Ier. vol. No. 37, *ou* 41.

UN jour l'Amour faiſant voyage,
(Ce dieu fripon eſt grand coureur)
Il rencontra ſur ſon paſſage
L'Hymen pleurant de tout ſon cœur.

Le voir pleurer eſt ordinaire;
Cupidon en fut peu touché.
Ces dieux, dit-on, ne s'aiment guère:
Hélas! pour nous, j'en ſuis fâché.

Mais toutefois, ils s'approchèrent:
Bon jour l'Hymen; bon jour l'Amour.
Et l'un l'autre ils s'embraſsèrent,
Ainſi que font des gens de cour.

Je ſuis, dit l'Hymen au tein blême,
Bien las de ma divinité!
J'aime mieux être un dieu qu'on aime,
Que d'être un dieu tant reſpecté.

A ma chapelle tant vantée,
Petits & grands tournent le dos;
Et ta fougère eſt plus fêtée,
Que tous mes grands lits nuptiaux.

Que ce jour nous réconcilie:
Prends-moi pour ſuivant ſi tu veux;
C'eſt moi qui tiendrai la bougie:
C'eſt toi qui ſerreras les nœuds.

L'Hymen fut tant prêcher & dire,
Qu'à ſes raiſons Amour ſe rend.
L'Amour eſt facile à ſéduire;
C'eſt en quoi ce dieu me plaît tant.

Mais comme l'Amour ne voit goutte,
Il fut arrêté ſans retour,
Que le dieu d'Hymen dans la route,
Servitoit de guide à l'Amour.

Les voilà coureurs d'aventures,
Et cherchant par monts & par vaux;
Un couple en qui mère nature
N'ait voulu mettre nuls défauts.

Même il falloit, qu'à nos deux frères,
Le couple plût également;
Sans quoi, nul marché, point d'affaires;
C'étoit la clauſe du ſerment.

Bien des pays ils parcoururent,
Sans trouver ce tréſor de prix;
Las & recrus, ils réſolurent
De retourner à leur logis.

Arrive un couple, il leur préſente
Vieilles mœurs & jeunes attraits:
C'étoit Aglaïde & Timante:
Ah! dit l'Amour, faiſons la paix.

DE SAINT-PERAVI.

A MADEMOISELLE...

LA VEILLE DE SON MARIAGE.

AIR: *La lumière la plus pure.*
Ier. vol. No. 33.

VOUS, dont la jeuneſſe aimable,
Inſpire & ſent les deſirs:
Cherchez une union durable,
Germe fécond des plaiſirs.
Comme Cloris fortunée,
Puiſſiez-vous chanter un jour,
Que le lit de l'Hyménée,
Eſt le berceau de l'Amour!

D'ÉTINVALN.

AVIS
AUX MARIS JALOUX.

AIR. No. 5, ou, *Que ne ſuis-je la fougère.* Ier. vol. No. 12.

DE la ſombre jalouſie,
Maris, fuyez le poiſon.
Cette noire frénéſie
Vous prive de la raiſon.
Si des rivaux redoutables
Cauſent vos tourmens ſecrets,
En vous rendant plus aimables,
Renverſez tous leurs projets.

Si votre épouſe eſt fidelle,
A tort vous vous allarmez :
Si l'amour ailleurs l'appelle,
En vain vous vous gendarmez.
La contrainte dont on uſe
Par un jaloux mouvement,
D'une femme accroit la ruſe,
Et les deſirs d'un amant.

Argus, auprès d'une belle,
Eut beau veiller nuit & jour,

Malgré ſa garde éternelle,
Il fut dupé par l'Amour.
Si ce gardien ſévère
Ne put rien avec cent yeux,
Hélas ! que pourriez-vous faire,
Vous, qui n'en avez que deux ?

Pour trop uſer de remède,
Bien ſouvent on ſe détruit ;
De l'erreur qui vous poſsède,
Jaloux, voilà tout le fruit :
Vos précautions ſévères
Avancent l'inſtant fatal ;
Et vos peurs imaginaires,
Réaliſent votre mal.

PANNARD.

ÉPITAPHE
D'UN VIEUX MARI CHAGRIN.

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.* Ier. vol. No. 62.

CI-GIT un vieux atrabilaire :
Après l'avoir fait enterrer,
Sa veuve n'ayant rien à faire,
Prit le parti de le pleurer,

PORTRAIT DES MARIS.

Air des Trembleurs. No. 6.

UN amant léger, frivole,
D'une jeune enfant raffole ;
Doux regards, belle parole,
Le font choisir pour époux :
Soumis quand l'hymen s'apprête,
Tendre le jour de sa fête,
Le lendemain il tient tête. . .
Il faut déjà filer doux.

Sitôt que du mariage
Le lien sacré l'engage,
Plus de vœux, plus d'hommage ;
Plaisirs, talens, tout s'enfuit :
En vertu de l'hyménée,
Il vous gronde à la journée,
Bâille toute la soirée,
Et Dieu sait s'il dort la nuit.

Sa contenance engourdie,
Quelque grave fantaisie,
Son humeur, sa jalousie,
Oui, c'est là tout votre bien ;
Et pour avoir l'avantage

De

De reſter dans l'eſclavage,
Il faut garder au volage
Un cœur dont il ne fait rien.

MAD. LA MARQ. DE LA FÉRANDIÈRE.

CONSEILS
A UNE NOUVELLE MARIÉE.

AIR : *Gentille Boulangère.*
II. vol. Nº. 3.

JEUNE & belle épouſée,
Écoutez un moment
Une morale aiſée,
Et toute en ſentiment:
Qu'Amour ſoit votre apôtre,
Votre ſeul directeur;
Il en vaut bien un autre,
C'eſt l'apôtre du cœur.

Femme, ſoyez ſoumiſe;
Un grand ſaint vous l'a dit:
Mais ce ſaint, quoi qu'il diſe,
Comme l'Amour fléchit;
A ſon arrêt funeſte,
Oppoſez la douceur:

On règne ſur le reſte,
Quand on commande au cœur.

En amour, comme en guerre,
(Ceci ſoit dit tout bas)
Sans l'art & le myſtère,
On ne réuſſit pas.
Qu'une ſimple parure
Relève vos appas;
Vénus, ſans ſa ceinture,
N'a jamais fait un pas.

Voulez-vous ſur vos traces
Fixer le tendre Amour?
Sacrifiez aux Graces
Et la nuit & le jour:
Sur-tout que la décence
Voile en vous le deſir;
Gardez votre innocence,
Même au ſein du plaiſir.

Accordez avec peine,
Refuſez ſans aigreur;
Avant qu'on vous obtienne,
Qu'il en coûte au vainqueur.
Pour faire un bon ménage,
Que, toujours amoureux,
Autant qu'il ſera ſage,
Votre époux ſoit heureux.

MARÉCHAL.

COUPLET A UNE DAME,

Qui ſe plaignoit de ſon âge.

AIR. No. 3, ou, *Philis demande ſon portrait.* Ier. vol. No. 74.

IL vous ſied bien, charmante Iris,
De calculer votre âge,
Lorſque les graces & les ris
Sont ſur votre viſage !
Votre tein vif eſt du printems
Une image fidelle :
C'eſt ſavoir arrêter le tems,
Que d'être toujours belle.

MAD. DE SAINTONGE.

CONSEILS CONTRE LE MARIAGE.

AIR. No. 7.

NE vous laiſſez jamais charmer,
Iris ; c'eſt une erreur extrême :
Un amant feint de vous aimer,
Souvent il n'aime que lui-même.

Quand il pourſuit, c'eſt un chaſſeur
Qui brave les vents & la biſe ;
Mais ſitôt qu'il eſt poſſeſſeur,
Il court après une autre priſe.

Il eſt ſemblable au conquérant
Qu'entraînent la gloire & Bellone,
Et dans chaque place qu'il prend,
Il met le feu, puis l'abandonne.

Quand ſon deſir eſt ſatisfait,
Le froid s'empare de ſon ame :
Son feu n'eſt qu'un feu de mouſquet ;
Quand le coup part, adieu la flamme.

L'hymen reſſemble à ces tableaux,
Où l'art fait briller ſon adreſſe :
En s'éloignant d'eux, ils ſont beaux ;
Qu'on approche, leur beauté ceſſe.

L'éclat des plus vives couleurs
S'efface dans le mariage ;
Et le fruit fait tomber les fleurs,
Sitôt qu'en ſes nœuds on s'engage.

Maris, vous vous fachez à tort,
De ce qu'on vous met à la mode ;
Un logis, dont votre ami ſort,
En eſt-il pour vous moins commode ?

Au palais qu'habitent les rois,
La jeune coquette reſſemble :
Petits & grands, prince & bourgeois,
Pêle & mêle tout s'y raſſemble.

Son cœur, pour le bien définir,
Eſt tel qu'une glace brillante,
Qui reçoit, ſans rien retenir,
Tous les objets qu'on lui préſente.

PANNARD.

CHOIX D'UN MARI.

AIR. Ier. vol No. 41,
Ou, *Réveillez-vous belle endormie.* No. 62.

SI vous épouſez ce grand-père,
Savez-vous ce que vous ferez ?
Tous les jours grande & bonne chère,
Toutes les nuits vous jeûnerez.

Vous aurez un grand équipage ;
Tous les jours vous ferez *flores.*
N'en attendez pas davantage :
Les nuits ne ſont qu'*ad honores.*

Tous les jours, vous ferez ſervie
D'un vieux conte, ou d'un vieux rebus :
Bon ſoir & bonne nuit, ma mie !
Allez-vous coucher là-deſſus.

Heureuſe, ſi de doux menſonges,
En dormant, vous ſ nt quelque bien !
Sans le bé éfice des ſonges,
Philis, ne penſez plus à rien.

Que ſi vous choiſiſſez pour maître
Un mari qui ſoit jeune & dru,

Le jour vous jeûnerez peut-être ;
Mais la nuit, bouche, que veux-tu ?

Choisissez bien, quand on vous laisse
La liberté dans vos amours :
Tendre beauté, dans la jeunesse,
Les bonnes nuits font les beaux jours.

LA FEMME CONTRARIANTE.

AIR. No. 8.

JE n'aimois pas le tabac beaucoup ;
J'en prenois peu, souvent point du tout ;
Mais mon mari me défend cela :
Depuis ce moment là,
Je le trouve piquant,
Quand
J'en peux prendre à l'écart ;
Car
Un plaisir vaut son prix,
Pris
En dépit du mari.

VADÉ.

PRONOSTICS

A UNE JEUNE FILLE.

AIR. No. 9.

ECOUTEZ, jeune fillette,
Et donnez-moi votre main :
De ma ſcience ſecrète,
Vous verrez l'effet ſoudain.

Une humeur gaie & bouffonne,
Juſqu'à l'âge de ſix ans,
De votre maman, mignonne,
Fera les amuſemens.

Des maîtres de toute eſpèce
Vous entoureront alors ;
Et l'on vous dira ſans ceſſe,
Droite, & les pieds en dehors.

Après la dixième année,
Viendra le ton ſérieux ;
Et d'une fille bien née,
Vous prendrez l'air tout au mieux.

Une vanité ſecrète
Vous cauſera des remords,

En parcourant en cachette
Votre joli petit corps.

De votre ignorance extrême
Vous troublerez le repos,
Vous demandant à vous-même,
Que font donc là ces moineaux?

Vous ferez à l'aventure
Mille ſyſtêmes tout neufs,
En vous donnant la torture
Sur l'origine des œufs.

Bientôt, à la chère mie,
Vous direz en grand ſecret:
Ma mère, dans une envie,
A touché quelque barbet.

Une plus grande nouvelle,
Plus bas, ſe diſtribuera,
Que la jeune demoiſelle
A quelque choſe déjà.

Deux jolis boutons de roſe,
Que couvre mal un fichu,
Invitent l'amant; il oſe
Toucher ce que l'œil a vu.

De votre main, avec force,
Vous lui donnerez un coup;

Mais ce coup eſt une amorce,
Pour en attirer beaucoup.

Ah ! je vois le témétaire
Tenter un autre larcin,
Et dans l'iſle de Cythère
Il voudroit gliſſer la main.

Menaces, châtimens, larmes,
Ne vous ſerviront de rien;
Malgré toutes vos allarmes,
Ce qu'il tient, il le tient bien.

Vous voilà brouillés enſemble,
Pour le moins, un jour ou deux;
Mais un haſard vous raſſemble,
Il aura l'air tout honteux.

Tout doucement il s'approche,
Cherchant la main qui le fuit;
Il ne craint point le repr che,
Car toujours le pardon ſuit.

Trottez de belle manière,
Beaux ſe timens, billets doux;
Un jour ne paſſera guère,
Sans de petits rendez-vous.

Heureuſe, s'il vous ménage,
Quand vous ſerez ſans témoins;

Mais je vois votre amant ſage,
Lors même qu'il l'eſt le moins.

Qu'en dira le père Jacques,
Ce directeur ſi dévot?
Comment ſerez-vous à Pâques
Pour tourner autour du pot?

Une ruſe ſans pareille
Otera ce poids ſi lourd;
Vous irez chercher l'oreille
D'un vieux carme, aveugle & ſourd.

Dans la maiſon cette intrigue
Fera du charivari,
Et la parenté ſe ligue
Pour vous chercher un mari.

On vous prône, on vous affiche:
D'épouſeurs la troupe vient;
On choiſira le plus riche,
Sans ſavoir s'il vous convient.

Perrette, dit votre père,
Monſieur vous offre ſa main;
Nous avons bruſqué l'affaire,
Vous l'épouſerez demain.

Alors, vers la jeune vierge,
Le galant doit s'avancer;

Et vous, droite comme un cierge,
Serez d'un froid à glacer.

Vous recevrez tout de ſuite
Deux baiſers à fleur de peau;
Et de votre aveu tacite,
Cette embraſſade eſt le ſceau.

Paroiſſez, boucles d'oreilles,
Bijoux charmans, montre d'or;
Voici le jour des merveilles,
Et demain peut-être encor.

Vous ſortirez de l'égliſe
Vers une heure après minuit:
Voici le tems de la criſe;
Enfin l'on vous met au lit.

Une main extravaguée
Galoppera vos appas;
Vous direz, toute intriguée,
Monſieur, vous n'y penſez pas.

Enfin, s'il veut vous contraindre
A ſubir ſes tendres loix,
Avec art il faut vous plaindre,
Et crier à baſſe voix.

Le lendemain, ſur le compte
Il fera le fanfaron;

Et ſur-tout ce qu'il raconte,
Vous ne direz oui, ni non.

Sa tendreſſe tiendra ferme,
Et durera près d'un an;
Vous la verrez à ſon terme,
Dès que vous ſerez maman.

Pour rappeller l'infidèle,
Vous feindrez d'aimer auſſi:
La ruſe n'eſt pas nouvelle,
Et n'a jamais réuſſi.

Il gardera ſa maîtreſſe;
Et l'amant, de ſon côté,
De votre feinte tendreſſe,
Aura la réalité.

Malgré la galanterie,
Vous garderez les dehors;
Et votre coquetterie
Aura les plus fins reſſorts.

Mais la jeuneſſe vous quitte,
Et la tendreſſe eſt à bout;
Alors vous en ſerez quitte
Pour nier hardiment tout.

Mais je vois, la malpeſte!
Qu'un moine adroit & ruſé,

A belles mains prend le reſte
D'un cœur aux trois quarts uſé.

C'eſt le jeu qui vous occupe,
Il faut bien vous diſſiper :
A force d'être un peu dupe,
Vous apprendrez à duper.

Bref, vous deviendrez dévote ;
C'eſt votre dernier écueil :
Ah ! ſous votre humble capote,
Que vous cacherez d'orgueil !

A ma ſcience étalée,
La fillette n'entend rien ;
Mais dans plus d'une aſſemblée,
La grande le comprend bien.

DE MONCRIF.

A UNE PETITE FILLE DE DOUZE ANS,

Qui avoit adreſſé un couplet à l'Auteur.

AIR : *Vous voulez me faire chanter.*
No. 3.

PAULE, vous faites joliment
Lettres & chanſonnettes :
Quelque grain d'amour ſeulement,
Elles ſeroient parfaites.
Quand ſes ſoins au cœur ſont connus ;
Une muſe fait plaire :
Jeune Paule, trois ans de plus
Font beaucoup à l'affaire.

Vous parlez quelquefois d'amour ;
Paule, ſans le connoître ;
Mais j'eſpère vous voir un jour
Ce petit dieu pour maître.
Le doux langage des ſoupirs,
Eſt pour vous lettre-cloſe.
Paule, trois retours de zéphyrs
Font beaucoup à la choſe.

Si cet enfant, dans vos chanſons,
A des graces naïves,
Que ſera-ce quand ſes leçons
Seront un peu plus vives?
Pour aider l'eſprit, en ces vers,
Le cœur eſt néceſſaire:
Trois printems, ſur autant d'hivers,
Font beaucoup à l'affaire.

LA FONTAINE.

A UNE DEMOISELLE,

Qui refuſoit d'aller à un bal, parce qu'elle ne ſe croyoit pas aſſez parée.

AIR: *Je ſuis Lindor.* Ier., vol. No. 10.

VOTRE beauté ſera votre parure;
Fût-il jamais de plus bel ornement?
Si quelquefois l'art nous charme un moment;
C'eſt quand il peut imiter la nature.

Voyez, Zélis, la fleur qui vient d'éclore;
De la nature elle tient ſes couleurs;
Son ſein vermeil eſt arroſé des pleurs,
Que le matin a répandu l'aurore.

Elle eſt touchante, elle eſt ſimple, elle eſt belle;
La main de l'art ne l'embelliroit pas;
N'ajoutez rien, Zélis, à vos appas;
Souvenez-vous que vous êtes comme elle.

Suivez, ornez la cour de Terpſicore;
Vos pas légers y charmeront l'Amour...
Ah! ſi ce dieu vous ſéduit à ſon tour,
Lui ſeul pourra vous embellir encore.

DUCHATEAU DE ROCHEBARON.

BOUQUET
D'UN ENFANT A SA MÈRE.

AIR. No. 10.

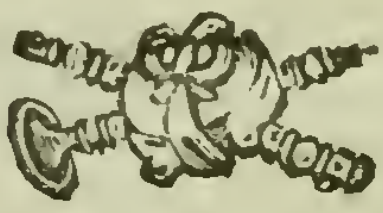
CE n'eſt point en offrant des fleurs
Que je veux peindre ma tendreſſe;
De leur parfum, de leurs couleurs,
En peu d'inſtans le charme ceſſe. *Bis.*
La roſe naît en un moment,
En un moment elle eſt flétrie;
Mais ce que pour vous mon cœur ſent,
Ne finira qu'avec ma vie. *Bis.*

Ce cœur par vos ſoins eſt formé;
De vos vertus, il eſt l'ouvrage;

Pour répondre à tant de bonté,
Je voudrois vous en faire hommage: *Bis.*
Mais comment donner, en ce jour,
Un bien qui n'eſt plus en moi-même?
Ce cœur qui vous aima toujours,
Eſt à vous depuis qu'il vous aime. *Bis.*

Mes préſens ſont de ſimples vœux:
Je n'ai point d'offrande plus chère:
Que le ciel daigne rendre heureux
Vos jours, ceux de mon tendre père! *Bis.*
Pour que le ſort de vos enfans
Soit uni pour jamais au vôtre,
Que le ciel prolonge vos ans,
Ou bien qu'il abrège les nôtres! *Bis.*

J. J. ROUSSEAU.



LES TU *ET LES* VOUS.

Cette chanſon a été faite à Ermenonville, par une Dame, qui, ayant appris que J. J. Rouſſeau *tutoyoit ſa femme, exigea que ſon mari en uſa de même à ſon égard.*

AIR : *Chantez, danſez, amuſez-vous.* II. vol. No. 38.

DE Jean Jacques prenons le ton,
Et ne parlons que ſon langage :
Que *vous* ne ſoit plus de ſaiſon,
D'un couple heureux ſoyons l'image.
Vous effarouche les Amours,
Et *toi* les ramène toujours.

Tu tiens à *vous* ; je tiens à *toi* ;
J'aime ce mot à la folie :
Et tel eſt mon amour pour *toi*,
Que pour *toi* ſeul j'aime la vie.
Vous effarouche les Amours, &c.

Ce vilain *vous* peint la froideur ;
Ce joli *toi* peint la tendreſſe ;

Vous, ſouvent afflige le cœur :
Toi, bien placé, comble d'ivreſſe.
Vous effarouche les Amous, &c.

Plus donc de *vous*, mais fêtons *toi*;
Pour moi c'eſt le plus doux langage.
Quand je devrois franchir la loi,
Je ſuis mon cœur & non l'uſage.
Vous effarouche les Amours, &c.

LE BAL DES MÈRES (*).

AIR. II. vol. No. 16.

A MOI, charmant Anacéon,
J'invoque aujourd'hui ton génie;
Des jeux prolonger la ſaiſon,
C'eſt ajouter à notre vie :
Appellons ici la gaîté,

(*) Cette chanſon fut faite à l'occaſion d'un bal donné à Verſailles, le jour du Mardi-gras 1763 par madame la maréchale de Duras Les mères, de toutes les jeunes demoiſelles qui avoient paru dans les fêtes précédentes, y danſèrent; & leurs filles, faiſant à leur tour le rôle des mères, y furent ſimples ſpectatrices.

L'enjoûment & la liberté ;
Enfans de quinze ans,
Laiſſez danſer vos mamans.

Conviens, Amour, qu'ici des ans
Tu méconnoîtrois l'intervalle ;
La moins jeune de ces mamans,
Peut de ſa fille être rivale.
Il eſt plus d'un mois pour les fleurs,
Et toutes les roſes ſont ſœurs.
Enfans de quinze ans, &c.

Belles, qui formez des projets,
Trente ans pour vous, c'eſt le bel âge:
Vous n'en avez pas moins d'attraits ;
Vous en connoiſſez mieux l'uſage.
C'eſt le vrai moment d'être heureux ;
On plait autant, on aime mieux.
Enfans de quinze ans, &c.

Croyez-vous que le dieu malin,
Dont je chéris & crains la flamme,
Allume, aux rayons du matin,
Le flambeau qui brûle notre ame?
Son feu, ſi je l'ai bien ſenti,
Reſſemble aux ardeurs du midi.
Enfans de quinze ant, &c.

MOREAU.

REGRETS D'UN MARI
SUR LA MORT DE SON ÉPOUSE.

AIR. No. 11.

N'EST-IL, Amour, dans ton empire
Que des rigueurs?
S'il faut prévoir, quand on soupire,
Tous les malheurs,
Tes biens ne sont qu'un vain délire
Aux tendres cœurs. *Bis.*

J'aimois une jeune bergère,
Belle à ravir;
Cent rivaux, jaloux de lui plaire,
Vinrent s'offrir.
Que d'efforts il me fallut faire
Pour les bannir! *Bis.*

J'obtins enfin, par ma constance,
Un tendre aveu.
Ce moment seul, toujours j'y pense,
Combla mon feu.
Mais cette douce jouissance,
Dura bien peu. *Bis.*

Un mal affreux pour une belle,
Un jour la prend :
Dieu ! m'écriai-je, ſauvez celle
Que j'aime tant !
Qu'elle vive, laide & fidelle,
Je ſuis content.

Le mal, qui porte ſon ravage
Juſques au bout,
Changea les traits de ſon viſage,
Et non mon goût.
Ah ! la beauté n'eſt qu'un nuage,
Le cœur eſt tout.

Après tant de ſoins & de larmes,
J'étois en paix ;
Mais il falloit d'autres allarmes
Sentir les traits.
Cruel Amour ! pour qui tes charmes
Sont-ils donc faits ?

Après dix mois de mariage,
Inſtans trop courts !
Elle alloit me donner un gage
De nos amours.
La Parque, cruelle & ſauvage,
Trancha ſes jours.

Cette jeune & tendre bergère,
Prête à mourir,

Me dit : Ferme-moi la paupière ;
Prends ce ſoupir ;
Garde de ma flamme ſincère
Le ſouvenir.

Oui, chaque jour, Dieu que j'atteſte,
Je m'en ſouviens.
Le ſouvenir cher & funeſte
D'un doux lien,
Eſt le ſeul tréſor qui me reſte :
C'eſt tout mon bien.

Vous, que jamais l'Amour ne bleſſe
D'un trait vainqueur,
Le calme & la paix ſont ſans ceſſe
Dans votre cœur :
Mais, hélas ! vivre ſans tendreſſe,
Eſt-ce un bonheur ?

VERNES.

PLAINTES

D'une Femme abandonnée par ſon Amant.

AIR. No. 12.

DORS, mon enfant, clos ta paupière,
Tes cris me déchirent le cœur:
Dors, mon enfant, ta pauvre mère
A bien aſſez de ſa douleur.

Lorſque, par de douces tendreſſes,
Ton père ſut gagner ma foi,
Il me ſembloit dans ſes careſſes
Naïf, innocent comme toi.
Je le crus : où ſont ſes promeſſes?
Il oublie & ſon fils & moi!
Dors, mon enfant, &c.

Qu'à ton réveil un doux ſourire
Me ſoulage dans mon tourment!
De ton père, pour me ſéduire,
Tel fut l'aimable enchantement.
Qu'il connoiſſoit bien ſon empire!
Et qu'il en uſa méchamment!
Dors, mon enfant, &c.

Le cruel, hélas ! il me quitte,
Il me laiſſe ſans nul appui ;
Je l'aimois tant avant ſa fuite !
Oh ! je l'aime encore aujourd'hui.
Oui, dans quelque lieu qu'il habite,
Mon amour habite avec lui.
Dors, mon enfant, &c.

Oui, le voilà ! c'eſt ſon image
Que tu retraces à mes yeux ;
Ta bouche aura ſon doux langage,
Ton front, ſon air vif & joyeux :
Ne prends point ſon humeur volage,
Mais garde ſes traits gracieux.
Dors, mon enfant, &c.

Tu ne peux concevoir encore
Ce qui m'arrache ces ſanglots ;
Que le chagrin qui me dévore
N'attaque jamais ton repos !
Se plaindre de ceux qu'on adore,
C'eſt le plus grand de tous les maux.
Dors, mon enfant, &c.

Mêlons nos triſtes deſtinées,
Et vivons enſemble toujours.
Deux victimes infortunées,
Se doivent de tendres ſecours ;

J'ai ſoin de tes jeunes années,
Tu prendras ſoin de mes vieux jours.
Dors, mon enfant, &c.

BERQUIN.

LES TOURMENS DE L'ABSENCE,

Imitation d'une chanſon de Metaſtaſe.

AIR. No. 65.

VOICI l'inſtant, l'inſtant affreux!
Adieu Nice, ô Nice, trop chère!
Las! comment, loin de tes beaux yeux,
Supporter encor la lumière?
Longs tourmens, ſoupirs douloureux,
Vont remplir ma triſte carrière.
Et toi, Nice, hélas! & toi,
Te ſouviendras-tu de moi? *Bis.*

Plus de repos, plus de bonheur:
En eſt-il pour qui t'a perdue?
Par-tout du moins, dans ſa douleur,
Te ſuivra mon ame éperdue.
Loin de toi, ma brûlante ardeur,
T'offrira ſans ceſſe ma vue.
Et toi, Nice, &c.

Dans ces bois, ſur ces monts errant,
J'irai, dans ma douleur extrême,
Aux échos, d'un ton gémiſſant,
Redemander mon bien ſuprême.
Nuit & jour j'irai répétant
Le nom de la beauté que j'aime.
Et toi, Nice, &c.

J'irai ſouvent revoir ces lieux,
Ces lieux ſi chers à ma tendreſſe,
Où, d'un bonheur digne des dieux,
Près de toi je goûtai l'ivreſſe.
Là mes ſouvenirs amoureux,
Accroîtront encor ma triſteſſe.
Et toi, Nice, &c.

Voilà, dirai-je, où ſes beaux yeux,
De courroux un inſtant s'armèrent;
Mais où bientôt, moins rigoureux,
De mon pardon ils m'aſſurèrent.
Là, l'eſpoir nourriſſoit mes feux;
Ici nos ſoupirs ſe mêlèrent.
Et toi, Nice, &c.

Sur ces bords, déſormais ſi chers,
Qu'embelliront bientôt tes charmes,
Combien de cœurs vont, dans tes fers,
A l'amour rendre un jour les armes!
Dieux! parmi tant de vœux offerts,
D'ardens ſoupirs, de douces larmes...

Nice, ô dieux! malgré ta foi,
Te ſouviendras-tu de moi? *Bis.*

Songe au cœur ſenſible & conſtant,
Qu'Amour bleſſa d'un trait ſi tendre;
Songe ſur-tout qu'en t'adorant,
Nice, à rien je n'oſai prétendre.
Songe à cet adieu déchirant,
Aux larmes qu'il me fit répandre;
Songe... Hélas! malgré ta foi,
Te ſouviendras-tu de moi? *Bis.*

L'AMITIÉ,

CONSOLATION DES MALHEUREUX.

Air des Folies d'Eſpagne. No. 2.

TU plains mes jours troublés par tant d'orages,
Mes jours affreux, d'ombres environnés;
Va, les douleurs m'ont mis au rang des ſages,
Et la raiſon ſuit les infortunés.

A tous les goûts d'une folle jeuneſſe,
J'abandonnai l'eſſor de mes deſirs:
A peine, hélas! j'en ai ſenti l'ivreſſe,
Qu'un prompt réveil a détruit mes plaiſirs.

Brûlant d'amour & des feux du bel âge,
J'idolâtrai de trompeuſes beautés;
J'aimois les fers d'un ſi doux eſclavage;
En les briſant, je les ai regrettés.

J'offris alors, aux filles de mémoire,
Un fugitif de ſa chaîne échappé:
Mais je ne pus arracher à la Gloire,
Qu'un vain laurier que la foudre a frappé.

Enfin, j'ai vu, de mes jeunes années,
L'aſtre pâlir au midi de ſon cours:
Depuis long-tems la main des Deſtinées
Tourne à regret le fuſeau de mes jours.

Gloire, plaiſirs, cet éclat de la vie,
Bientôt pour moi, tout s'eſt évanoui.
Ce ſonge heureux, dont l'erreur m'eſt ravie,
Fut trop rapide, & j'en ai peu joui.

Mais l'amitié ſait, par ſon éloquence,
Calmer des maux qu'elle aime à partager;
Et chaque jour ma pénible exiſtence
Devient près d'elle un fardeau plus léger.

Juſqu'au tombeau, ſi ſon appui me reſte,
Il eſt encor des plaiſirs pour mon cœur;
Et ce débris, d'un naufrage funeſte,
Pourra, lui ſeul, me conduire au bonheur.

Quand l'infortune ôte le droit de plaire,
Intéreſſer eſt le bien le plus doux ;
Et l'amitié nous eſt encor plus chère,
Lorſque l'amour s'envole loin de nous.

COLARDEAU.

A UNE DAME,

Sur ce qu'elle paroiſſoit fâchée de ne pas avoir d'enfant.

AIR : *Vous voulez me faire chanter.* No. 3.

QUELLE autre femme plus que vous,
Iris, eſt fortunée,
Et jouit d'un deſtin plus doux
Sous le joug d'hyménée ?
Ce n'eſt que des plus belles fleurs
Qu'il a formé vos chaînes ;
Vous n'en goûtez que les douceurs,
Vous ignorez ſes peines.

Un mari jeune & plein d'amour,
Vous prouve ſa tendreſſe ;
La nuit, de même que le jour,
Il vous traite en maîtreſſe.

Vous êtes libre assurément,
Autant qu'on le peut être ;
C'est un ami, c'est un amant,
Et ce n'est point un maître.

Si vous n'en avez point d'enfans,
Pouvez-vous vous en plaindre ?
Qu'il vous épargne de tourmens,
Et de périls à craindre !
Vous n'employez vos plus beaux jours
Qu'à charmer & qu'à plaire ;
D'ailleurs, Iris, de mille Amours
N'êtes-vous pas la mère ?

Ceux-ci ne coûtent point de pleurs,
Quand ils viennent à naître ;
On en accouche sans douleurs,
Sans soin on les voit croître.
Ils ne coûtent rien à nourrir ;
Une faveur légère
Suffit pour les entretenir,
Ou l'on peut s'en défaire.

En moi vous en faites naître un,
Sans songer à le faire ;
Mais distinguez-le du commun,
Et soyez bonne mère :
Pour vous toujours il gardera
Le respect & l'estime,

Et jamais il n'exigera,
Même ſa légitime.

LATTAIGNANT.

A UNE DAME ENCEINTE.

AIR : *Du haut en bas.* No. 13.

C'EST un Amour,
Dont vous embellirez la terre;
C'eſt un Amour,
A qui vous donnerez le jour:
En voulez-vous la preuve claire?
L'enfant dont Vénus eſt la mère,
C'eſt un Amour.

PAR LE MÊME.

A UNE JEUNE
ET AIMABLE DEMOISELLE.

AIR : *Vous qui du vulgaire ſtupide.*
Ier. vol. No. 8.

QUOI ! déjà, Victoire, à votre âge
Vous avez fait naître un enfant !
Sans les liens du mariage,
La ſageſſe vous le défend.
Si je pénètre le myſtère
Du poupon qui vous doit le jour,
Cet enfant, dont vous êtes mère,
C'eſt le dieu même de l'amour.

A UNE DAME AGÉE.

Air du menuet des Francs-Maçons. No. 14.

CONSOLEZ-VOUS, ſi le bel âge
Fuit d'un vol léger,
L'eſprit fait, de ce vain partage,
Vous dédommager;

L'eſprit, ſur vos riantes traces,
Fixe les roſes du printems.
Il n'eſt qu'un âge pour les Graces,
Et Minerve eſt de tous les tems.

La brillante ſaiſon de Flore
En vain nous ſourit;
La fille des pleurs de l'Aurore,
Le ſoir ſe flétrit:
Tandis que la ſage Pomone
Nous comble d'utiles faveurs,
Les préſens que nous fait l'Automne,
Pour l'Hiver même ont des douceurs.

L'Amour, que la ſageſſe éclaire,
Vole ſur vos pas,
Et vous prêtez à l'art de plaire
De nouveaux appas:
De fleurs les muſes couronnées,
Vous offrent leurs ſimples préſens;
On ne compte point les années,
Où l'on compte les agrémens.

Le doux plaiſir de vous entendre,
Nous ramène à vous:
Votre raiſon, ſans y prétendre,
Captive nos goûts:
Votre charme me ſera durable,
Le pur ſentiment l'a formé:

Lorſque l'on eſt toujours aimable,
L'on eſt toujours sûr d'être aimé.

Malgré d'un magique artifice
Les ſecrets vantés,
Circé vit conſtamment d'Ulyſſe
Ses dons rejettés :
Mais ſi l'adroite enchantereſſe
Avoit pris votre ton vainqueur,
Ulyſſe eût oublié la Grèce,
Et l'eſprit eût fixé ſon cœur.

Loin de vos yeux chaſſez l'image
Du ſombre avenir ;
L'art de penſer, pour le vrai ſage,
C'eſt l'art de ſentir :
D'Anacréon, fidèles guides,
Les jeux l'entourèrent toujours ;
Et Saint-Évremont, dans ſes rides,
Avoit retenu des amours.

Pour moi je brave la veilleſſe,
Elle peut venir ;
J'animerai de la tendreſſe
Mon dernier ſoupir ;
Par un aimable badinage,
Je corrigerai ma raiſon ;
Il eſt des plaiſirs de tout âge,
Et des fleurs de toute ſaiſon.

D'ARNAUD.

A UNE DAME,

Qui défioit l'Auteur de faire des vers sur son âge.

Air du vaudeville de la Bataille d'Yvri: Vive Henri! vive Henri! N°. 15.

UN couplet fut toujours facile,
Lorſqu'il s'agit de vous chanter.
La muſe la plus indocile,
Aux Graces ne peut réſiſter:
Sans art & ſans étude
On eſt poëte à vos genoux.
Des impromptu, on ſent que l'habitude
Eſt naturelle auprès de vous.

De la commune poéſie
Je n'emprunterai point les traits.
Hébé, Flore, Aurore, Aſpaſie,
Ne ſont plus que de vieux portraits.
Sous votre doux empire,
Tous les Amours ſont retenus;
On le ſent bien; mais ne peut-on le dire
Sans vous comparer à Vénus?

Ne vous comparons à perſonne,
Ne comparons perſonne à vous.
Ne parlons point de votre automne,
Dont le printems ſeroit jaloux.
De vos jeunes conquêtes,
Laiſſons le brillant ſouvenir.
Des jours préſens, faiſons des jours de fêtes,
Et cherchons-en dans l'avenir.

Ninon prolongea l'art de plaire
Juſques à ſes derniers momens.
Vous courrez la même carrière,
Avec les mêmes agrémens.
D'un ſi beau parallèle,
Pour preuve, il faut des faits conſtans:
Promettez donc à ma flamme immortelle,
Un rendez-vous dans cinquante ans.

En vain j'ai voulu m'en défendre;
J'ai fait une comparaiſon;
Mais celle au moins que j'ai pu prendre,
Eſt d'accord avec la raiſon.
Que s'il faut trop attendre
Pour la remplir exactement,
Dites un mot: trop heureux de l'entendre,
Je hâterai le dénoûment.

FRANÇOIS DE NEUCHATEAU.

BON SOIR

D'un vieux Mari à ſa jeune Femme.

AIR. N°. 16.

BON ſoir, ma jeune & belle amie,
Il eſt minuit : ſéparons-nous.
Je ſuis ſi vieux ! vous, ſi jolie !
Ce n'eſt pas l'inſtant d'être époux.

A minuit, cachez-moi vos charmes ;
Je craindrois d'outrager l'Amour ;
Depuis que j'ai perdu ſes armes,
Mon bonheur paſſe avec le jour.

A mon âge, avec un cœur tendre,
Si l'on peut encor bien rêver,
Qu'un ſonge heureux vienne m'apprendre
Ce que vous devez me cacher.

Demain, vous revoyant plus belle,
Et me rappellant mon erreur,
Je me dirai : oui, c'étoit elle,
Et j'ai connu le vrai bonheur.

O vous, ma femme & mon amie,
Que je ne puis aſſez chérir,
Il faut, dans l'hiver de ma vie,
Il faut ou rêver, ou mourir.

ADIEUX

DE L'ABBÉ L'ATTAIGNANT.

AIR. No. 17.

J'AURAI bientôt quatre vingts ans:
Je crois qu'à cet âge il eſt tems
De dédaigner la vie.
Auſſi je la perds ſans regret,
Et je fais gaîment mon paquet;
Bon ſoir la compagnie.

J'ai goûté de tous les plaiſirs;
J'ai perdu juſques aux deſirs;
A préſent je m'ennuie.
Lorſque l'on n'eſt plus bon à rien,
On ſe retire, & l'on fait bien;
Bon ſoir la compagnie.

Lorſque d'ici je ſortirai,
Je ne ſais pas trop où j'irai;
Mais en Dieu je me fie.
Il ne peut me mener que bien;
Auſſi je n'appréhende rien:
Bon ſoir la compagnie.

ÉLOGE DES VIEUX.

AIR : *Liſon dormoit dans un bocage.* N°. 18.

VOUS connoiſſez dame Gertrude,
C'eſt une femme à ſentiment,
Qui n'eſt ni coquette ni prude,
Mais qui penſe ſolidement.
L'on ne voit point chez cette belle
De jeunes gens avantageux ;
Ce ſont des vieux *Bis.*
Qu'elle aime à recevoir chez elle ;
Ce ſont les vieux, *Bis.*
Qu'avec raiſon elle aime mieux.

Les petits maîtres ſont volages :
On ne ſauroit compter ſur eux.
Les barbons ſont prudens & ſages,
Et méritent mieux d'être heureux.
Un jeune trompe ſa maîtreſſe,
Et ceux qui la traitent le mieux,
Ce ſont les vieux,
Ils ont plus de délicateſſe ;
Ce ſont les vieux,
Qui ſont beaucoup moins dangereux.

Le jeune va courir ſans ceſſe,
Et voltige de fleurs en fleurs:
Le vieux s'en tient à ſa maîtreſſe,
Et ſent le prix de ſes faveurs.
Le jeune ſe croit un Narciſſe,
Que rien n'eſt plus beau ſous les cieux.
Ce ſont les vieux,
Qui ſavent ſe rendre juſtice;
Ce ſont les vieux,
Qui craignent qu'on ne trouve mieux.

Le jeune, toujours dans l'ivreſſe,
Ne ſuit que ſon tempérament;
Le vieux jouit avec ſageſſe,
Avec goût & diſcernement.
On eſt flatté de la tendreſſe
De ceux qui s'y connoiſſent mieux:
Ce ſont les vieux,
Leur choix, toujours plein de juſteſſe,
Le choix des vieux,
Eſt aux dames plus glorieux.

Le jeune, aſſez ſouvent s'expoſe
A des regrets, à des douleurs;
Il cueille une brillante roſe,
Sans voir l'épine ſous les fleurs.
Amour s'en plaignit à ſa mère,
Un jour, dit-on, la larme aux yeux.
Quand on eſt vieux,

On examine, on conſidère;
Quand on eſt vieux,
On eſt moins vif & plus ſoigneux.

Si l'on n'eſt pas ſi bien traitée
Par un vieux que par un cadet,
Du moins on eſt plus reſpectée,
Et ſon hommage eſt plus diſcret;
Sans abuſer de ſa victoire,
Il eſt doux & cache ſes feux:
Prenez un vieux,
Il ménagera votre gloire;
Prenez un vieux,
Et vous vous en trouverez mieux.

L'ATTAIGNANT.

LES JEUNES GENS VENGÉS.

Réponſe à la chanſon précédente.

Même air que le précédent.

VOus connoiſſez la jeune Hortenſe;
C'eſt un objet plein d'agrément,
Qui ſut toujours, à la conſtance,
Allier le diſcernement:
Elle aime à recevoir chez elle
De jeunes gens vifs & joyeux;

Mais pour les vieux, *Bis.*
On n'en voit point chez cette belle;
Mais pour les vieux, *Bis.*
Ils lui ſemblent trop ennuyeux.

Des jeunes gens les plus volages,
La beauté peut fixer les cœurs:
Si le tems rend les vieux plus ſages,
C'eſt en éteignant leurs ardeurs.
Un jeune chérit ſa bergère,
S'il eſt l'objet de tous ſes vœux;
Mais pour un vieux,
Il eſt plaiſant quand il veut plaire;
Mais pour un vieux,
On rit de ſon air langoureux.

Le jeune peut jouir ſans ceſſe,
Sa vie eſt un tiſſu de fleurs;
Le vieux déplait à ſa maîtreſſe,
Même en achetant ſes faveurs.
Le jeune, ſans être un Narciſſe,
Parvient à charmer deux beaux yeux.
On quitte un vieux,
Avant qu'il ſe rende juſtice;
On quitte un vieux,
Auſſitôt qu'on peut trouver mieux.

Le vieux veut en vain, par adreſſe,
Rappeller ſon tempérament.

Le jeune, au gré de ſa maîtreſſe,
Sait profiter du bon moment.
On eſt flatté de la tendreſſe
De ceux qui la prouvent le mieux:
Sont-ce les vieux?
Ils ſont trompés par leur foibleſſe;
Sont-ce les vieux?
Ils ſont las avant d'être heureux.

Près d'un tendron, pour peu qu'il oſe,
Le vieux n'a droit qu'à ſa rigueur:
En voulant cueillir une roſe,
Il lui fait perdre ſa fraîcheur.
L'Amour s'en plaignit à ſa mère
Un jour, dit-on, la larme aux yeux;
Quand on eſt vieux,
On devroit déſerter Cythère;
Quand on eſt vieux,
On fait fuir les ris & les jeux.

Sur ſa beauté, très-mal ſervie,
Un barbon garde le ſecret:
Quand on craint la plaiſanterie,
Qu'il eſt aiſé d'être diſcret!
Au bon goût c'eſt faire une injure,
Que d'abandonner, pour un vieux,
Jeune amoureux,
Qui ſort des mains de la nature;
Jeune amoureux,
Dont la force égale les feux.

Si la fontaine de Jouvence
Pouvoit couler pour l'Attaignant,
Ce nouveau chantre de la France
S'exprimeroit bien autrement.
Près des ſiens, où l'eſprit pétille,
Si l'on ſupporte mes couplets,
C'eſt qu'ils ſont vrais,
J'en appelle au cœur d'une fille;
C'eſt qu'ils ſont vrais,
Les vieux ne nous vaudront jamais.

AUGUSTE DE PIIS.

LA PRÉFÉRENCE

DUE AUX FEMMES SUR LES HOMMES.

AIR. No. 19.

NE nous préférons point aux belles;
Bien loin de l'emporter ſur elles,
De tous côtés nous leur cédons;
Et ſi nous avons en partage
Quelqu'agrément, quelqu'avantage,
C'eſt d'elles que nous le tenons.

Nous leur devons la politeſſe,
Le bon goût, la délicateſſe,

Les façons & les ſentimens ;
De leurs beaux yeux le doux langage,
En un jour inſtruit davantage,
Que tous les livres en dix ans.

Tous les efforts de notre adreſſe,
Ne ſont rien contre leur fineſſe ;
Jamais on ne les prend ſans vert ;
Et la femme la moins habile,
Se tire d'un pas difficile,
Mieux que l'homme le plus expert.

Les ſoins déconcertent nos ames ;
Nous nous rebutons : mais les dames
Suivent juſqu'au bout leur deſſein :
Nul obſtacle ne les arrête ;
Et ce qu'elles ont dans la tête,
Devient un arrêt du deſtin.

Une longue & pénible étude,
Ne peut nous donner l'habitude
De leur agréable jargon :
Ce ſexe en eſprit nous ſurpaſſe ;
Et l'on compte, ſur le Parnaſſe,
Neuf muſes contre un Apollon.

Moins vaines que nous, plus diſcrètes
Sur le fait de leurs amourettes,
On ne les voit point éclater.
Celle dont la raiſon s'oublie,

N'ajoute point à ſa folie
Le ſot plaiſir de s'en vanter.

Dans les grands ſujets de triſteſſe,
Quoi qu'on diſe ſur leur foibleſſe,
Elles ſont plus fortes que nous :
Et tandis qu'un rien nous déſole,
Souvent un moineau les conſole
De la perte de leur époux.

LE PARADIS DE MAHOMET.

Chanſon adreſſée à de jolies Femmes dans un ſouper.

AIR : *Il faut aimer, c'eſt la loi de Cythère.*

No. 20.

O Mahomet ! ton paradis des femmes
Eſt le ſéjour de la félicité.
C'eſt le vrai bien qui convient à nos ames :
Sans les amours, qu'eſt l'immortalité ?
O Mahomet ! &c.

Prés émaillés de mille fleurs nouvelles,
Vous le cédez à l'éclat de ces lieux ;

Voilà

Voilà les fleurs, les roſes les plus belles;
Faut-il, hélas! n'en jouir que des yeux?
O Mahomet, &c.

En contemplant le cercle de ces dames,
Au rang des dieux je me crois tranſporté:
L'émotion qui paſſe dans nos ames,
Eſt le garant de leur divinité.
O Mahomet, &c.

Aimons, buvons, que notre ſang bouillonne
Tout agité de ce double tranſport:
Que chacun tombe aux pieds de ſa patrone,
Mais que l'amour l'en relève d'abord.
O Mahomet, &c.

Quel changement dans tous tant que nous ſommes,
Si vous cédiez à l'ardeur de nos feux!
Vous ne voyez en ce lieu que des hommes;
Un peu d'amour, vous y verriez des dieux.
O Mahomet, &c.

ROCHON DE CHABANNES.

COUPLET

Chanté devant pluſieurs jolies Femmes.

AIR : *Liſon dormoit.* No. 18.

DE ces beaux lieux, nymphes charmantes
Qui de vous obtiendra le prix?
Au même degré ſéduiſantes,
Vous enchantez l'œil indécis.
Eſprit, gaîté, graces, décence,
Dans quel embarras nous voilà!
Attraits par ci, charmes par là,
Tiennent tous nos cœurs en balance;
Flore eſt ici, Vénus eſt là. . .
Ma foi choiſiſſe qui pourra.

DORAT.

LE MOUVEMENT ET LE REPOS,

OU

PARALLÈLE DE DEUX DAMES

D'UN CARACTÈRE TOUT OPPOSÉ.

AIR. Ier. vol. No. 24, *ou* 41.

LORSQUE de Dieu la main féconde
Tira l'univers du chaos,
Il preſcrivit pour règle au monde
Le mouvement & le repos.

Églé, Zulmis, par caractère,
Offrent ce contraſte frappant;
L'une eſt le repos de la terre,
Et l'autre en eſt le mouvement.

Églé ne peut tenir en place,
Et Zulmis n'en ſauroit changer;
L'une voudroit franchir l'eſpace,
Et l'autre voudroit l'abréger.

Toutes deux font ici fortune;
Toutes deux, on cherche à les voir;

On aime à courir après l'une,
Près de l'autre on aime à s'asseoir.

Églé rappelle ces génies,
Ces sylphes, amis des humains,
Faisant des courses infinies,
Versant les biens à pleines mains.

Veillant de loin sur l'indigence,
Et la ranimant d'un coup d'œil,
Zulmis nous peint la providence,
Faisant du bien, de son fauteuil.

Églé, peut-être un peu trop vive,
Dévore un jour en un moment;
Zulmis, quelquefois trop tardive,
Voudroit retenir chaque instant.

A qui des deux donner la palme?
Cela mérite attention:
L'une est un sage dans le calme,
Et l'autre un sage en action.

CÉRUTTI.

LES ÉGAREMENS D'ELVIRE.

Air du Maréchal. 1er. vol. No. 31.

L'INNOCENCE.

LA jeune Elvire, à quatorze ans,
Livrée à des goûts innocens,
Voit, ſans en deviner l'uſage,
Éclore ſes appas naiſſans:
Mais l'amour, effleurant ſes ſens,
Lui dérobe un premier hommage:
Un ſoupir
Vient d'ouvrir
Au plaiſir
Le paſſage;
Un ſonge a percé le nuage.

L'AMOUR.

Lindor, épris de ſa beauté,
Se déclare; il eſt écouté.
D'un ſonge, d'une vaine image
Lindor eſt la réalité.
Le ſein d'Elvire eſt agité,
Le trouble a couvert ſon viſage:
Quel moment,
Si l'amant

Plus ardent,
A cet âge,
Pouvoit haſarder davantage!

LE MARIAGE.

Mais quel tranſport vient la ſaiſir!
Cet objet d'un premier deſir,
Qu'avec rougeur elle enviſage,
Eſt l'époux qu'on doit lui choiſir.
On les unit: dieux! quel plaiſir!
Elvire en fournit plus d'un gage:
Les ardeurs,
Les langueurs,
Les fureurs,
Tout préſage
Qu'on veut un époux ſans partage.

L'INFIDÉLITÉ.

Dans le monde, un eſſaim flatteur
Vivement aſſiège ſon cœur.
Lindor eſt devenu volage,
Il a méconnu ſon bonheur:
Elvire a fait choix d'un vengeur,
Il la prévient, il l'encourage:
Vengez-vous;
Il eſt doux
Quand l'époux
Se dégage,
Qu'un amant répare l'outrage.

LA GALANTERIE.

Voilà l'outrage réparé :
Son cœur n'eſt que plus altéré ;
Des plaiſirs le fréquent uſage
Rend ſon deſir immodéré ;
Son regard fixe & déclaré,
A tout amant tient ce langage :
Dès ce ſoir,
Si l'eſpoir
De m'avoir
Vous engage,
Venez, je reçois votre hommage.

LE LIBERTINAGE.

Elle épuiſe tous les excès ;
Mais au milieu de ſes ſuccès,
L'époux meurt ; & pour héritage,
Laiſſe des dettes, des procès.
Un vieux traitant demande accès ;
L'or accompagne ſon meſſage.
Ce coup d'œil
Eſt l'écueil
Où l'orgueil
Fait naufrage,
Un écrin conſomme l'ouvrage.

LE REPENTIR.

Dans ce fatal abus du tems,
Elle a conſumé ſon printems ;

La coquette, d'un certain âge,
N'a point d'amis, n'a plus d'amans:
En vain, de quelques jeunes gens,
Elle ébauche l'apprentiſſage;
Tout eſt dit,
On en rit,
L'amour fuit.
Quel dommage!...
Elvire, il falloit être ſage.

DE BEAUMARCHAIS.

LES FOLATRES AMANS.

AIR. Ier. vol. No. 71.

CHERCHEZ au loin de faux plaiſirs;
J'en goûte un pur avec Glycère;
Mon cœur ne forme de deſirs
Que ceux qui tendent à lui plaire.
Sans avarice & ſans orgueil,
Je foule aux pieds rang & richeſſe;
Je n'ai beſoin que d'un coup d'œil,
Et d'un baiſer de ma maîtreſſe.

Je ne ſuis pas un grand ſeigneur;
Glycère n'eſt pas grande dame:
Mais nous avons de la grandeur

De la nobleſſe au fond de l'ame.
Nous nous aimons bien tous les deux ;
Et quand nous voulons nous le dire,
Nous n'avons rien devant les yeux
Qu'un bon valet qui ſe retire.

Toutes les richeſſes de l'art,
Le ſpectacle de la nature
Ne m'arrachent pas un regard :
Glycère efface leur parure.
Le concert le plus enchanteur,
Le chant des ſereins, des fauvettes
Ne ſauroit émouvoir mon cœur,
Comme ſes ſimples chanſonnettes.

C'eſt Junon pour ſe préſenter ;
Terpſicore, quand elle danſe ;
Euterpe, quand il faut chanter ;
Et Minerve, quand elle penſe.
Regardez-la : c'eſt la beauté
Qui ſourit avec l'innocence ;
Dans la nuit, c'eſt la volupté ;
Et dans le jour, c'eſt la décence.

Sous un déshabillé galant,
En corſet, en mule élégante,
Le chignon ſur le dos flottant,
Je vois le matin mon amante :
Dans ce moment cher à mon cœur,
Qui me rend tout ce que j'adore,

Glycère a l'éclat d'une fleur
Que l'amour vient de faire éclore.

Le goût & la ſimplicité
Règnent toujours à ſa toilette ;
Vous n'y voyez rien d'apprêté :
C'eſt une fleur pour toute aigrette.
Les vains artifices de l'art
Sont des ſecours ignorés d'elle ;
La nature eſt un plus beau fard :
En ſe levant Glycère eſt belle.

Comme elle ſe pare pour moi,
Qu'elle eſt ſenſible & point coquette,
Elle me charge de l'emploi
De préſider à ſa toilette.
Allons, dit-elle, en folâtrant,
Rends-moi plus belle, pour te plaire.
J'y réuſſis en l'embraſſant ;
La pudeur embellit Glycère.

Je prends & baiſe ſes cheveux ;
De cent façons je les arrange ;
J'ai beau mal faire, elle en eſt mieux :
C'eſt un lutin beau comme un ange.
Elle regarde à ſon miroir ;
N'en faites point honte à Glycère :
Ce n'eſt jamais que pour y voir
De quel œil je la conſidère.

Je lace enſuite ſon corſet:
Quel feu dans mes veines ſe gliſſe!
Vingt fois l'amour rompt le lacet,
De crainte que je ne finiſſe.
Ah! dieux! quel plaiſir ſéduiſant
Que de lacer gentil corſage!
J'en fais le ſoir un plus charmant,
C'eſt de défaire mon ouvrage.

On dîne: eſt-il banquet exquis
Pareil à la petite table,
Où tout vis-à-vis d'elle aſſis,
Et ſans un tiers inſupportable,
Son petit pied mis ſur le mien,
Et ſon genou preſſant le nôtre,
Mangeant peu, nous regardant bien,
Nous nous enivrons l'un de l'autre.

Le dîner fait, près d'elle aſſis,
Dans une muette éloquence,
Je fixe ſes yeux attendris,
Que lui fait baiſſer la décence:
Eſt-il un brillant entretien
Qui vaille ce charmant ſilence?
On parle quand on ne ſent rien,
Mais on ſe tait, quand le cœur penſe.

Glycère qui craint ce moment,
(Une amante eſt toujours timide)

Me fait d'abord, malignement,
Tenir du lin qu'elle dévide :
Sa main tourne autour de mes bras ;
Son sein vient chercher mon hommage,
Pour se tirer d'un embarras ;
Le beau projet que cet ouvrage !

Je plonge un regard libertin
Sur un beau sein q.'amour anime :
Glycère surprend mon larcin,
Et d'un soufflet punit mon crime,
Va se jetter sur un fauteuil,
De ses mains couvre son visage,
Et regarde, du coin de l'œil,
Si je me plains de son outrage.

Je feins de bouder un instant
Pour attirer vers moi Glycère,
Qui connoît trop bien son amant,
Pour avoir peur de sa colère :
Elle prend un air gracieux,
Vole à moi, dans mes bras s'engage,
Et d'un soufflet injurieux,
Par vingt baisers me dédommage.

Elle a cent caprices charmans ;
Elle boude, rit, pleure & chante,
Saute dans ses appartemens,
Pince sa guitarre & m'enchante,

Fuit, reparoît comme un éclair,
Prend des cartes, me donne un livre,
Et puis jette le tout en l'air,
Pour m'inviter à la pourſuivre.

Je la pourſuis, & je l'atteins
Dans un lieu sûr pour ma vengeance,
Où l'Amour, qui ſait mes deſſeins,
L'a conduite ſans qu'elle y penſe:
Dans mes bras j'oſe la ſaiſir;
De mille doux noms je l'appelle;
Elle rougit, pouſſe un ſoupir...
Je tire le rideau ſur elle.

ROCHON DE CHABANNES.

PORTRAIT DE ZÉLIME.

AIR. No. 21.

ON compteroit les diamans
Qui ſont à la voûte azurée,
Plutôt que tous les agrémens
Dont ma Zélime fut comblée:
J'ai vu ſe lever le ſoleil,
J'ai vu ſe lever ma bergère;
Ses yeux ont un éclat pareil,
Son front jette autant de lumière.

Ses lèvres, trône de ſon cœur
Et de ſon ame délicate,
Ont de la roſe la fraîcheur,
Et la couleur de l'écarlatte.
Sa bouche, au tour voluptueux,
De thym, d'œillet toujours remplie,
Semble la ſource dont les dieux
Ont le nectar & l'ambroiſie.

Aux riches perles d'Orient
Ses dents diſputent la victoire:
Ses cheveux bruns, ſur ſon col blanc,
Sont de l'ébène & de l'ivoire.

Deux fraiſes du plus beau vermeil,
Sur ſon beau ſein, qu'Amour protège,
Ont mûri, ſans voir le ſoleil,
Et brûlent ſur deux tas de neige.

Qu'elle danſe en nos champs l'été,
Ses pas ne ſont aucunes traces;
Junon a moins de majeſté,
Et Vénus n'a pas tant de graces:
Le ſoir, qu'elle vienne à chanter,
Rival d'une voix auſſi tendre,
Le roſſignol vient l'écouter,
Et n'oſe plus ſe faire entendre.

Ajoutez qu'un auſſi beau corps
Loge un eſprit fin & ſublime:
Non, l'Arabie & ſes tréſors
N'ont rien qui vaille ma Zélime.
Le ſeul reproche que je lui fais,
C'eſt d'ignorer trop ſa figure:
Ah! négliger autant d'attraits,
C'eſt être ingrate à la nature.

PORTRAIT DE VICTOIRE.

Parodie de la chanſon précédente,

Sur le même air.

ON compteroit plutôt les trous
Qui ſont au fond d'une écumoire,
Que les poireaux, boutons & cloux
Qui ſont au nez de ma Victoire.
J'ai vu la lune dans ſon plein,
Et ma Victoire étoit tout comme;
C'eſt un cu gratté à deux mains,
C'eſt le derrière d'un pauvre homme.

Dans ſes baiſers de paſſion,
Sa bouche, pleine de crevaſſes,
Formant un petit croupion,
File une bave de limaces:
Sa douce haleine ſent le lait,
Le cidre, le vin & la bière;
Ses hoquets, du hareng ſoret
Rapportent l'odeur ſingulière.

Le ratelier de ſes chicots
Semblent les tiſons de ſon atre;
Son tein eſt couleur d'abricots,
Et ſa chevelure eſt d'albâtre.

Sous les plis d'un épais fichu,
Repoſe une double veſſie,
Dont le bout ſemble, étant velu,
Une framboiſe à l'eau de vie.

Les pas qu'elle tappe, en danſant,
Sur le pavé de ſa cuiſine,
Ébranlent tout le bâtiment,
Et font tomber verre & terrine.
Sa voix vous fait grincer les dents;
Son vieux goſier, qu'elle découvre,
Imite dans ſes roulemens
Le cri d'une grille qu'on ouvre.

Mais pour l'eſprit, c'eſt un ſerpent:
Au nez elle vient vous rire;
Et tous les ſoirs, dans un *ſix blancs*, (*)
Notre Suiſſe lui montre à lire.
On lui reproche un ſeul défaut:
Ce Narciſſe toujours s'admire;
Sur ſon feſſier, dans le ruiſſeau,
On la voit toujours qui ſe mire.

(*) Livre d'alphabet pour les enfans, lequel ſe vend deux ſous & demi, qui font, en langage du peuple, ſix blancs.

A MADEMOISELLE...

En lui envoyant un miroir.

AIR : *Philis demande ſon portrait.* Ier. vol. No. 74.

PRENEZ, Agathe, ce miroir,
Dont la glace eſt fidèle ;
Sans ceſſe vous y pourrez voir
Des Graces le modèle.
Hier, pour calmer mes douleurs,
J'y cherchois votre image ;
Mais je n'y vis que vos rigueurs
Peintes ſur mon viſage.

A MAD. . .

En lui envoyant un Oranger.

AIR : *De l'oiseau qui t'a fait envie.* Ier. vol. No. 14.

DE l'aimable & savante Grèce,
Le code en tout tems admiré,
Ordonna qu'à chaque déesse
Un arbre seroit consacré :
Le myrthe fut à la plus belle ;
A la plus sage l'olivier ;
Le pin à la vieille Cybèle ;
Mais à pas une l'oranger.

Si ce n'étoit point un mystère,
Verroit-on, sans être étonné,
L'arbre le plus digne de plaire
De tout l'Olympe abandonné ?
Suivant l'ingénieux système
De l'antique religion,
Tout est signe, symbole, emblême,
Et rien ne s'y fait sans raison.

L'arbre heureux, en qui la nature
Se plait à montrer en tout tems,
Les fruits, les fleurs & la verdure,

L'été, l'automne & le printems,
Fut réſervé, pour appanage,
A la beauté qui brilleroit
Des plus doux charmes de tout âge,
Quand l'olympe la trouveroit.

Dans l'hiſtoire qui nous préſente
De chaque déité les traits,
L'une eſt belle, mais imprudente;
Une autre eſt ſage, ſans attraits.
Or il falloit que la déeſſe
Réunît, en toute ſaiſon,
La fraîcheur avec la ſageſſe,
Les graces avec la raiſon.

Parmi ce qu'aux cieux on adore,
Une telle divinité
Ne s'érant point montrée encore,
L'arbre, ſans patrone, eſt reſté.
Mais il trouve aux bords de la Seine
Celle qui doit le protéger:
Iris, ſon ſort vers vous l'entraîne,
C'eſt pour vous qu'eſt fait l'oranger.

DE LILLE.

LE PORTRAIT DE PHILIS.

AIR. Ier. vol. No. 74.

PHILIS demande ſon portrait;
Il faudra bien lui faire :
Je vais broyer, pour cet effet,
Mes couleurs à Cythère :
Comment tracer en ce moment
Sa figure gentille ?
Son corps eſt trop en mouvement,
Son cœur eſt trop tranquille.

De Cypris elle a les attraits,
Sans avoir ſa tendreſſe ;
Eh quoi ! ne s'enflammer jamais,
Et badiner ſans ceſſe !
Elle a le charme des Amours,
Sans avoir leur délire ;
Hélas ! la verra-t-on toujours
Rire quand on ſoupire ?

Quoi ! toujours rire & badiner !
Vous en ſerez la duppe ;
Le plaiſir veut vous enchaîner,
Et rien ne vous occupe.
Momus, dont vous ſuivez la cour,

Tous les jours vous balotte ;
Prenez le carquois de l'Amour,
Il vaut bien ſa marotte.

MODÈLE
PROPOSÉ A LA JEUNESSE.

AIR. No. 22.

VIVE & pétillante jeuneſſe,
Aimez, cultivez les talens ;
Mêlez les fruits de la ſageſſe,
Aux roſes de votre printems.
Voyez Sophie : à ſon exemple,
Des beaux arts fréquentez le temple,
Méritez d'y tenir un rang.
Minerve eſt loin d'être ſévère :
Sophie, en careſſant ſa mère,
Vous peint le culte qu'on lui rend.

Aux ſeuls appas qui rend les armes,
Formera bientôt d'autres nœuds ;
Un ferment prêté ſur les charmes,
Pour toujours s'envole avec eux.
Voulez-vous fixer l'inconſtance ?
Joignez l'eſprit à la décence,

Et la douceur à la gaîté.
Les Graces naïves, touchantes,
Des muſes compagnes charmantes,
Leur doivent l'immortalité.

Quand on entend chanter Sophie,
On n'admire plus ſa beauté;
Et quand elle danſe, on oublie
Que Sophie a ſi bien chanté.
Suit-elle Euterpe, Polymnie,
Clio, Terpſicore, Uranie?
On applaudit à ſes ſuccès:
On veut la voir, l'entendre encore,
Et la pudeur qui la colore
Ajoute encore à ſes attraits.

Jeuneſſe, redoublez de zèle:
C'eſt pour augmenter votre ardeur,
Que je vous offre le modèle
Le moins flatté, le plus flatteur.
Déjà les filles de Mémoire,
En vous promettant la victoire,
Vous inſpirent de tout tenter.
Ne forcez point votre génie;
On ne peut ſurpaſſer Sophie,
Et c'eſt beaucoup de l'imiter.

VADE-LLIER.

COMPLAINTE D'UNE MOUCHE,

A une Demoiſelle qui vouloit la faire mourir pour l'avoir piquée.

AIR. No. 23, ou, *Que ne ſuis-je la fougère.* Ier. vol. No. 12.

POUVEZ-VOUS à tant de charmes
Joindre un cœur indifférent ?
Si je me ſers de mes armes,
N'en faites-vous pas autant ?
Si pour un trait que je darde, *Bis.*
Il me faut ainſi périr, *Bis.*
Tous ceux que votre œil regarde,
Devroient donc vous en punir. *Bis.*

Après tout, de mes bleſſures
On guérit dans le moment;
Mais des vôtres, bien plus sûres,
On pleure éternellement :
Ah ! ſi des dieux la ſageſſe *Bis.*
Prenoit un ſoin rigoureux *Bis.*
De punir tout ce qui bleſſe,
Que deviendroient vos beaux yeux ? *Bis.*

J'ai

J'ai pris le plaiſir pour guide,
Comme l'amour qui vous ſuit;
J'imitai ſon vol rapide,
Et la beauté m'a ſéduit.
Si dans mon humeur volage *Bis.*
J'oſai piquer votre ſein, *Bis.*
Le lys, dont il eſt l'image,
Trompa mon œil incertain. *Bis.*

De mes maux, jeune Glycère,
Profitez à votre tour;
Autrefois je fus bergère,
Doit-on l'être ſans amour?
Vive, mais un peu farouche, *Bis.*
Je ne voulois que charmer; *Bis.*
Et je fus changée en mouche,
Pour avoir plu ſans aimer. *Bis.*

LA ROSE CHANGÉE EN ÉPINE.

AIR. No. 24.

CLIMÈNE, avant ſon mariage,
Maſquoit les défauts de ſon cœur;
On vantoit, dans le voiſinage,
Sa complaiſance & ſa douceur.
Mais la gente chérubine

Vient de s'unir à Damon,
Et c'eſt le diable à la maiſon:
La roſe eſt changée en épine.

Quoique ſur le retour de l'âge,
Philis s'étonnoit l'autre jour,
Qu'on ne lui rendit point hommage,
Et s'en plaignoit au dieu d'Amour;
Il prit, d'une main badine,
Son miroir au même inſtant:
Voyez, dit-il, en s'envolant,
La roſe eſt changée en épine.

Liſe, au ſortir de ſa toilette,
Enchante les regards ſurpris;
Le ſoir, quand la belle en cornette
Quitte ſes roſes & ſes lys,
N'entrez point à la ſourdine,
Vous, que charmoit ſa beauté;
L'art reprend ce qu'il a prêté:
La roſe eſt changée en épine.

Hier, à certaine fillette,
Que par haſard il rencontra,
Damon conta mainte fleurette,
Et même ne s'en tint pas là.
Je gagerois, à ſa mine,
Qu'à préſent il s'en repent:
En pareil cas on voit ſouvent
La roſe changée en épine.

Jouiſſez, aimable jeuneſſe:
Le tems perdu l'eſt pour toujours;
N'attendez pas dans la vieilleſſe
A faire uſage de vos jours.
Si vous ſuivez ma doctrine,
Cueillez des fleurs au printems;
L'hiver règne-t-il dans vos champs?
La roſe eſt changée en épine.

Au ſein de la perſévérance,
Tous les amans du bon vieux tems
Se ſoutenoient par l'eſpérance,
Et filoient d'ennuyeux momens:
Fi! de ces vieilles routines,
Que l'on ſuivoit autrefois;
L'amant, ſous de plus douces loix,
Cueille la roſe ſans épine.

Quand l'Hymen cueilloit une roſe,
Jadis il s'y piquoit les doigts:
Aujourd'hui c'eſt tout autre choſe,
Il n'eſt plus d'obſtacle à ſes loix:
Avec ſes flèches badines,
L'Amour épluche un roſier;
Amour ſait ſi bien ſon métier,
Qu'Hymen n'y trouve plus d'épines.

ROSINE.

AIR. Ier. vol. No. 37, *ou* 41.

QUE Roſine eſt touchante & belle!
Elle plaît ſans le rechercher;
La nature y ſonge pour elle,
Et défend à l'art d'y toucher.

Sa figure douce & naïve
Eſt ſemblable à la fleur des champs;
Qui ſans ſoins, ſans qu'on la cultive,
Naît de l'haleine du Printems.

Mais pour plaire encor davantage,
Il faudroit qu'elle eût un amant;
L'amour eſt le fard de ſon âge,
Et l'on s'embellit en aimant.

L'amour eſt le zéphyr des belles;
Les belles ſont autant de fleurs;
Il les careſſe avec ſes ailes,
Pour faire naître leurs couleurs.

LE RHUME.

AIR : *Ne v'la-t-il pas que j'aime.* No. 25.

IRIS, puiſez mieux dans nos cœurs
Le feu qui vous conſume ;
Vous fuyez les tendres ardeurs,
C'eſt ce qui vous enrhume.

Sitôt qu'on vante vos appas,
Votre courroux s'allume :
Vous criez quand il ne faut pas,
C'eſt ce qui vous enrhume.

Dans vos yeux loge un dieu vainqueur
Qui conduit notre plume ;
Mais il n'eſt pas dans votre cœur,
C'eſt ce qui vous enrhume.

Tôt ou tard il faut qu'à ſes traits
La fierté s'accoutume :
Si vous croyez n'aimer jamais,
C'eſt ce qui vous enrhume.

Sans lui, les plaiſirs les plus doux
Sont mêlés d'amertume ;
Vous paſſez les nuits ſans époux,
C'eſt ce qui vous enrhume.

L'USURIER EN AMOUR.

Air du Prévôt des Marchands. Ier. vol. No. 5.

VOUS me devez, depuis deux ans,
Trente baiſers des plus charmans ;
Je vous les ai gagnés à l'ombre :
J'en veux calculer l'intérêt ;
Et vous en augmenterez le nombre,
Que vous me paîrez, s'il vous plait.

Trente baiſers, charmante Iris,
N'étant payés qu'au denier dix,
Valent bien cinq baiſers de rente :
Trente baiſers de capital ;
Dix d'intérêt joints à ces trente,
Sont quarante pour le total.

Acquittez-vous, car il eſt tems ;
Payez-moi mes baiſers comptant,
Et le principal & la rente :
Car, ſans huiſſiers, ni ſans recors,
Si vous en êtes refuſante,
Je vous y contraindrai par corps.

DE LATTAIGNANT.

LA POMME.

A MADAME...

AIR : *De tous les capucins du monde.*
Ier. vol. No. 45.

DE vous j'euſſe reçu la pomme,
Si j'euſſ· été le premier homme,
Tant vous avez de droit ſur moi.
Si par une autre deſtinée,
De Pàris j'avois eu l'emploi,
Cloris, je vous l'aurois donnée.

Jadis, deux autres immortelles,
Plus que Vénus ſe croyant belles,
De l'avoir oſoient ſe flatter :
Mais de votre ſexe, perſonne
N'oſe ici vous la diſputer,
Et tout le nôtre vous la donne.

PAR LE MÊME.

LES TROIS PRIX.

A MADAME... SOUS LE NOM D'HÉLÈNE.

AIR : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.* Ier. vol. No. 23.

L'OLYMPE un jour fixa trois prix :
Amour, m'en a conté l'hiſtoire :
Les muſes, Minerve & Cypris,
Devoient décider la victoire.

Le premier, c'eſt pour la beauté,
Dit Vénus ; il faut qu'elle étrenne :
Pour le choix, on eſt arrêté ;
L'Amour alors préſente Hélène.

Ah ! dit Minerve avec humeur,
Par-tout Vénus commande en reine !
Que celui-ci ſoit au bon cœur ;
On s'écria : C'eſt pour Hélène.

Si chacun tire à ſon profit,
Dirent les nymphes d'Hypocrène ;
Nous mettrons l'autre pour l'eſprit :
Apollon dit, c'eſt pour Hélène.

MASSON DE MORVILLIERS.

LES PETITS TROUS.

A MADAME. . .

AIR : *Ne v'là-t-il pas que j'aime.*
No. 25.

SALUT aux jolis petits trous
De votre corps d'albâtre,
Tous les Amours en ſont jaloux,
Et j'en ſuis idolâtre.

Votre bouche ouvre, avec les Ris,
Le trou le plus aimable ;
Flore à ſon brillant coloris
N'a rien de comparable.

Vos deux narines ſont deux trous
Où ſe loge Zéphyre :
Petit dieu, ſi ton ſouffle eſt doux,
C'eſt qu'Aminthe reſpire.

L'Amour s'écria : Les beaux yeux !
Que flamme ſuprême !
Ces trous ſont troués pour les dieux,
Je m'y loge moi-même.

Avec grace, dans leur contour,
Vos mignonnes oreilles
Offrent, pour asyle à l'Amour,
Deux coquilles vermeilles.

L'Amour épris de vos beautés,
Vous baisant en pincettes,
Troua lui-même aux deux côtés,
Vos mignonnes fossettes.

Les dix petits trous de vos doigts
Sont dix baisers, Aminthe,
Dont l'Amour a laissé dix fois
Sur vos deux mains l'empreinte.

Je n'oserois d'autres appas
Dévoiler le mystère.
L'Amour adore & ne voit pas
Les charmes de sa mère.

SUR LES DENTS D'UNE JOLIE FEMME.

Même air que le précédent.

A DES gencives de corail,
Trente-deux sœurs d'albâtre
Ajoutent leur brillant émail,
Que montre un ris folâtre.

LES BRAS.

Même air que le précédent.

JEUNE Aminthe, le joli bras
Que vous fit la nature!
Votre coude offre mille appas
Au pli de la jointure.

Rond, blanc de lait & fait autour,
D'une couleur vermeille,
Oui, c'eſt le fémur de l'Amour,
Dont je vois la merveille.

Un faiſceau de muſcles polis,
Sous une peau brillante,
S'allonge dans les doigts jolis
D'une main élégante.

La nature, de bleu, de blanc,
Mêlant ſa tendre doſe,
Du vif éclat du plus beau ſang
Teignit vos doigts de roſe.

Jeune Aminthe, je veux baiſer
La beauté la plus pure;
Et duſſiez-vous me refuſer,
Riſquer l'égratignure.

LES PETITS PIEDS.

Même air que le précédent.

QU'ILS ſont jolis, qu'ils ſont mignons,
Qu'ils ſont lestes, Glycère,
Les deux brillans petits patons
De ta jambe légère!

Tes patons, ſaillans tour-à-tour,
Sont deux ailes, bergère,
Qu'à ta jambe attacha l'Amour,
Pour voltiger & plaire.

De tes patons, à chaque pas,
L'élégante ſoupleſſe,
Des graces que l'on ne voit pas,
Exprime la fineſſe.

Tes patons, dans leurs mouvemens,
Plus légers que zéphyre,
Foulent les cœurs de mille amans,
Soumis à ton empire.

CONSEILS.

IL FAUT ÉCONOMISER LE PLAISIR.

AIR : *Dans un bois ſolitaire & ſombre.*
Ier. vol. No. 24.

AMANS, apprenez la ſcience
D'économiſer le plaiſir :
Oui, même après la jouiſſance,
Sachez qu'on peut encor jouir.

Dans les beaux jardins de Cythère,
Ne cueillez pas tout en un jour ;
Si vous voulez long-tems lui plaire,
Ménagez les fruits de l'amour.

Le champ du plaiſir eſt fertile,
Il faut ſavoir le moiſſonner,
Et pour la ſaiſon difficile
Laiſſer quelque choſe à glaner.

MARÉCHAL.

CONSEILS.

IL FAUT CHANGER QUAND ON CHANGE.

Même air que le précédent.

N'Aimez jamais qu'on ne vous aime;
L'amour n'eſt rien, ſi l'on n'eſt deux.
Veut-on changer? changez de même,
C'eſt le vrai moyen d'être heureux.

Quand un cœur à nous s'abandonne,
Recevons-le pour ce qu'il vaut:
Souvent l'inconſtance le donne,
Et le reprend preſqu'auſſitôt.

Eſt-il étrange qu'une belle,
Après vous, faſſe un autre choix?
Souvenez-vous qu'une infidelle
Ne l'eſt jamais pour une fois.

Vous prîtes la place d'un autre;
Il faut que chacun ait ſon tour;
Un rival ſuccède à la vôtre:
Tel eſt le deſtin de l'amour.

CONSEILS A ÉGLÉ.

POUR SE VENGER D'UN INCONSTANT.

AIR. No. 26.

ÉGLÉ, je t'invite — vite
A changer de berger :
Puiſqu'il te délaiſſe, — laiſſe
Un cœur volage & léger.

Dédaigne l'injure, — jure
De n'y jamais ſonger :
Loin d'être conſtante, — tente
Les moyens de t'en venger.

Il voudroit peut-être — être
Où l'on pourroit te voir :
Mais s'il te regarde, — garde
Qu'il ne puiſſe t'émouvoir.

Si ton œil l'évite, — vite
Le voilà ſous ta loi.
Inflexible & ferme, — ferme
L'oreille au ſon de ſa voix.

Rien ne t'en diſpenſe — penſe
A punir cet amant.

Devant lui pour cauſe, — cauſe
Sur l'attrait du changement.

Qu'un page à ta porte — porte
Un billet amoureux :
Fais-le, ſans combattre, — battre
Par un drôle vigoureux.

Pour qu'on t'en délivre, — livre
Ton ame au plus conſtant.
A toi je m'en gage, — gage
Qu'on ne t'aima jamais tant.

D'une ardeur ſincère, — ſerre
Nos ſermens & nos nœuds.
Églé, je m'en preſſe, — preſſe
L'inſtant de me rendre heureux.

M. LE COMTE DE LAURENCIN.

LA SOTTE CONSTANCE.

AIR. Ier. vol. No. 41.

J'ÉTOIS l'autre jour à Cythère,
Deux bergers y vinrent chanter :
Je me plaçai près du Myſtère,
Afin de mieux les écouter.

Comme Céladon, comme Aſtrée,
Ils m'ennuyèrent de leurs chants,
De leur amour, de ſa durée,
De leurs maux auſſi peu touchans.

Par quatre luſtres de tendreſſe,
Ces deux amans penſoient briller :
Mais, loin de leur faire careſſe,
L'Amour ne fit rien que bâiller.

Craignant ſans doute un tel exemple,
Ce dieu m'adreſſe alors ces mots :
Puiſque te voilà dans mon temple,
Que penſes-tu de ces deux ſots ?

L'inconſtance ſied au bel âge,
Répondis-je, voilà ma loi.
Heureux qui peut être volage,
Dieu de Cythère, autant que toi !

A ces traits tu te fais connoître,
Dit l'Amour, me ferrant la main:
On voit bien que je fus ton maître;
Mon fils, tu feras ton chemin.

D. J. . .

LES RIDICULES DES AMANS.

Air du menuet d'Exaudet. Ier. vol. No. 26.

QUAND on eſt
Un benêt,
On s'enflamme;
Eſclaves du ſentiment,
On fait le fade amant
Aux genoux d'une femme:
On gémit,
On languit,
On ſoupire;
Mais loin de s'accréditer,
On ne fait qu'appêter
A rire.

De l'Amour, auprès des belles,
Il ne faut plus que les ailes:
Vainement
Un amant
Débonnaire,

Qui veut plaire,
Offre une conſtante ardeur;
On rit de ſa fadeur,
On ne veut plus d'un cœur
Sincère.

Mais s'il eſt
Indiſcret
Et volage,
Et qu'il ait des airs, un ton,
De l'eſprit, du jargon,
Il enchaîne l'hommage.
De le voir,
De l'avoir
On ſe pique:
Ah! qu'il eſt charmant! dit-on.
D'honneur, c'eſt un garçon
Unique.

MAXIMES DE COQUETTERIE.

AIR : *Jupin de grand matin.* No. 27.

NON, la fidélité
N'a jamais été
Qu'une imbécillité.
J'ai quitté,
Par légéreté,
Plus d'une beauté :
Vive la nouveauté !
Mais quoi ! la probité ?
Puérilité... —
Le ferment répété ! —
Style usité... —
A-t-on jamais compté
Sur un traité,
Dicté par la volupté,
Sans liberté ?
On feint, par vanité,
D'être irrité :
L'amant peu regretté
Est imité ;
La femme, avec gaîté,
Bientôt s'arrange de son côté.

DE LATTAIGNANT.

SUR LE MÊME SUJET.

AIR : *Vous voulez me faire chanter.*
No. 3.

JEUNE Iris, ſouffrez, ſans courroux,
De paſſer pour coquette.
Pourquoi vous offenſeriez-vous
D'une telle épithète ?
Quelque grain de légéreté,
Et de coquetterie,
Ajoute encore à la beauté
Le titre de jolie.

Pourquoi vouloir mal à propos
Vous piquer de conſtance ?
Cette triſte vertu des ſots
N'eſt plus de mode en France.
Laiſſez aux belles du commun
L'honneur d'être conſtante.
Vaut-il mieux n'en rendre heureux qu'un,
Que d'en amuſer trente ?

Les belles, dont l'antiquité
Conſacre la mémoire
Avec plus de fidélité,
Auroient eu moins de gloire;

Et ſans le nombre des amans
Qui les ont adorées,
Que de déeſſes de ce tems
Qui ſeroient ignorées!

Imitez toujours nos guerriers,
Si jaloux de la gloire;
Ils ne veulent que des lauriers
Pour prix de leur victoire.
A peine un cœur eſt-il dompté,
Attaquez-en un autre.
Triomphez de leur liberté;
Jouiſſez de la vôtre.

PAR LE MÊME.

A MADAME...

AIR: *Il étoit une Fille.* II. vol. N°. 72.

DEPUIS le plus grand prince,
Juſqu'au moindre gougeat,
Le petit-maître & le béat,
A Paris, en province,
Quiconque vous verra,
D'abord ſe récriera... Ah!

On compte cent miracles,
Qu'opèrent en tous lieux

Preſque tous les jours vos beaux yeux ;
On vous ſuit aux ſpectacles,
Au cours, à l'opéra ;
Chacun dit : la voilà. . . Ah !

L'autre jour un malade,
Qui n'en pouvoit guérir,
Il étoit tout près d'en mourir ;
Quand une ſeule œillade
De vous ſur lui tomba,
Le mort reſuſcita. . . Ah !

Paſſant près de vous, Blaiſe
Reluquoit vos appas ;
En ſoupirant, diſoit tout bas :
Jarni, qu'on eſt bien aiſe,
Quand on tient dans ſes bras
Une femme comm'çà. . . Ah !

Un jour l'hermite Luce,
Qui vient ici quêter,
Craignant de ſe laiſſer tenter,
Renfonça ſon capuce,
Et trois fois ſe ſigna,
Vous nommant Satanas. . . . Ah !

Orgon, ſexagénaire,
Plus avare qu'un juif,
Diſoit, en comptant ſon tarif :

J'y mettrois mon enchère,
Si cette beauté là
Étoit de l'opéra. . . Ah !

L'autre jour un bon moine,
Qui vous vit par haſard,
Diſoit, d'un ton de papelard :
Le diable à ſaint Antoine,
Pour le mettre à *quia*,
N'avoit qu'à montrer ça. . . Ah !

Certaine demoiſelle,
Qui cherchoit des chalans,
Et faiſoit valoir ſes talens,
Diſoit : Ah ! qu'elle eſt belle !
Si j'avois ſes appas,
Que j'aurois de ducats ! . . Ah !

Sortant du ſéminaire,
Certain dévot abbé,
Qui n'avoit jamais ſuccombé,
En diſant ſon Breviaire,
Vous vit, vous admira,
Et le livre tomba. . . Ah !

DE L'ATTAIGNANT.

LE CLAVECIN.

AIR. No. 28, ou, *Tout roule aujourd'hui dans le monde.* Ier. vol. No. 64.

LISE un jour disoit à sa mère,
Si je chante sans agrément,
C'est que rien ne m'excite à plaire:
Ma bonne est seule qui m'entend.
Savez-vous pourquoi ma fauvette
Forme des accords si touchans?
C'est que mon pinson, en cachette,
Bat des ailes à ses accens. *3 fois.*

Pour vous, dit la mère prudente,
Je ferai choix d'un instrument;
Touché par une main savante,
Il obéit facilement:
On est étonné de l'entendre
Joindre à nos sons des sons plus doux;
Vous croiriez qu'il a l'ame tendre,
Et qu'il soupire comme vous. *3 fois.*

D'un clavecin on fait l'emplette;
Lise seule court l'essayer.
Elle chante... une voix répète...
Ses doigts tremblent sur le clavier;

On ſe raſſure ; on le découvre ;
Mais que ſes yeux ſont effrayés !
Soudain la machine s'entr'ouvre :
Un jeune homme tombe à ſes pieds. *3 fois.*

La frayeur ne fut pas mortelle ;
Ce jeune homme étoit ſon amant,
Qui, pour s'introduire chez elle,
S'étoit caché dans l'inſtrument.
On applaudit à l'artifice ;
On le careſſe ingénûment.
Dans un couple encore novice,
L'amour eſt bien intéreſſant. *3 fois.*

Dans le boudoir, par prévoyance,
Le jour on le faiſoit cacher ;
Peut-être la nuit, par prudence,
Plus près on le fit approcher.
Du clavecin notre ignorante
Eut bientôt appris tous les tons.
Une fille eſt bientôt ſavante,
Quand ſon cœur retient les leçons. *3 fois.*

Un jour qu'enſemble, à la ſourdine,
Ils eſſayoient un nouvel air,
La mère entend, doute, examine,
Puis leur donne un autre concert.
Liſe dit : J'avois cru bien faire ;
Vous chériſſez cet inſtrument,

J'ai, dans le deſſein de vous plaire,
Pris un maître qui me l'apprend.. *3 fois.*

LE PRIEUR.

LE LEVER DE L'AURORE.

AIR. Nº. 29.

QUEL ſpectacle qu'un beau matin!
Répétoit Lucette à ſa mère :
Que j'aime à voir un ciel ſerein,
Que par degrés l'aurore éclaire!
Les oiſeaux volent au-devant,
La célébrant par leur ramage,
Comme un peuple fidèle attend
Son ſouverain à ſon paſſage. *Bis.*

Auſſi, dès la pointe du jour,
De ſon lit s'échappoit Lucette,
Rapportant toujours au retour
Quelques plis à ſa collerette.
On diſoit qu'un zéphyr malin
S'étoit joué dans ſa parure;
Il n'eſt que lui qui, ſi matin,
Soit éveillé dans la nature.

Ce zéphyre eſt bien attrayant,
Se diſoit la maman ſévère :
La fille un jour part : à l'inſtant
Tout doucement la ſuit ſa mère.
Dans un réduit bien ténébreux,
La petite court voir l'aurore,
Et ce zéphyr ſi dangereux,
Eſt un beau garçon qu'elle adore.

On conçoit bien en pareil cas
Le bruit qu'une maman peut faire.
Eh ! mais d'où vient tout ce fracas ?
Dit Lucette, d'un ton ſincère :
Le ſoleil a plus de ſplendeur,
Obſervé d'une grotte obſcure ;
Et monſieur eſt un amateur,
Nous étudions la nature.

PAR LE MÊME.

L'AVARE
ET LA JEUNE ESCLAVE.

AIR. No. 30.

UN Perſan qui trafiquoit
De jeunes beautés dans la Grèce,
A Cratès un jour s'adreſſe :
Il concertoit mal ſon projet.
Notre homme n'étoit pas d'étoffe
A payer de jeunes attraits.
Afin de vivre à moins de frais,
Cratès s'étoit fait philoſophe.

J'ai, dit-il, en l'abordant,
Un vrai bijou digne de plaire.
Cratès, au ton de myſtère,
Croit qu'au moins c'eſt un diamant.
Vous concevez bien que l'avare
Soudain au mot prit le marchand,
Tout en ſecret ſe promettant
D'avoir bon marché du barbare.

Quel ſpectacle en arrivant!
Une eſclave fraîche, vermeille,
Sur un lit de fleurs ſommeille ;

La beauté fait ſon ornement:
Sans vêtemcnt & ſans ceinture,
Elle s'offre aux yeux ſatisfaits;
Fière de montrer les bienfaits,
Et les tréſors de la nature.

Le marchand parle : à l'inſtant
Réſonne une voix accomplie,
Qu'avec grace elle marie
Aux doux accords d'un inſtrument.
Notre avare enrageoit dans l'ame;
Il promenoit par-tout ſes yeux,
Cherchant le bijou précieux,
Et n'appercevant qu'une femme.

Des charmes auſſi touchans
Valoient un prix conſidérable;
Mais le marchand raiſonnable
N'exige que mille talens..,
Mille talens! Ah! le corſaire!
Cria l'avare en s'enfuyant;
Je t'en donnerois à l'inſtant
Deux mille en ſus pour m'en défaire.

PAR LE MÊME.

L'ÉTUDE DE LA NATURE.

AIR : *De tous les capucins du monde.*
Ier. vol. No. 5.

J'AIME beaucoup mon cabinet;
Je paſſe en ce réduit ſecret
Plus de la moitié de ma vie.
Mais ne crois pas, pauvre idiot,
Que là je liſe & j'étudie;
Non, non, je ne ſuis pas ſi ſot.

Ce n'eſt Deſcartes, ni Newton,
Ni Virgile, ni Cicéron;
Ce n'eſt Socrate, ni Sénèque,
Ni Platon, ſurnommé Divin,
Qui forment ma bibliothèque;
Mais force liqueur & bon vin.

Thémire, dont je ſuis la loi,
Vient philoſopher avec moi;
Le ſpectacle de la nature,
Que tour-à-tour nous nous prêtons,
Y fait notre unique étude;
Nuit & jour nous le feuilletons.

Entre nous deux, jamais d'*ergo*
Ni de ſophiſme en baroco.

Nous laiſſons ces vaines ſciences,
Et nous tirons tout ſimplement
Nos preuves & nos conſéquences
Du fond même du ſentiment.

C'eſt dans cet aimable réduit,
Que nous travaillons jour & nuit.
Des loix de la ſaine phyſique,
Nous faiſons notre amuſement,
Et nous réduiſons en pratique
Les principes du mouvement.

LATTAIGNANT.

L'UNION DE LA NATURE.

AIR: *Ton humeur eſt Catherine.* II. vol. No. 69.

FAIS-NOUS brûler de tes flammes,
Amour, c'eſt l'unique bien;
Qu'il eſt doux d'unir deux ames!
Mais pour former ce lien,
Tendres amans, pour notaire,
Ne prenez que le plaiſir;
Pour témoins, que le myſtère;
Pour prêtre, que le deſir.

SAURIN.

LE BAL.

AIR. No. 31.

VOUS charmez, jeune inconnue,
Notre vue
Par vos pas:
Mais d'où vient ce goût fantaſque?
Laiſſez, beau maſque,
Voir vos appas.
— Téméraire!
Finiſſez!
Quoi! vous oſez!..
Qu'allez-vous faire?
Mais vous rêvez!
Comment, vous levez!...

Je lève un maſque incommode,
C'eſt ma mode;
Si j'ai tort,
L'amour vous venge, madame:
Voyez ma flamme
Par mon tranſport.
— Téméraire!
Finiſſez!
Quoi! vous oſez!..
Qu'allez-vous faire?

Vous badinez :
Comment, vous prenez !..

Je vous prends une fleurette ;
Ma brunette,
Point d'aigreur.
A tous les yeux je la cache,
Et je l'attache
Contre mon cœur.
— Téméraire ! &c.
Vous m'étonnez !
Comment, vous tenez !..

Oui, je tiens vos mains, ma chère ;
Je les ferre
Tendr ment :
Cela ne veut-il pas dire
Que l'on soupire
Pour vous, maman ?
— Téméraire, &c.
Vous m'irritez !
Coment, vous osez !..

Oui, je vous mets une mouche,
Que ma bouche
Va fixer.
Vous grondez qui vous adore ;
Grondez encore
Pour ce baiser.
— Téméraire ! &c.

Mais c'eſt aſſez.
Monſieur, vous bleſſez...

Si c'eſt votre modeſtie,
Je vous prie
D'excuſer.
D'un fâcheux je vous délivre:
Je fais trop vivre
Pour trop oſer.
— Pour me plaire
Vous ceſſez!
Quoi! vous penſez
Me ſatisfaire?
Ah! finiſſez!
Monſieur, finiſſez.

D'un baiſer je m'accommode;
C'eſt ma mode:
Serviteur.
Allez retrouver la danſe;
La médiſance
Me fait grand peur.

LAUJON.

LES VAPEURS.

AIR. No. 32.

AH ! vous allez parfumer d'ambre
Ma shambre ;
Sortez, sortez ;
Z'ai l'odorat d'une fineſſe !
Sans ceſſe
Vous m'entêtez.
Faut-il que mon goût s'accommode
Avec ces odeurs,
Ces fadeurs ?
L'abbé, vous êt s incommode !
Z'ai des vapeurs ! . .
Ze me meurs ! . .

Vous reſtez malgré ma colère :
Que faire
Pour reſpirer ?
Otons pour voir ma palatine. . .
Zuſtine,
Viens m'éclairer.
Ah ! l'abbé, ze ſuis ſcrupuleuſe. . .
Mais vous m'iritez :
Vous l'ôtez !
Finiſſez. . . ze ſuis shatouilleuſe ;

Z'ai des vapeurs !..
Ze me meurs !..

Vos yeux parlent trop, ce me ſemble ;
Ze tremble
De m'éclaircir.
Ou ſi vous me parlez de flamme ;
Ze pâme
De plaiſir.
Oh ! non, ze n'en ſuis pas maîtreſſe ;
C'eſt plus fort que moi,
Sur ma foi :
Dès qu'on me parle de tendreſſe,
Z'ai des vapeurs !..
Ze me meurs !..

L'abbé, vous êtes ridicule ;
Ma mule
Va vous punir.
Otez-vous donc, ze perds haleine..
A peine
Puis-ze y tenir...
Quel trouble en moi faites-vous naître !
Ah ! ze m'affoiblis...
Ze pâlit...
Ze ſancelle ! ze tombe !.. ah ! traître !
Z'ai des vapeurs !..
Ze me meurs !..

PAR LE MÊME.

LA COUR ORDINAIRE D'UNE FEMME DE L'EXTRÊMEMENT BONNE COMPAGNIE.

AIR : *Toujours, il eſt toujours le même.*

No. 33.

HIER Lindor, du jeu toujours martyre,
Perd, ſur un as,
Plus de mille ducats.
Je vois ſon embarras,
Il veut que je l'en tire.
Il me jure, avec feu,
Qu'il déteſte le jeu.

« Qu'il y renonce à jamais, qu'il ne veut » plus aimer que moi... Et je lui réponds :

J'ai des vapeurs, quand un amant ſoupire.

A ma toilette un abbé me fait rire :
Mon perroquet
Retient tout ſon caquet ;
Mon ſinge eſt plus coquet,
Depuis qu'il vient l'inſtruire :
Mais s'il m'offroit ſon cœur,
Percé d'un trait vainqueur ;

» Ah! vîte ! vîte ! un flacon : éloignez-vous,
» l'abbé : vîte ! un flacon, l'abbé !

J'ai des vapeurs, quand un abbé ſoupire.

Un préſident s'en vient un jour me dire,
Dieux ! que d'appas !
Comment ne l'aimer pas ?
Et puis d'un ton plus bas :
Aimez, belle Thémire :
Un peu du volupté,
Sied bien à la beauté...

» Vous allez lâcher une fadeur, préſident ;
» déjà le cœur me manque...

J'ai des vapeurs, quand un robin ſoupire.

Un beau marquis, que tout Paris admire,
Me divertit ;
Il chante, il boit, il rit,
Il conte avec eſprit,
Il folâtre, il ſe mire ;
Il veut dans le moment
Devenir mon amant.

» Marquis ! vous me prenez, je crois, pour
» une fille d'opéra. Marquis, finiſſez donc ! ou
» je vais ſonner.

J'ai des vapeurs, quand un marquis ſoupire.

Un financier, n'allez pas en médire,
Me traite au mieux;
Ses ſoupers ſont joyeux:
Son champagne mouſſeux,
En pétillant m'inſpire:
Mais dès qu'il s'attendrit,
Tout ſon feu me trahit:

» Allez donc! un fermier général qui fait ainſi » l'enfant! d'honneur, je ne reviendrai plus dans » votre petite maiſon.

J'ai des vapeurs, lorſque Mondor ſoupire.

Il eſt charmant, par-tout on le deſire,
Mon médecin
Eſt un être divin!
Ses doigts, d'un blanc ſatin,
S'exercent ſur ma lyre.
Un jour en me tâtant,
C'eſt qu'il me ſerra tant!

» Que je ne pus m'empêcher de crier: Ah! » docteur! docteur! ma tête! mes nerfs! ména- » gez-moi, par grace! ménagez-moi.

J'ai des vapeurs, quand un docteur ſoupire.

Certain rimeur, que j'ai pris pour me lire,
Vient à ſon tour
Pour me faire la cour.

Qu'il eſt gauche en amour!
Dans ſon plaiſant délire,
Il ſe met en courroux,
Il me prend les genoux...

» Monſieur l'abbé, le bel eſprit, je vous per-
» mets les écarts poétiques, mais non ceux de
» cette nature.

J'ai des vapeurs, lorſqu'Apollon ſoupire.

J'ai des vapeurs, ſitôt que l'on ſoupire;
De déplaiſir
L'amour me fait mourir.
Ne pouvez-vous languir,
Meſſieurs, ſans me le dire?
Épargnez la fadeur;
Trêve de vive ardeur!

» Écoutez, ſi cela peut vous plaire, mourez,
» mais ne m'ennuyez pas. Vingt amans de moins
» ne donnent pas la migraine à une jolie femme.

J'ai des vapeurs, quand un galant ſoupire.

LES VAPEURS CONJUGALES.

AIR : *Ah ! vous allez parfumer d'ambre.*
No. 32.

MARQUISE, il faut que ze te dise
Ma crise,
Ou mon effroi.
Mon époux, par réminiscence,
Ze pense,
Est fou de moi.
Et c'est depuis neuf nuits, marquise,
Ze ne sais pourquoi :
Mais ma foi,
Depuis cet excès de surprise,
Z'ai des vapeurs,
Ze me meurs.

La nuit, aux douceurs de Morphée
Livrée,
Ze reposois ;
Quand ze ne sais quelle merveille
M'éveille ;
Z'en frémissois.
Toi, dis-ze, qui me scandalise,
Soit corps, soit esprit,
Sors du lit.
Depuis cet excès de surprise, &c.

— Vas, c'eſt moi qui viens de ma flamme,
Ma femme,
T'entretenir.
— Eſt-ce bien vous, monſieur le comte?
Z'ai honte
D'approfondir.
— Oui, c'eſt moi qu'hymen autoriſe...
— Mon cœur méconnut
Son début.
Depuis cet excès de ſurpriſe, &c.

— M'amour, ton humeur prévoyante
Enchante,
Dit-il, mon cœur:
Tu gardes au propriétaire
La terre
De ton honneur:
Ta pudeur rend mon ame épriſe,
Pour tant de vertu
Qu'il t'eſt dû!
— Depuis cet excès de ſurpriſe, &c.

Il m'a rendu neuf nuits de ſuite
Viſite
Fort ſatisfait:
Ze ferme, afin qu'il entre & ſorte,
Ma porte
Rien qu'au loquet:
La nuit d'hier m'étoit promiſe;

Rien n'eſt apparu,
Ni venu.
Depuis cet excès de ſurpriſe, &c.

LE PINSON PETIT-MAITRE.

Air de la Romance de Daphné. Ier. vol. No. 79.

DANS le criſtal d'une eau claire,
Un jour Pinſon ſe mira :
Que d'attraits ! comme il va plaire !
Quelle beauté ſera fière
Quand pinſon ſe montrera !

Pour qui ſera ſon hommage ?
Pour qui ? dit-il .. Quelle erreur !
Croit-on que Pinſon s'engage ?
C'eſt aux belles du bocage
A ſe diſputer ſon cœur.

Il prend l'eſſor. . . il s'élance,
Va de buiſſon en buiſſon
Étaler ſon élégance. . .
Mais voyez l'impertinence !
Linotte ſiffle Pinſon.

En vain il crie à Fauvette :
Regarde, remarque bien
Ce plumage, cette tête !
Ah ! ſa ſurpriſe eſt complète ;
Fauvette n'admira rien.

Auſſi quelle fantaiſie !
Fauvette a-t-elle des yeux ?
Les moineaux ſont ſa folie.
Les moineaux ! Ah ! je parie,
Philomèle en juge mieux.

Le voilà donc auprès d'elle.
Vîte, au phénix des oiſeaux
Rends hommage, Philomèle...
Gloire ! chanta cette belle,
Honneur au phénix des ſots !

Quelqu'un me dira peut-être :
Sans doute il ſe corrigea.
— Non, non ; c'eſt mal le connoître ;
Pinſon étoit petit-maître :
Pinſon jamais ne changea.

MADAME DE BOURDIC.

PORTRAIT DU PETIT-MAITRE.

Air de la Calotine. No. 4.

AINSI doit être
Un petit-maître,
Léger, amusant,
Vif, complaisant,
Plaisant;
Railleur aimable,
Traître adorable;
C'est l'homme du jour,
Fait pour l'amour.

D'un fade langage,
D'un froid persifflage
Il fait un vain étalage;
Il veut tout savoir,
Il veut tout voir;
Sur-tout il chicane,
Et ricane,
Jugeant de tout
Sans goût.

Ainsi doit être
Un petit-maître,
Léger, amusant,

Et ſur le ton plaiſant;
Railleur aimable,
De tout capable.
C'eſt l'homme du jour,
Fait pour l'amour.

De la femme qu'il aura,
Bientôt il ſe laſſera;
On s'attend bien à cela;
Mais chacun a, de ſon côté,
Même liberté,
Et rien ne fera gâté.
A peine on ſe voit
Sous le même toît;
Chacun, comme érranger,
Veut vivre à ſa guiſe,
Et s'arranger
Sans qu'on s'en formaliſe.

Ainſi doit être
Un petit-maître;
Libre en ſes deſirs,
De plaiſirs en plaiſirs
Sans ceſſe il vole,
Toujours frivole;
C'eſt l'homme du jour,
Fait pour l'amour.

L'eſprit dégagé
De tout préjugé,

Un goût de caprice
Le prendra pour quelqu'actrice :
Il la meublera,
Et l'étalera,
Et dans la couliſſe
D'un ſouper lui parlera...
« Viens, c'eſt à l'écart,
» Sur le rempart... »
Sa déſobligeante
Y conduit l'infante.
Là parlant d'abord,
Soupant après,
On donne eſſor
Aux malins traits :
L'abſent a tort,
Et les bons mots
Sont les plus ſots propos.

On parle vers,
Concerts,
Bijoux,
Ragoûts,
Chevaux,
Romans nouveaux,
Pagodes,
Modes.
On médit,
On s'attendrit,
On rit:

Grand

Grand bruit
Au fruit :
Enſuite au bal on achève la nuit.
Le matin, mis comme un valet,
Pâle & défait,
Monſieur, dans un cabriolet,
Part comme un trait,
Et pouſſe deux
Chevaux fougueux,
Qui, ſecouant leurs crins poudreux,
Renverſent ceux
Qui ſont près d'eux,
Et s'échappant
En galoppant,
Dans ce fracas
Doublent le pas.
Notre moderne Phaëton,
Prenant un ton,
Va chez pluſieurs femmes de nom,
Leur fait la cour, pour les trahir ;
Les aime, comme on doit haïr ;
Enſuite il envoie un coureur
Chez le Maignan, chez l'Empereur, (*)
Demander des aſſortimens,
Des rivières de diamans,

(*) Fameux bijoutiers de Paris.

Pour ſa déeſſe d'opéra,
Qui bientôt s'en rira.
Ainſi doit être, &c.
FRANÇOIS DE NEUCHATEAU.

LE SUFFISANT.

AIR. No. 34.

QUEL myſtère!
Pourquoi me cacher ces appas?
Laiſſez-moi faire;
Quel myſtère!
D'honneur, vous ne vous formee pas.

Les jolis bras!
Encor de l'embarras!
Cette rougeur me déſeſpère.
Hélas!
De tous vos hélas
Je ſuis las.
Quel myſtère, &c.

Vous fuyez!
Vous partez!
Ah! parbleu, vous plaiſantez;
Je vous tiens... vous ſonnez...
Mais, mais vous me ſurprenez;

Car pour le ſentiment,
Je ſuis un amant
S'il en fût jamais :
Mais
Je perce le myſtère,
Vous jouez ici le refus :
C'eſt pour me plaire :
Oui, ma chère,
Oui, c'eſt un triomphe de plus.

VADÉ.

LE MONDE MIEUX ARRANGÉ.

AIR. Ier. vol. No. 41.

SI j'euſſe été maître du monde,
Tout en ſeroit mieux ici-bas :
En vin j'aurois converti l'onde,
La terre ne tourneroit pas.

Sous le ſoleil toujours fixée,
Elle eût offert dans tous les tems
Les fruits dont Pomone eſt chargée,
Les fleurs qui parent le printems.

La nuit, qu'à tort on déifie,
N'auroit jamais caché les cieux ;

Ainſi j'aurois doublé la vie,
Pour donner le tems d'être heureux.

Ce piquant & trop rare obſtacle,
Qu'un tranſport franchit ſans retour,
Par un continuel miracle
Renaîtroit au gré de l'amour.

D'une importune tempérance,
Loin d'exiger qu'on fût martyr,
J'aurois donné la jouiſſance,
Ou j'aurois ôté le deſir.

La froide & débile vieilleſſe
N'auroit jamais glacé les ſens,
Et l'homme eût conſervé ſans ceſſe
La force & les goûts de trente ans.

Entre le vin & la tendreſſe
J'aurois partagé ſes plaiſirs;
L'un n'eût jamais cauſé d'ivreſſe,
L'autre jamais de repentir.

LE MANGEL.

LA DOUBLE FÉLICITÉ.

AIR : *La bonne aventure, ô gai.* No. 35.

DEDANS mon petit réduit,
Je vis à mon aiſe ;
Je n'ai qu'une table, un lit,
Un verre, une chaiſe.
Mais je m'en ſers chaque jour
Pour careſſer tour-à-tour
Ma pinte & ma mie, ô gai,
Ma pinte & ma mie.

Le haut degré de grandeur
Me fait peu d'envie ;
On y doit au ſpectateur
Compte de ſa vie.
Mais, dans mon obſcurité,
Je poſsède en liberté
Ma pinte, &c.

Dans tous les brillans emplois
Qu'un ſot orgueil brigue,
On eſt ſujet à des loix,
Dont le joug fatigue.
Pour moi, libre de tous ſoins,
Je prends, ſelon mes beſoins,
Ma pinte, &c.

Je ne veux point des grands mots
Être la victime ;
De la gloire des héros
Je fais peu d'eſtime.
N'ai-je pas aſſez vécu,
Quand j'ai ſu mettre ſur cu
Ma pinte, &c.

Qu'au travers de mille morts,
Sur la terre & l'onde,
On courre après des tréſors
Dans un nouveau monde ;
Je crois avoir tous les biens,
Lorſque dans mes bras je tiens
Ma pinte, &c.

Des ſimples & des métaux
Cherchant l'analyſe,
Pour échauffer ſes fourneaux,
Le ſouffleur s'épuiſe :
Moi ſouvent, ſans trop ſouffler,
Je ſais faire diſtiller
Ma pinte, &c.

La promenade & le jeu
N'ont rien qui me pique ;
Un concert me touche peu,
Foin ! de la muſique.
Je ne veux, pour m'amuſer,
Que remplir & renverſer
Ma pinte, &c.

LES VENDANGES DE CYTHÈRE.

AIR : *Dans ma cabane obſcure.* II vol. No. 70.

DANS l'iſle de Cythère
Vénus a ſon preſſoir,
Que d'une main légère
Les Amours font mouvoir.
On y puiſe ſans ceſſe
Ce nectar précieux,
Que verſe la jeuneſſe
A la table des dieux.

Cuve où l'on eſt à l'aiſe,
Plaît le mieux à Bacchus;
Ce goût, ne lui déplaiſe,
Iroit mal à Vénus.
Le plus petit eſpace
Renferme mille appas;
Le vin tient de la place,
Le plaiſir n'en tient pas.

Tout rempli d'allégreſſe,
Comme on voit le glaneur
Grapiller ce que laiſſe
Le fer du vendangeur;
Armé d'une faucille,

Dans Cythère, à ſon tour,
Le pauvre Hymen grapille
Les reſtes de l'Amour.

Ennemi du myſtère,
Bacchus aime un ſéjour
Que le ſoleil éclaire
Et vendange le jour.
Vénus aime le ſombre
Du plus ſecret réduit;
Elle ſe plaît à l'ombre,
Et vendange la nuit.

DORAT.

LA RENCONTRE
DU PREMIER JOUR DE L'AN.

AIR. No. 36.

LE premier du mois de Janvier,
Je rencontris un favetier,
Entre ſa boutique & la nôtre.
Il me dit fort éloquemment:
Commère, bon jour & bon an,
Accompagné de pluſieurs autres.

Moi qui fais tout le compliment
Du jour de l'an, tout couramment,
Comme je fais mes patenôtres,
J'réponds, fans chercher un moment:
Compère, & moi pareillement,
Accompagné de plusieurs autres.

Comment, m'dit-il, va le voiſin,
Et la couſine & le couſin?
Comment ſe portent tous les vôtres?
L'enfant, comment ſe porte-t'y?
Comment ſe porte le mari,
Accompagné de pluſieurs autres?

Commère, entrez, entrez chez nous,
J'ons d'excellent vin z'à ſix ſous:
Le vôtre ne vaut pas le nôtre.
Je n'me fis pas prier beaucoup;
J'entris, nous y bûmes t'un coup,
Accompagné de pluſieurs autres.

Quand il eut ben lavé ſon cœur,
Le voilà qui, comme un ſeigneur,
Le long de la table ſe vautre.
Il me fait polimen la cour,
En pouſſant un hoquet d'amour,
Accompagné de pluſieurs autres.

Il devient trop entreprenant,
Je le repouſſe rudement;

Sus vot reſpect. j'l'envoie aux piautres.
Il met la main dans mon corſet;
Je le regale d'un ſoufflet,
Accompagné de pluſieurs autres.

Il m'embraſſa, je me fâchis;
Il redoubla je m'appaiſis:
Il ſavoit ben, le bon apôtre,
Qu'un premier baiſer nous déplait;
Mais qu'on pardonne, quand il eſt
Accompagné de pluſieurs autres.

FLEURI.

COMPLIMENT DU JOUR DE L'AN

A MONSIEUR COLLÉ,

Par ſon ami GALLET, douze heures avant ſa mort.

Même air que le précédent.

DU premier du mois de Janvier
Je me ris comme du dernier;
Que la politique aille aux piautres.
Dans mon répertoire j'ai mis
Qu'on trouve peu de vrais amis,
Accompagné de pluſieurs autres.

Ce petit couplet de chanſon,
Eſt un compliment ſans façon
A Collé le meilleur des nôtres.
C'eſt prou pour moi, pauvre animal,
Prêt à ſuccomber ſous un mal,
Accompagné de pluſieurs autres.

Autrefois, preſqu'en un inſtant,
J'en aurois pu rimer autant
Que nous reconnoiſſons d'apôtres.
Aujourd'hui j'abrège d'autant
Qu'à l'égliſe un prêtre m'attend,
Accompagné de pluſieurs autres.

LES MERVEILLES DE L'OPÉRA.

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*
Ier. vol. No. 62.

J'AI vu Mars deſcendre en cadence;
J'ai vu des vols prompts & ſubtils;
J'ai vu la juſtice en balance,
Et qui ne tenoit qu'à deux fils.

J'ai vu le ſoleil & la lune,
Qui faiſoient des diſcours en l'air.

J'ai vu le terrible Neptune
Sortir tout frisé de la mer.

J'ai vu l'aimable Cythérée,
Aux doux regards, au tein fleuri,
Dans une machine, entourée
D'Amours natifs de Chambery.

J'ai vu le maître du tonnerre
Attentif au coup de sifflet,
Pour lancer ses feux sur la terre,
Attendre l'ordre d'un valet.

J'ai vu du ténébreux empire
Accourir, avec un petard,
Cinquante lutins, pour détruire
Un palais de papier brouillard.

J'ai vu des dragons fort traitables
Montrer les dents sans offenser;
J'ai vu des poignards admirables,
Tuer les gens, sans les blesser,

J'ai vu l'amant d'une bergère,
Lorsqu'elle dormoit dans un bois,
Prescrire aux oiseaux de se taire,
Et lui, chanter à pleine voix.

J'ai vu des guerriers en allarmes,
Les bras croisés & le corps droit,

Crier cent fois : Courons aux armes!
Et ne point ſortir de l'endroit.

J'ai vu trotter, d'un air ingambe,
De grands démons à cheveux bruns.
J'ai vu des morts friſer la jambe,
Comme s'ils n'étoient pas défunts.

J'ai vu, ce qu'on ne pourra croire,
Des tritons, animaux marins,
Pour danſer, troquer leur nageoire
Contre une paire d'eſcarpins.

Dans des chaconnes & gavottes;
J'ai vu des fleuves ſautillans.
J'ai vu danſer deux matelottes,
Trois jeux, ſix plaiſirs & deux vents.

Dans le char de monſieur ſon père,
J'ai vu Phaëton tout tremblant,
Mettre en cendres la terre entière,
Avec des rayons de fer blanc.

J'ai vu Rolland, dans ſa colère,
Employer l'effort de ſon bras,
Pour pouvoir arracher de terre
Des arbres qui n'y tenoient pas.

J'ai vu, par un deſtin biſarre,
Les héros de ce pays-là,

Se déſeſpérer en bécarre,
Et rendre l'ame en a-mi-la.

J'ai vu plus plus d'un fier militaire
Se croire digne du laurier,
Pour avoir étendu par terre
Des monſtres de toile & d'oſier.

J'ai vu ſouvent une furie,
Qui s'humaniſoit volontiers:
J'ai vu des faiſeurs de magie,
Qui n'étoient pas de grands ſorciers.

J'ai vu des ombres, très-palpables,
Se trémouſſer au bord du Styx:
J'ai vu l'enfer & tous les diables
A quinze pieds d'un paradis.

J'ai vu Diane en exercice
Courir le cerf avec ardeur:
J'ai vu derrière la couliſſe,
Le gibier courir le chaſſeur.

PANNARD.

LES DROITS D'UN CONFESSEUR.

Chanſon ſur une ſeule rime.

Air de la marche du roi de Pruſſe. N°. 37.

UN prêtre a le canal
Du confeſſionnal,
Pour ſavoir ce que nous faiſons de mal.
Ce tribunal
Paſtoral
Eſt bien pis qu'un préſidial:
Là, du lit nuptial,
S'apprend tout le baccanal:
Y taire un petit péché jovial,
Eſt un crime capital.

Au tems paſcal
Un cardinal
Se trouve le vaſſal
Du plus mince ſoldat papal:
Le bonnet doctoral
Lui ſert de piédeſtal,
Et l'orgueil archiépiſcopal
Devant lui deſcend de cheval.

Diadême royal,
Bâton de maréchal,

Galon de caporal,
En ce lieu tout eſt égal.
Un curé tient le journal
De chaque ornement frontal,
Qu'on place en ſon local:
Bref, dans l'endroit paroiſſial
Il eſt du moindre cas virginal
Le contrôleur général.

VASSELLIER.

ADIEUX A LA VILLE.

Chanſon ſur deux rimes.

Air de la marche du Huron. N°. 38.

C'EST fait, j'abandonne la ville;
Je n'aime point ſes habitans
Turbulens;
Je hais leurs plaiſirs fatiguans,
Aſſommans.
Je n'eus jamais que les penchans
Et les goûts les plus innocens
Des bonnes gens
Peu fringans.
Dans un ſéjour enchanteur,
Où ſe plait mon cœur,

J'ai dit, du bonheur c'eſt l'aſyle :
Oui, c'en eſt fait, j'abandonne la ville ;
Je veux des plaiſirs plus touchans,
Moins bruyans ;
Ils ſont près de vous, je le ſens ;
Les jeux, les ris y ſont conſtans
En tout tems.

DE C...

AMPHIGOURI (*).

Air du menuet d'Exaudet. Ier. vol. No. 26.

ANNIBAL,
Dans un bal,
Chez Barême,
Diſoit que, pour un écu,
Lui ſeul avoit vécu,

(*) Pour n'omettre aucun genre de chanſons, nous plaçons ici deux *Amphigouris* pour en faire connoître le genre. L'amphigouri conſiſte à ne mettre ni liaiſon, ni ſens, dans des vers comme raſſemblés au haſard, mais beaucoup de folies ; il y faut ſur-tout des rimes pleines & ſingulières. C'eſt un mauvais genre de l'aveu de ceux-mêmes qui s'en ſont amuſés ; c'eſt pourquoi nous nous bornons aux deux couplets ſuivans.

Pendant tout le carême.
Asdrubal,
A cheval
Sur Plutarque,
Courant ainſi qu'un joquet,
A leur barbe enlevoit
Petrarque.

Mais Néron dans ſa cuiſine,
Buvant avec Proſerpine,
S'amuſoit
Et chantoit
Comme un père,
Tandis que Caligula
Crioit à Dalila
Misère.

Cependant,
En ſortant
De l'office,
Junon dans ſon cabinet
A coups de martinet
Étrilloit un novice.
Mahomet,
Qui paſſoit,
Vit le frère,
Qui, tandis qu'on le feſſoit,
En ſifflant ſe moquoit
D'Homère.

AUTRE.

Même air que le précédent.

ALARIC,
A Dantzic,
Vit Pégase,
Qui jouoit avec Brébeuf,
Au volant dans un œuf
Entortillé de gaze :
Sur le fait,
Dom Japhet
Court chez Pline,
Lui dire que Proserpine
Boit à Guipuscoa
Chopine.

Mais la reine Cléopatre
Faisoit cuire dans son âtre
Des marrons,
Que Pluton
Jette aux poules,
Tandis que dans Israël
La reine Jésabel
Mangeoit des moules.
Alors Job,
Chez Jacob

Prit un maſque,
Et courut chez Loyola
Chanter alleluia
Sur un tambour de baſque.
Phaëton
Au toton
Fut la dupe
En jouant contre Pſyché,
Qui perdit au marché
Sa jupe.

CHANSONS BACHIQUES,

ET

RONDES DE TABLE.

LE CULTE DU BUVEUR.

AIR. No. 39.

AUSSITÔT que la lumière
Vient redorer nos coteaux,
Je commence ma carrière
Par visiter mes tonneaux:
Ravi de revoir l'aurore,
Le verre en main, je lui dis:
Vois-tu sur la rive Maure
Plus qu'en mon nez de rubis?

Le plus grand roi de la terre,
Quand je suis dans un repas,
S'il me déclaroit la guerre,
Ne m'épouvanteroit pas:
A table rien ne m'étonne,
Et je crois lorsque je bois,

Si là-haut Jupiter tonne,
Que c'eſt qu'il a peur de moi.

Si quelque jour, étant ivre,
La mort arrêtoit mes pas,
Je ne voudrois pas revivre
Pour changer ce doux trépas;
Je m'en irois dans l'Averne
Faire enivrer Alecton,
Et bâtir une taverne
Dans le manoir de Pluton.

Par ce nectar délectable,
Le démon étant vaincu,
Je ferois chanter au diable
Les louanges de Bacchus;
J'appaiſerois de Tantale
La grande altération,
Et paſſant l'onde infernale,
Je ferois boire Ixion.

Au bout de ma quarantaine,
Cent ivrognes m'ont promis
De venir la taſſe pleine
Au gîte où l'on m'aura mis;
Pour me faire une hécatombe
Qui ſignale mon deſtin,
Ils arroſeront ma tombe
De plus de cent brocs de vin.

De marbre ni de porphyre
Qu'on ne faſſe mon tombeau;
Je ne veux, pour tout écrire,
Que le contour d'un tonneau,
Et veux qu'on peigne ma trogne
Avec ces vers à l'entour:
Ci-gît le plus grand ivrogne,
Qui jamais ait vu le jour.

Me. ADAM, MENUISIER DE NEVERS.

LE DIEU DES BUVEURS.

Même air.

DE tous les dieux que la fable
A mis dans ſon Panthéon,
Il n'en eſt qu'un véritable,
Qui ſoit digne de ce nom:
C'eſt Bacchus que je veux dire;
Car des autres immortels,
Je crois qu'un buveur peut rire
Juſqu'au pied de leurs autels.

MANIÉRE

DONT UN BUVEUR DOIT FAIRE L'AMOUR.

AIR : *Vive un cordelier du grand couvent.*

No. 40.

LE plaiſir, ame de l'univers,
Eſt le père de tous nos caprices ;
Ce dieu, par mille reſſorts divers,
Nous prodigue ſes rares délices ;
Le bonheur gît dans notre cerveau ;
Chacun dans ce monde
Dans ſon ſens abonde :
Choiſiſſez un théatre plus beau,
Moi je fais l'amour ſur le cul d'un tonneau.

Qu'Hercule, héros efféminé,
Victime d'une flamme fatale,
Au mépris du ſang dont il eſt né,
S'amuſe à filer aux pieds d'Omphale :
Loin d'être jaloux de ſon fuſeau,
Héros de futaille,
Traitant de canaille
Tout amant qui fait le pied de veau,
Moi, je fais l'amour, &c.

Que

Que Jupin, pour contenter ſes vœux,
En fier taureau ſe métamorphoſe ;
Que ſur l'onde il promène ſes feux,
Et l'objet aimable qui les cauſe,
Un dieu peut bien s'enflammer dans l'eau ;
Mais l'humaine race
Y devient de glace ;
Je brûle d'un feu toujours nouveau,
Quand je fais l'amour, &c.

Sur les pas d'un objet regretté,
Qu'Orphée aille étonner le Tartare ;
Que le dieu de ce lieu redouté
Le trompe par un arrêt biſarre :
Loin de Caron & de ſon bateau,
Je fuis l'eau bourbeuſe,
Où ſa rame affreuſe
Pourroit trop tôt creuſer mon tombeau ;
Et je fais l'amour, &c.

Qu'Apollon, coiffé de ſa Daphné,
S'eſſouffle à courir après la belle,
Qu'il embraſſe, avec un pied de nez,
Un laurier au lieu de la cruelle :
Du dieu je n'ai point la belle peau ;
Cependant quand j'aime,
On m'aime de même ;
Et Daphné valoit moins qu'Iſabeau,
Qui me fait l'amour, &c.

Que le dieu qui préſide aux combats,
Pour l'amour d'une beauté peu fière,
Se trouve pris dans d'indignes lacs,
Par les ſoins de l'enfumé confrère :
Pour moi, le myſtère eſt un cadeau ;
Je hais trop la gêne
Qu'un grand jour entraîne ;
Je ſuis libre au fond de mon caveau,
Et je fais l'amour, &c.

Cher Bacchus, du ſacré Panthéon
Reçois ſeul mon légitime hommage ;
Comme toi, par ta douce boiſſon,
Je réduis le ſexe trop ſauvage :
Le dieu de Cythère, ſans bandeau,
Met le vin en perce,
Le goûte, & m'en verſe
Tout en ſecouant ſon flambeau ;
Et je fais l'amour, &c.

SINFREY DE VILLIERS.

PRÈCEPTE D'HYPPOCRATE.

AIR. No. 41.

JE cherche en vain la vérité,
Si le vin n'aide à ma foibleſſe;
Toute la docte antiquité
Dans le vin puiſa la ſageſſe:
Oui, c'eſt par le bon vin que le bon ſens éclate;
J'en atteſte Hippocrate,
Qui dit, qu'il faut à chaque mois
S'enivrer du moins une fois.

Socrate, cet homme diſcret,
Que toute la terre révère,
Alloit manger au cabaret,
Quand ſa femme étoit en colère:
Pouvons-nous faire mieux que d'imiter Socrate,
Et de ſuivre Hyppocrate,
Qui dit, &c.

Platon fut ſurnommé *Divin*,
Parce qu'il étoit magnifique,
Et qu'il régaloit de ſon vin
La cabale philoſophique.
Sa table fut toujours ſplendide & délicate:
Il ſuivit Hyppocrate,
Qui dit, &c.

Ariſtote buvoit autant ;
Et nous avons lieu de le croire,
De ce qu'Alexandre le Grand,
Son diſciple, aimoit tant à boire
Qu'il dégueula cent fois ſur les bords de l'Euphrate
En ſuivant Hyppocrate,
Qui dit, &c.

Diogène aimoit, dit-on, l'eau ;
Mais il n'eut point cette folie :
Il ſe logea dans un tonneau,
Pour flairer le goût de la lie :
Puis, pour mieux boire au pot, il laiſſa là ſa jatte,
Et tint pour Hyppocrate,
Qui dit, &c.

Héraclite toujours pleuroit,
A ce que raconte l'hiſtoire ;
Mais c'eſt que le vin lui ſortoit
Par les yeux à force de boire ;
Par ce remède ſeul il guériſſoit ſa rate,
Comme ordonne Hyppocrate,
Qui dit, &c.

Démocrite, ce grand railleur,
Qui ſe plut tant à la ſatyre,
S'il n'avoit pas été buveur,
N'eût pas aimé ſi fort à rire.
Le vin nous fait toujours déſopiler la rate ;
Suivons donc Hyppocrate,
Qui dit, &c.

Ésope, fort souvent la nuit,
De concert avec la servante,
Chalumoit, sans faire de bruit,
Les tonneaux de son maître Xante :
Il en eut mis dix pots sous sa large omoplate;
Il suivoit Hyppocrate,
Qui dit, &c.

Les médecins sont des rêveurs
Injurieux à la nature,
Qui disent, que les bons buveurs
S'en vont droit à la sépulture.
Le vin retarde plus la mort qu'il ne la hâte;
J'en atteste Hyppocrate,
Qui dit, &c.

LE BUVEUR SAVANT.

AIR. N°. 42.

UN sot, qui veut faire l'habile,
Dit qu'en lisant il prétend tout savoir :
Un fou, qui court de ville en ville
En voyageant, dit qu'il prétend tout voir :
Et moi je dis, d'un ton plus véritable,
Que sans sortir de table,
Et sans avoir lu,

Je ſais tout, & j'ai tout vu,
Lorſque j'ai bien bu.

Dans Platon ni dans Épicure,
Je ne vois pas qu'il ſoit bien établi
S'il eſt du vuide en la nature,
Ou ſi l'eſpace eſt d'atômes rempli.
Dans un buveur la nature décide
Qu'elle abhorre le vuide;
Car il eſt certain
Que j'abhorre un verre en main,
Quand il n'eſt pas plein.

Grands philoſophes, je vous blâme,
Et je veux faire un ſyſtême nouveau:
Vous avez fait réſider l'ame,
L'un dans le cœur, l'autre dans le cerveau.
Savez-vous bien où la mienne s'avance,
Pour tenir audience?
C'eſt dans mon palais
Qu'elle juge du vin frais,
Qui coule à longs traits.

Un nouvelliſte politique,
Qui tient conſeil dans la cour du palais,
Demande au plus fat de ſa clique,
Si nous aurons ou la guerre ou la paix:
Moi, curieux d'une ſeule nouvelle,
Lorſqu'il pleut, ou qu'il gêle

Du ſoir au matin,
Je demande à mon voiſin,
Aurons-nous du vin ?

L'autre jour, à l'Obſervatoire,
Les ennemis du tranquille ſommeil
Voulurent, par malice noire,
Me faire voir des taches au ſoleil :
Pour les punir d'oſer, dans leur tanière,
Dénigrer la lumière
D'un aſtre divin,
Je leur fis voir que leur vin
N'étoit pas clair-fin.

Un uſurier, de ſon grimoire
Par ſon calcul tâchant de m'affronter,
Toute la nuit compte ſans boire ;
Moi, je la paſſe à boire ſans compter :
A me tromper, je mets toute ma gloire ;
Je prends plaiſir à croire,
Comptant par mes doigts,
Que je n'ai bu qu'une fois,
Quand j'en ai bu trois.

De ceux qui vivent dans l'hiſtoire,
Ma foi jamais je n'envirai le ſort ;
Nargue du temple de Mémoire,
Où l'on ne vit que lorſque l'on eſt mort.
J'aime bien mieux, avec une Sylvie,

Boire pendant ma vie ;
Car je ſentirai
Les momens que je vivrai,
Tant que je boirai.

LE BUVEUR PHILOSOPHE,

RONDE DE TABLE.

AIR. N°. 43.

Refrein. CRoyez-moi, buvons à longs traits,
O mes amis! & buvons frais.

Laiſſez les ſages de la Grèce ;
Quittez les rêves creux anglois :
Je tiens école de ſageſſe
D'après Horace & Rabelais.
Du vin, qui cauſe ſon ivreſſe,
Horace chante les attraits :
L'autre, pour ne mourir jamais,
Nous preſcrit de boire ſans ceſſe.
Croyez-moi, &c.

Qu'eſt-ce que la foudre qui gronde ?
Combien eſt-il d'aſtres aux cieux ?
La terre n'eſt-elle plus ronde,

Comme l'ont cru nos bons aïeux ?
Dans cette obſcurité profonde,
Nos meſſieurs ont-ils de bons yeux?
Je n'en ſais rien ; mais le vin vieux
Eſt le point ſur quoi je me fonde.
Croyez-moi, &c.

Oui, toute la philoſophie
Eſt au fond d'un verre de vin:
Eſt-il ſouci que ne défie
Ce frère du nectar divin ?
A la ſombre mélancolie
Un raiſonneur eſt trop enclin;
Mais auprès d'un flacon bien plein,
La raiſon n'eſt qu'une folie.
Croyez-moi, &c.

Du monde le tableau nous fache,
Les fripons y mènent les ſots.
La vertu gémit ſans relâche ;
La foi, l'amitié ſont des mots.
Au grand cœur, on préfère un lâche;
Au bon eſprit, un eſprit faux:
Réformerons-nous ces défauts ? . .
Laiſſons aux dieux faire leur tâche.
Croyez-moi, &c.

Héraclite toujours ſoupire,
En contemplant cet univers:

Démocrite n'en fait que rire,
Il voit la médaille à l'envers.
Un ſiècle eſt méchant, l'autre eſt pire;
Nos aieux avoient leurs travers:
Nos neveux feront des pervers:
Tout dégénère & tout empire.
Croyez-moi, &c.

Du ſort l'influence ſiniſtre,
Vous force-t-elle, ô mes amis!
D'eſſuyer des airs de miniſtre,
Dans l'antichambre d'un commis?
Je ſais bien que l'épreuve eſt triſte;
Mais pour conſoler vos ennuis,
Prendrez-vous le chantre des nuits,
Ou Sénèque le moraliſte?
Croyez-moi, &c.

O vous! que l'amour déſeſpère,
Amans trompés, amans jaloux,
Martyrs de la vieille Cythère,
S'il en eſt encor parmi vous...
Et vous auſſi, que je révère,
Pauvres maris, accourez tous:
Point de fureur, point de courroux,
Bacchus vous préſente ſon verre.
Croyez-moi, &c.

FRANÇOIS DE NEUCHATEAU.

JOUISSONS DU TEMS PRÉSENT.

RONDE DE TABLE.

AIR. No. 44.

Refrain. NOus n'avons qu'un tems à vivre,
Amis, paſſons-le gaîment :
De tout ce qui peut le ſuivre,
N'ayons jamais aucun tourment.

A quoi ſert d'apprendre l'hiſtoire ?
N'eſt-ce pas la même par-tout ?
Apprenons ſeulement à bien boire ;
Quand on ſait bien boire on ſait tout.
Nous n'avons, &c.

Qu'un tel ſoit général d'armée,
Que l'Anglois ſuccombe ſous lui ;
Moi, qui ſuis ſans renommée,
Je ne veux vaincre que l'ennui.
Nous n'avons, &c.

A courir ſur terre & ſur l'onde,
On perd trop de tems en chemin ;
Faiſons plutôt tourner le monde,
Par l'effet de ce jus divin.
Nous n'avons, &c.

Qu'un ſavant à chercher les planètes
Occupe ſon plus beau loiſir ;
Je n'ai pas beſoin de lunettes
Pour appercevoir le plaiſir.
Nous n'avons, &c.

Qu'un avide chymiſte exhale
Sa fortune en cherchant de l'or ;
J'ai ma pierre philoſophale
Dans un cœur qui fait mon tréſor.
Nous n'avons, &c.

Au grec, à l'hébreu je renonce ;
Ma maîtreſſe entend le françois ;
Sitôt qu'à boire je prononce,
Elle me verſe du vin frais.
Nous n'avons, &c.

LE BUVEUR SANS SOUCI.

AIR. No. 45.

DANS les champs de la victoire,
Qu'un guerrier vole aux combats ;
Qu'il affronte le trépas,
Afin de vivre en l'hiſtoire :
Eh ! qu'eſt-c' qu'ça m' fait à moi ?

Je jouis mieux de la gloire :
Eh ! qu'eſt-c' qu'ça m'fait à moi,
Quand je chante & que je bois?

Que pour dompter l'Amérique
L'Anglois s'épuiſe en vaiſſeaux ;
Qu'il ſe batte ſur les eaux
Pour un projet chimérique :
Eh ! qu'eſt-c' qu'ça m' fait à moi?
J'ai le cœur plus pacifique :
Eh ! qu'eſt-c' qu'ça, &c.

Qu'un marchand ſouvent s'expoſe
Aux dangers pour s'enrichir ;
Qu'un amant pour le plaiſir
Ni nuit, ni jour ne repoſe :
Eh ! qu'eſt-c' qu'ça m' fait à moi?
De mes inſtans je diſpoſe :
Eh ! qu'eſt-c' qu'ça, &c.

Qu'un raiſonneur ſe ſignale
Par ſes projets ſur l'état ;
Qu'un habile magiſtrat
Des loix ſuive le dédale :
Eh ! qu'eſt-c' qu'ça m' fait à moi ?
Je n'en vois point qui m'égale.
Eh ! qu'eſt-c' qu'ça, &c.

LE PETIT MOT POUR RIRE.

AIR : *C'eſt Geneviève dont le nom.*
No. 46.

LA bonne chère & le bon vin,
Premier éloge d'un feſtin,
Sont bien faits pour ſéduire;
Mais ce n'eſt rien qu'un grand repas
Où la gaîté ne règne pas:
Diſons le mot,
Chantons le mot,
Le petit mot pour rire.

Il faut aimer ſincérement,
S'en faire un doux amuſement,
Et jamais un martyre.
Un peu d'amour nous rend joyeux;
Extrême, il nous rend ennuyeux.
Diſons le mot, &c.

Donnons à nos amis abſens
Moins de défauts que de talens,
Pas un trait de ſatyre.
Ayons le ſel de la gaîté,
Et jamais de méchanceté.
Diſons le mot, &c.

Le vin ranime les propos ;
Il eſt le père des bons mots,
Sans chercher à les dire :
Buvons ; peut-être en dirons-nous,
Voiſin, ils ſont fréquens chez vous.
Diſons le mot, &c.

Dans ce ſéjour délicieux,
Image de celui des dieux,
Le plaiſir nous attire.
Enchaînons-le de tout côté...
Non, laiſſons-lui la liberté.
Diſons-le mot, &c.

SUR LE MÊME SUJET.

AIR. No. 47.

VERSONS, verſons à grands flots
Le doux jus de la treille ;
On ne trouve les bons mots
Qu'au fond de la bouteille.
Dans tout feſtin,
C'eſt le bon vin,
Chers amis, qui fait dire
Le petit mot pour rire.

Bacchus, il n'eſt ſous ta loi
Préjugé qu'on ne brave;
Sous ton empire on eſt roi;
Tout autre rend eſclave.
Quand ta liqueur
Charme le cœur,
Le plus diſcret fait dire
Le petit mot pour rire.

Eſt-ce au faîte des grandeurs
Qu'on trouve l'allégreſſe?
Les dignités, les honneurs
Enfantent la triſteſſe:
Le rang, le bien
Ne me ſont rien,
S'ils empêchent de dire
Le petit mot pour rire.

La gaîté que nos aïeux
Faiſoient briller à table,
Aux biens les plus précieux
Me ſemble préférable.
Comme ils chantoient!
Comme ils buvoient!
Comme ils aimoient à dire
Le petit mot pour rire!

Chez nous tu vins tout changer,
Funeſte anglomanie.

L'enjoûment eſt étranger
Dans ma triſte patrie.
Par-tout l'ennui
Règne aujourd'hui,
Et l'on n'oſe plus dire
Le petit mot pour rire.

Notre hôte peu curieux
De ſe mettre à la mode,
S'en tient, & fait beaucoup mieux,
A l'ancienne méthode:
Tout ſon plaiſir
Eſt, qu'a loiſir,
Chez lui l'on puiſſe dire
Le petit mot pour rire.

LE DISCIPLE

DU DOCTEUR ISOIF.

AIR : *De tous les capucins du monde.*
Ier. vol. No. 45.

DE Bacchus la veine eſt glacée;
Amis, la mode en eſt paſſée:
Moi, je veux la reſſuſciter;
En deux mots, voici mon hiſtoire;

Je veux, ſi l'on me fait chanter,
Ne chanter que chanſons à boire.

L'utile joint à l'agréable,
Je le trouve à chanter à table:
Car je tiens du docteur Iſoif,
Qui vaut bien le docteur Grégoire,
Que chanter fait naître la ſoif,
Et c'eſt la ſoif qui nous fait boire.

Triſte vertu que l'abſtinence!
Nous n'en avons plus d'autre en France;
Chez ces buveurs trop circonſpects,
Le pauvre Amour languit ſans gloire:
Cœurs & goſiers ſont toujours ſecs;
On fait aimer, comme on fait boire.

Nos aïeux étoient véridiques;
Nous ſommes faux & politiques:
De l'homme on ne voit plus ſortir
Que menſonge & trahiſon noire:
Il aimeroit moins à mentir,
S'il aimoit un peu plus à boire.

Après les travaux militaires,
Quand deux plénipotentiaires
Veulent voir la guerre finir,
Ils ont beau ſigner leur grimoire;
Cet accord ne ſauroit tenir,
Ils ſe quittent toujours ſans boire.

Jadis, par de ſaints hécatombes,
Les Romains honoroient leurs tombes:
Dieu proſcrivit ce culte vain;
Je n'ai pas de peine à le croire:
Leurs prêtres répandoient le vin;
Ne valoit-il pas mieux le boire?

Dieu! quand viendra la fin du monde,
S'il faut que le ciel nous inonde,
Fais que ce ſoit de flots de vin!
L'eau pure ternitoit ta gloire:
Et ſi le monde meurt enfin,
Ne le fais pas mourir ſans boire.

IMBERT.

LES REPAS D'AUJOURD'HUI.

AIR. No. 48.

ON ne rit plus, on ne boit guère,
On ne vaut rien dans un repas:
Petit propos, petite chère:
Dieux! quels eſprits! quels eſtomacs!
Petit vin, dans de petits verres;
Petits mêts, dans de petits plats.
Tout eſt joli,
Tout eſt fini,

Mais ſi petit,
Si petit, ſi petit!
Ah! c'eſt un vrai ton de misère,
Que de montrer de l'appétit.

Petit plumet, petite lame,
Tout eſt petit dans nos guerriers;
Petit robin, petite femme,
Petit duc, petit financier,
Petit abbé aux épigrammes,
Tout eſt petit dans nos ſoupers.
Petit buveur,
Petit chanteur,
Petit rimeur
Et conteur de fadeurs:
Tous ces petits, croyez, meſdames,
Sont toujours de mauvais payeurs.

Groſſe ſanté, gros ton, gros rire
Qui pétilloit dans de gros yeux:
Groſſe gaîté, groſſe ſatyre,
Gros vaudeville au ton joyeux;
Oui, tout, juſqu'à l'art de médire,
Tout étoit gros chez nos aïeux.
Groſſe maman,
De gros enfans,
Mari joyeux,
Vigoureux.
Tems heureux!

Revenons-y, j'oſe prédire
Que chacun s'en trouvera mieux.

LE PLAISIR DES ROIS
ET LE ROI DES PLAISIRS.

AIR. No. 49.

SOus des lambris où l'or éclate,
Fouler la pourpre & l'écarlate;
Sur un trône dicter des loix,
C'eſt le plaiſir des rois.
Sur la fougère & ſur l'herbette,
Lire dans les yeux de Liſette
Qu'elle eſt ſenſible à nos ſoupirs,
C'eſt le roi des plaiſirs.

Quelque part où l'on ſe tranſporte,
Être entouré d'une cohorte;
Voir des curieux juſqu'aux toits,
C'eſt le plaiſir des rois.
Quand on voyage avec Sylvie,
N'avoir pour toute compagnie
Que les Amours & les Zéphyrs,
C'eſt le roi des plaiſirs.

Agir & commander en maître ;
Avec la poudre & le ſalpêtre
Fortement appuyer ſes droits,
C'eſt le plaiſir des rois.
Quand le tendre enfant nous couronne,
Tenir du cœur ce qu'on nous donne,
Ne rien devoir qu'aux doux ſoupirs,
C'eſt le roi des plaiſirs.

Des plus beaux bijoux de l'Aſie
Parer une beauté chérie,
En charger ſa tête & ſes doigts,
C'eſt le plaiſir des rois.
Voir une petite fleurette
Toucher plus le cœur de Nanette
Que perles, rubis & ſaphirs,
C'eſt le roi des plaiſirs.

Avec une meute bruyante,
Remplir les forêts d'épouvante,
Réduire des cerfs aux abois,
C'eſt le plaiſir des rois.
Avec une troupe choiſie,
Chaſſer, à grands coups d'ambroiſie
La douleur & les vains ſoupirs,
C'eſt le roi des plaiſirs.

Donner, dans une grande fête,
Des concerts à rompre la tête,
Où l'on entend mugir cent voix,

C'eſt le plaiſir des rois.
Dans un petit repas tranquille,
Par quelque gentil vaudeville
Du cœur exprimer les deſirs,
C'eſt le roi des plaiſirs.

PANNARD.

LE BUVEUR FACILE.

AIR : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*
Ier. vol. No. 23.

OU l'on me verſe du bon vin,
Volontiers je fais longue pauſe;
Comme les fleurs de mon jardin,
Je prends racine où l'on m'arroſe.

LE POUVOIR DE LA BEAUTÉ.

AIR : *Vous voulez me faire chanter.*
No. 3.

LE plaiſir, couronné de fleurs,
Vient voler ſur la table;
Il attend, pour charmer nos cœurs,
Un moment favorable.
Belle Zéphiſe, où tu n'es pas,
Pourroit-il nous ſéduire?
Il a beſoin de tes appas
Pour fonder ſon empire.

Viens réveiller, ſous cet ormeau,
L'eſprit & la ſaillie:
On l'attend auprès d'un tonneau
Qu'a percé la folie.
Le champagne eſt prêt à partir;
Dans ſa priſon il fume,
Impatient de te couvrir
De ſa brillante écume.

Sais-tu pourquoi ce vin charmant,
Lorſque ta main l'agite,
Comme un éclair étincelant,
Vole & ſe précipite?

Bacchus

Bacchus en vain, dans ſon flacon,
Retient l'amour rébelle;
L'amour ſort toujours de priſon,
Sous la main d'une belle.

LE C. DE B...

LA MAITRESSE DU CABARET.

AIR. No. 50.

LA maîtreſſe du cabaret
Se devine, ſans qu'on la peigne.
Le dieu d'Amour eſt ſon portrait,
La jeune Hébé lui ſert d'enſeigne.
Bacchus, aſſis ſur ſon tonneau,
La prend pour la fille de l'Onde;
Même en ne verſant que de l'eau,
Elle a l'art d'enivrer le monde.

PAR LE MÊME.

LE PARADIS TERRESTRE.

AIR : *Ne v'la-t-il pas que j'aime.* No. 25.

QUE l'on goûte ici de plaiſirs!
Où pourrions-nous mieux être?
Tout y ſatisfait nos deſirs,
Et tout les fait renaître.

N'eſt-ce pas ici le jardin,
Où notre premier père
Trouvoit ſans ceſſe ſous ſa main
De quoi ſe ſatisfaire?

Ne ſommes-nous pas encor mieux
Qu'Adam dans ſon bocage?
Il n'y voyoit que deux beaux yeux;
J'en vois bien davantage!

Dans ce jardin délicieux,
On voit auſſi des pommes,
Faites pour charmer tous les dieux,
Et damner tous les hommes.

Amis, en voyant tant d'appas,
Quels plaiſirs ſont les nôtres!
Sans le péché d'Adam, hélas!
Nous en verrions bien d'autres.

Il n'eut qu'une femme avec lui,
Encor c'étoit la ſienne:
Je vois ici celles d'autrui,
Et n'y vois par la mienne.

Il buvoit de l'eau triſtement,
Auprès de ſa compagne:
Nous autres nous chantons gaîment,
En ſablant le champagne.

Si l'on eût fait, dans un repas,
Cette chère au bon homme,
Le gourmand ne nous auroit pas
Damné pour une pomme.

M. LE D. DE N.

POUVOIR
DU VIN DE BOURGOGNE.

AIR: *Eh! bon, bon, bon, que le vin eſt bon.* No. 51.

QUAND je ſuis avec mes amis,
Alors je me crois tout permis;
Morbleu! rien ne m'arrête.
Ça, courage, gentil voiſin,

Comme moi, mettez-vous en train
Dans cette aimable fête.
Rions, chantons à qui mieux mieux,
Sablons ce jus délicieux,
Eh! bon, bon, bon!
Le vin bourguignon
Me chatouille la tête.

Quand je tiens ce flacon brillant,
Je ſuis vif, je ſuis ſémillant,
Et fou de haute gamme.
Ai-je le cœur froid de chagrin?
Mes chers amis, c'eſt le bon vin
Qui l'égaie ou l'enflamme.
Adieu ſoucis. *neſcio vos.*
Ici vont pleuvoir les bons mots:
Eh! bon, bon, bon!
Le vin bourguignon
Me donne encore une ame.

Non, non, je ne veux plus aimer,
Et je verrois, ſans m'enflammer,
Les Graces & leur mère.
La plus harmonieuſe voix,
Comme le plus piquant minois,
Ne ſont plus mon affaire.
L'Amour promet plus qu'il ne tient:
Bacchus à jamais me retient;
Eh! bon, bon, bon!

Le vin bourguignon
Vaut mieux que tout Cythère.

Si je ſens là quelqu'embarras,
Chers amis, je n'appelle pas
Eſculape à mon aide:
Je verrois un petit docteur,
Du dieu d'Épidaure inſpecteur,
M'ordonner de l'eau tiède.
Après de bachiques exploits,
Suis-je réduit preſqu'aux abois?
Eh! bon, bon, bon!
Le vin bourguignon
Eſt encor mon remède.

Aſſis ſur de riches tas d'or,
L'avare, en couvant ſon tréſor,
De nos maux ſe conſole.
Plutus ne m'offre jamais rien;
Ces pots, ce nectar ſont mon bien,
Bacchus eſt mon idole.
Que m'importe l'argent comptant?
Sans ce métal je vis content.
Eh! bon, bon, bon!
Le vin bourguignon,
Amis, eſt mon Pactole.

D. J...

LE BUVEUR

PARTAGÉ ENTRE LE VIN ET L'AMOUR.

AIR. Ier. vol. No. 36

VIVE le vin! vive l'amour!
Amant & buveur tour-à-tour,
Je brave la mélancolie;
Jamais les peines de la vie
Ne me coûtèrent de soupirs:
Avec l'amour, je les change en plaisirs;
Avec le vin, je les oublie.

SEDAINE.

CHANSON DE TABLE.

AIR. Nº. 52.

DE cette agréable maiſon
J'aime le maître & la maîtreſſe :
A leur ſanté je m'intéreſſe,
Et j'en ai plus d'une raiſon.
Chantons, amis, chantons leur gloire ;
Tous deux différemment
Ont l'art de nous charmer,
L'un fait boire,
L'autre fait aimer.

La maîtreſſe, par ſes beaux yeux,
Met tous les cœurs dans l'eſclavage :
Son époux charmant les ſoulage
Par un nectar délicieux.
Chantons, amis, &c.

L'abondance règne chez eux,
Sans nuire à la délicateſſe :
On y boit le vin ſans ivreſſe ;
L'amour eſt réduit à des vœux.
Chantons, amis, &c.

La franchiſe, ce don divin,
Paroît peinte ſur leur viſage ;
L'eſprit, le cœur & le langage,
Chez eux tout eſt franc, juſqu'au vin.
Chantons, amis, &c.

A leur table on voit refleurir
La liberté de nos ancêtres,
Et l'on n'y reconnoît les maîtres,
Qu'au ſoin qu'ils ont de nous ſervir.
Chantons, amis, &c.

Aux vertus d'un couple ſi bon,
Que chacun de nous applaudiſſe ;
Que tout ici ſe réuniſſe,
Pour célébrer leur union.
Chantons, amis, &c.

PANNARD.

AUTRE.

AIR : *Que chacun de nous ſe livre.* 1er. vol. No. 50.

MON cœur adore le maître
De ce feſtin enchanté :
Qui pourroit le méconnoître,
A ſa douce majeſté ?
Ce n'eſt point le dieu qui tonne,
Et dont l'éclat éblouit,
C'eſt Jupiter ſous la tonne
Qui boit, qui chante & jouit.

Hébé, près d'elle me place ;
Vénus me fait les yeux doux ;
Ici Minerve m'agace,
Et me ſourit en deſſous.
Je vois les Graces en troupe
Folâtrer & finir par
Faire couler dans ma coupe
Le Champagne & le Pomar.

Les rois ſe ſont-ils la guerre ?
Nous l'ignorons dans ce lieu ;
Le bonheur fait qu'on n'eſt guère
Importun ni curieux.

Dans l'aſyle du myſtère,
Aimer, boire & paſſer dix,
C'eſt le code ſalutaire
Des ſaints de ce paradis.

Tout reſpire la concorde
Parmi nos divinités;
L'une à l'autre même accorde
Des éloges mérités.
Si pour adjuger la pomme
J'étois un autre Pâris,
Dieu d'Amour! je ſais bien comme
Toutes gagneroient le prix.

D. J.

LA GROSSE CLAUDINE.

AIR. N°. 53.

LEs filles de notre village,
Qui vouloient ſe mettre en ménage,
En vouloient toutes à Colin:
Mais ſans regarder à la mine,
Il choiſit la groſſe Claudine,
Parce qu'elle vendoit du vin. } Bis.

Tous les jours la jeune Liſette
Lui vantoit ſa taille parfaite,
Son air, la fraîcheur de ſon tein.
Mais ſans regarder à la mine,
Il choiſit la groſſe Claudine,
Parce qu'elle vendoit du vin. } Bis.

Mathurine lui dit: Je t'aime,
Tiens, mille fois plus que moi-même;
J'ai deux prés, un champ, un jardin.
Il ſe moqua de Mathurine,
Et choiſit la groſſe Claudine,
Parce qu'elle vendoit du vin. } Bis.

Quatre ou cinq jours après la noce,
Ce fut un drôle de négoce,

Quand Claudine dit à Colin :
Fâche-toi, jure, peſte, enrage,
Mais tu n'auras, pour tout partage,
Par jour, qu'un demi-pot de vin. } *Bis.*

Outré de ce mince ordinaire,
Colin s'enflamme de colère,
Et voulut faire le lutin;
Mais la furibonde Claudine,
Qui n'entend pas qu'on la chagrine,
Le fit taire à coups de gourdin. } *Bis.*

Quand on fut ce mauvais ménage,
On chanta dans tout le village,
Rions tous du ſort de Colin :
Il n'a par repas que chopine,
Lui qui n'a fait choix de Claudine,
Que parce qu'elle vendoit du vin. } *Bis.*

VAUDEVILLES. (*)

LE TEMS PASSÉ
ET LE TEMS PRÉSENT.

AIR. N°. 54.

DANS ma jeuneſſe,
La vérité régnoit,
La vertu dominoit,
La conſtance brilloit,
La bonne foi régloit
L'amant & la maîtreſſe.

(*) C'eſt avec regret que, pour ne pas trop ſurcharger ce volume, qui l'eſt déjà beaucoup, nous nous bornons au petit nombre de vaudevilles qui ſuivent. Nous ſommes très-riches en ce genre : la plupart de nos opéra comiques anciens ſont terminés par un vaudeville. Pannard, appellé, à juſte titre, le père du vaudeville moral, en a compoſé un grand nombre, preſque tous excellens. Au reſte, ce genre de chanſon eſt très-borné : comme ſon objet eſt de peindre les mœurs ou les ridicules du jour, ſes tableaux ſont peu variés, & rentrent néceſſairement les uns dans les autres.

Aujourd'hui ce n'eſt plus cela :
Ce n'eſt qu'injuſtice,
Trahiſon, malice,
Changement, caprice,
Détour, artifice,
Et l'amour va
Cahin, caha. } Bis.

Dans ma jeuneſſe,
Les veuves, les mineurs
Trouvoient des défenſeurs,
Avocats, procureurs,
Juges & rapporteurs
Soutenoient leur foibleſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela :
L'on gruge, l'on pille
La veuve, la fille,
Majeur & pupille ;
Sur-tout on grapille,
Et Thémis va
Cahin, caha. } Bis.

Dans ma jeuneſſe,
Quand deux cœurs amoureux
Uniſſoient tous les deux
De l'hymen les doux nœuds,
Ils ſentoient mêmes feux
Augmenter leur tendreſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela :

Quand l'hymen s'en mêle,
L'ardeur la plus belle
N'eſt qu'une étincelle;
L'Amour bat d'une aile,
Et l'époux va (Bis.
Cahin, caha.

Dans ma jeuneſſe,
On voyoit les auteurs,
Fertiles producteurs,
Enchanter les lecteurs,
Charmer les ſpectateurs
Par leur délicateſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela:
Les vers aſſoupiſſent,
Les ſcènes languiſſent,
Les muſes gémiſſent,
Succombent, périſſent;
Pégaſe va (Bis.
Cahin, caha.

Dans ma jeuneſſe,
Les papa, les mamans,
Sévères, vigilans,
En dépit des amans,
De leurs tendrons charmans
Conſervoient la ſageſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela:
L'amant eſt habile.

La fille docile,
La mère facile,
Le père imbécille;
Et l'honneur va
Cahin, caha. } Bis.

Dans ma jeuneſſe,
L'homme ſobre & prudent,
Au plaiſir moins ardent
Se bornoit ſagement,
Et ſon ménagement
Retardoit ſa vieilleſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela:
Turbulent, volage,
Honteux d'être ſage,
Le libertinage
Chez lui prévient l'âge:
Bientôt il va
Cahin, caha. } Bis.

Dans ma jeuneſſe,
Les femmes de vingt ans
Renonçoient aux amans;
Les devoirs importans
De leurs engagemens
Les occupoient ſans ceſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela:
Plus d'une grand-mère
S'efforce de plaire,

Et veut encor faire
Un tour à Cythère;
La bonne y va
Cahin, caha. } Bis.

PANNARD.

LE POUVOIR DE L'OR.

AIR. No. 55.

N'ATTENDEZ pas qu'ici l'on vous révère,
Si Plutus n'eſt votre dieu tutélaire.
Sans ſon pouvoir,
Tout le ſavoir
Qu'on peut avoir
Ne peut valoir;
Rien ne répond à notre eſpoir:
Le tems n'y peut rien faire.
Mais quand on tient ce métal ſalutaire,
Tout ce qu'on dit
Charme & ravit,
Chacun nous rit,
Tout réuſſit;
Veut-on charge, honneur ou crédit?
Un jour finit l'affaire

Dans ce ſéjour on met tout à l'enchère,
Rien ne s'y fait ſans l'appas du ſalaire.

Valets, portier,
Clercs & greffier,
Commis, fermier,
Sont fans quartier:
On a beau gémir & crier,
Le tems n'y peut rien faire.
Mais ſi l'on joint l'argent à la prière,
Le plus rétif,
Le plus tardif,
Devient actif,
Expéditif;
Tout marche, tout eſt attentif;
Un jour finit l'affaire.

Loin de ces lieux une tendre bergère
S'en tient au choix que ſon cœur lui ſuggère;
Fût-ce un Midas,
Pour les ducats,
S'il ne plait pas,
Il perd ſes pas;
De tous ſes biens on ne fait cas;
Le tems n'y peut rien faire.
De nos beautés la maxime eſt contraire:
Fût-ce un pallot,
Un idiot,
Un maître ſot,
Un Oſtrogot,
S'il eſt pourvu d'un bon magot,
Un jour finit l'affaire.

Loin de ces lieux une riche héritière
N'eſt point l'objet qu'un amant conſidère;
Sageſſe, honneur,
Vertu, douceur,
Sont de ſon cœur
L'attrait vainqueur;
Ses feux ont toujours même ardeur,
Le tems n'y peut rien faire.
De nos amans la maxime eſt contraire;
Bons revenus,
Contrats, écus,
Sur les vertus
Ont le deſſus:
De tels nœuds ſont bientôt rompus,
Un jour finit l'affaire.

Sans dépenſer, c'eſt en vain qu'on eſpère
De s'avancer au pays de Cythère:
Mari jaloux,
Femme en courroux,
Fermant ſur vous
Grille & verroux;
Le chien vous pourſuit comme loups;
Le tems n'y peut rien faire.
Mais ſi Plutus entre dans le myſtère,
Grille & reſſort
S'ouvrent d'abord;
Le mari ſort,
Le chien s'endort;

Femme & ſoubrette ſont d'accord,
Un jour finit l'affaire.

Tant que Philis eut un deſtin proſpère,
Plus d'un amant lui dit, d'un air ſincère,
Que vos beaux yeux
Sont gracieux!
L'amour pour eux
Fixe mes veux;
Chaque inſtant redouble mes feux;
Le tems n'y peut rien faire.
Plutus parti, Philis parut grand-mère;
Plus de tréſor,
Plus de Médor;
Flamme & tranſport
Prirent l'eſſor:
L'Amour s'enfuit & court encor;
Un jour finit l'affaire.

PAR LE MÊME.

LA CURIOSITÉ MERVEILLEUSE.

AIR. N°. 56.

ON voit dans ma boîte magique,
La rareté ! *Bis.*
Rien qui ne flatte & qui ne pique,
La curioſité ! *Bis.*
Le monde en peinture mouvante
Par mon verre ſe montre aux yeux
Et ſa figure eſt ſi parlante,
Qu'elle fait dire aux curieux,
O la merveille
Sans pareille !

J'y fais voir un grand ſans caprice,
La rareté !
Un courtiſan ſans artifice,
La curioſité !
Une cour où dame Fortune
Ne trouble pas les plus beaux jours,
Et n'ait pas, ainſi que la lune,
Et ſon croiſſant & ſon décours.
O la merveille, &c.

Un ſeigneur ſans faſte & ſans dettes,
La rareté !

Un commis riche & les mains nettes,
La curioſité !
Un Créſus chez qui l'induſtrie
Enfante la proſpérité,
Sans que dans l'éclat il oublie
Ce que ſes pères ont été.
O la merveille, &c.

Un bel eſprit ſans ſuffiſance,
La rareté !
Un grand joueur dans l'opulence,
La curioſité !
Un ami qui, dans ma diſgrace,
M'aime autant que dans mon bonheur,
Et quand le ſort m'ôte ma place,
M'en conſerve une dans ſon cœur :
O la merveille, &c.

Un bretteur qui jamais ne fuie,
La rareté !
Un conteur qui jamais n'ennuie,
La curioſité !
Un tartuffe à lui-même auſtère,
Et qui, ſous la douceur du miel,
Ne déguiſe pas le myſtère
D'un cœur amer & plein de fiel:
O la merveille, &c.

Mari d'accord avec ſa femme,
La rareté !

Deux cœurs qui ne faſſent qu'une ame,
La curioſité !
Paiſible & vertueux ménage,
Où ſans ceſſe d'heureux enfans
Trouvent, d'une conduite ſage,
Le modèle dans leurs parens :
O la merveille, &c.

Un petit-maître raiſonnable,
La rareté !
Un plaideur qui ſoit équitable,
La curioſité !
Un modeſte & ſage critique,
Qui, ſans mêlange d'âcreté,
Aſſaiſonne d'un ſel attique
Ce que le bon ſens a dicté :
O la merveille, &c.

Grand ſpectacle où tout divertiſſe,
La rareté !
Fête où tout le monde applaudiſſe,
La curioſité !
Chanſon badine & ſatyrique,
Dont les coupiets ſoient d'un goût fin,
Dont chaque mot, ſans bleſſer, pique,
Et prépare un heureux refrain :
O la merveille, &c.

DU CERCEAU.

L'HOROSCOPE ACCOMPLI.

AIR. N°. 57.

D'UN jeune plumet vif & tendre
Philis voulant combler les vœux,
Fut à l'oracle pour apprendre
S'il auroit toujours mêmes feux:
On lui dit que, ſelon l'uſage,
Son bonheur le rendroit volage.
Beautés ſenſibles, ſongez-y;
L'horoſcope fut accompli.

Un mari languiſſant, débile,
D'héritiers étant dépourvu,
Pour en avoir, vit la Sybille;
Voici ce qui fut répondu:
Le grand air vous ſeroit utile;
Pour quelques mois quittez la ville.
Il eſt ſix jours hors de chez lui,
Et l'horoſcope eſt accompli.

L'époux d'une femme jolie,
Dans l'embarras d'un gros procès,
Eut recours à l'aſtrologie
Pour en apprendre le ſuccès.
On lui prédit victoire entière,

Si

Si madame ſuivoit l'affaire;
Il le permit en bon mari,
Et vit l'horoſcope accompli.

On prédit à certaine prude
Que l'Amour vaincroit ſa rigueur;
Elle redoubla ſon étude,
Pour rendre l'oracle menteur:
Gens d'élire vinrent chez elle,
Aucun ne fléchit la cruelle;
Il ſe préſente un étourdi,
Voilà l'horoſcope accompli.

Un vieux & grave perſonnage
Dans l'hymen voulant s'engager,
L'oracle lui dit, qu'à ſon âge
On doit craindre certain danger:
Toujours rempli de ſa folie,
Un beau matin il ſe marie:
Hélas! avant le jour fini,
L'horoſcope étoit accompli.

Sur le point de faire un voyage,
Damon voulut être éclairci,
Si l'objet de ſon tendre hommage
Ne le mettroit pas en oubli;
On lui prédit que ſa Climène
L'oublîroit avant la quinzaine;
Il part dimanche, & le lundi
L'horoſcope étoit accompli.

FAIRE L'AMOUR D'UNE CERTAINE FAÇON.

AIR. No. 58.

D'UNE certaine façon
Il faut agir en tendreſſe ;
Un peu d'art, un peu d'adreſſe
Triomphe de la raiſon.
Lancez certain regard tendre
D'une certaine façon ;
Affectez certain jargon,
Et la belle va ſe rendre :
Le tout conſiſte à s'y prendre
D'une certaine façon.

D'une certaine façon
Avec ſa femme il faut vivre ;
Aux ſoupçons, fou qui ſe livre,
L'enfer eſt dans la maiſon :
Si l'épouſe eſt trop volage,
D'une certaine façon
Le courroux eſt de ſaiſon :
Mais ne faites pas tapage,
Pour le peu qu'elle ſoit ſage
D'une certaine façon.

D'une certaine façon
Un vieillard à tête verte,
Se croyant encore alerte,
Approche un jeune tendron.
De ſes feux il fait l'épreuve
D'une certaine façon:
Son amour lui fait faux-bon;
Et la fille encore neuve,
Se voit fille, femme & veuve
D'une certaine façon.

D'une certaine façon
Aux joueuſes ſans reſſource
Un traitant offre ſa bourſe,
Sans billet ni caution:
A l'accepter on héſite
D'une certaine façon;
On ſe fait une raiſon,
De cet argent l'on profite;
Le tems vient que l'on s'acquitte
D'une certaine façon.

TOUT AGE A SA POUPÉE.

AIR : *De tous les capucins du monde.* Ier. vol. N°. 45.

ON l'a dit, & je le répète,
L'homme eſt toujours à la bavette ;
Mille puérils paſſe-tems
Ne quittent jamais ſon idée :
On a des hochets en tout tems,
A tout âge on a ſa poupée.

Médor, toujours à ſa toilette,
Pour ſes habits ſeuls s'inquiète ;
De ſe voir & ſe faire voir
Il a toujours l'ame occupée :
Son hochet eſt dans ſon miroir,
Et ſa figure eſt ſa poupée.

Harpagon ſans ceſſe calcule
Ce que par mois il accumule ;
Gagner eſt l'unique ſouhait
Dont ſa cervelle ſoit frappée :
Le beau métal eſt ſon hochet ;
Sa bourſe lui ſert de poupée.

Céſarion n'a dans la tête
Que bataille, exploits & conquête :
Cet illuſtre & vaillant guerrier
Brave le ſalpètre & l'épée :
Son hochet eſt dans le laurier,
La gloire devient ſa poupée.

Gourmandin, fameux paraſite,
Aux bonnes tables rend viſite ;
Son cœur, grand ami du buffet,
Ne cherche que franche lippée :
Le verre lui ſert de hochet,
Et la bouteille eſt ſa poupée.

L'abbé Muguet ſouvent ſe mire,
Grimace, minaude, s'admire ;
Tous ſes ſoins ſont pour ſon toupet,
Et ſa perruque retapée.
Sa tabatière eſt ſon hochet,
Sa tête lui ſert de poupée.

PANNARD.

LEUR GOUT.

AIR : *C'eſt la façon de le faire qui fait tout.* N°. 59.

UN homme aimable, un homme à femmes,
S'il veut être l'homme du jour,
S'il veut avoir toutes nos dames,
Ne doit jamais avoir d'amour.
A l'amour les voit-on ſe rendre?
Point du tout :
Il eſt donc plus sûr de les prendre
Par leur goût.

Climène a le goût des parures;
Sapho, celui des beaux eſprits;
Lucinde, le goût des voitures;
Celui du plaiſir tient Iris.
A l'amour, &c.

Le goût tient lieu de l'amour même
Chez les amans, chez les époux :
Dit-on à préſent : je vous aime?
Non, l'on dit : j'ai du goût pour vous.
A l'amour, &c.

Ce goût dont une ame eſt ſaiſie,
Et qu'on prend pour du ſentiment,
Souvent n'eſt qu'une fantaiſie;
Mais il amène le moment.
A l'amour, &c.

COLLÉ.

LES SENTIMENS.

AIR: *Je ne ſuis pas ſi diable que je ſuis noir.*
No. 60.

DEs propos de ruelle,
Des petits mots charmans;
Jouer près d'une belle
Tous les grands mouvemens:
Une ample kyrielle
D'aimables faux ſermens:
Voilà ce qu'on appelle
Des ſentimens.

Une actrice nouvelle
Ne veut de ſes amans
Qu'une belle vaiſſelle,
De beaux ameublemens.
Qu'ils y joignent, dit-elle,
L'or & les diamans;
Voilà ce qu'elle appelle
Des ſentimens.

La platonique Adelle,
Cherche dans les amans
Un cœur pur & fidèle,
Et détaché des ſens;
Auſſi le trouve-t-elle;
Mais c'eſt dans les romans:
Voilà ce qu'elle appelle
Des ſentimens.

Églé, plus ſenſuelle,
N'exige des amans
Ni paſſions, dit-elle,
Ni tendres mouvemens:
Faites à cette belle
Cinq à ſix complimens;
Voilà ce qu'elle appelle
Des ſentimens.

Eſtime mutuelle,
Candeur dans deux amans,
Ardeur toujours nouvelle,
Tendres égaremens:
Que leur ame ſe mêle,
Et ſe joigne à leurs ſens;
Voilà ce que j'appelle
Des ſentimens.

PAR LE MÊME.

DIFFÉRENCE DES CARACTÈRES.

AIR : *Ma raiſon alloit faire nauf.age.*
No. 61.

ROSE eſt une bonne créature,
Sans eſprit, pleine de bonne foi :
Roſe s'ignore ; elle a l'ame ſi pure,
Qu'elle a rempli le vœu de la nature
Sans ſavoir pourquoi.

Lucinde a tout une autre tournure,
Son caprice eſt ſon unique loi ;
On lui voit prendre un fat à l'aventure,
Un intendant, ou quelqu'autre figure,
Sans ſavoir pourquoi.

Liſe a peur que l'Encyclopédie
Ne l'accuſe d'avoir de la foi :
Contre le ciel jaſant comme une pie,
A toute force elle veut être impie,
Sans ſavoir pourquoi.

Mais Brigitte a des défauts contraires ;
Il faudroit qu'on éclairât ſa foi :
On lui voit croire à nos faux légendaires,
A nos ſorciers de convu'ſionnaires,
Sans ſavoir pourquoi.

Sait-on ce qu'on fait dans cette ville ?
Non, ma foi. Moi, tout le premier, moi,
J'arrange encor, d'une main débile,
A soixante dix ans un vaudeville,
Sans savoir pourquoi.

COLLÉ.

C'EST ICI TOUT COMME LA.

AIR. No. 62.

UN voyageur qui court le monde,
Est un peu foible de cerveau,
S'il croit dans la machine ronde
Voir quelque chose de nouveau.
Qu'il parcoure la terre & l'onde;
Après bien des tours il dira:
C'est ici tout comme là.

On voit dans la nouvelle Espagne
L'héritier d'un riche commis,
Au cortège qui l'accompagne
Se donner pour baron marquis.
De ce beau pays de cocagne,
Qu'on vienne en France, on s'écrira:
C'est ici tout comme là.

Qu'un autre paſſe en Italie
Pour y faire ſon carnaval,
Qu'y verra-t-il? mainte folie,
Jeux, feſtins, maſcarade & bal.
S'il gloſe ſur cette manie,
Qu'il vienne en France, il s'écrîra:
C'eſt ici tout comme là.

Si l'Inde adore des pagodes,
On en adore bien ailleurs;
Pourquoi tant de fard, tant de modes?
On cherche des adorateurs.
Sans aller juſqu'aux Antipodes,
Qu'on vienne en France, on s'écrîra:
C'eſt ici tout comme là.

DU CERCEAU.

CE QU'ON VOIT
EN PARCOURANT LE MONDE:

AIR. No. 63.

RACONTEZ: nous écoutons tous.
Seroit-ce ailleurs comme chez nous?
Vous qui de la terre & de l'onde
Ne faites qu'un riant tableau,

Qu'avez-vous appris de nouveau
En parcourant le monde ?

Un poëte qui craint l'encens,
Comme une actrice les préſens,
Qui s'irrite quand on le fronde,
Jure & ne ſe corrige pas ;
C'eſt ce qu'on voit à chaque pas,
En parcourant le monde.

Sans vertige, un cruel époux ;
Sans ce ſigne, un mari jaloux ;
Sans deſirs, femme brune ou blonde ;
Sans crainte, un véritable amant ;
C'eſt ce qu'on trouve rarement,
En parcourant le monde.

Un incrédule qui croira
Au moindre riſſon qu'il aura ;
Un prélat qui, ſous ſa rotonde,
Fait le dévot, & ne croit rien ;
C'eſt ce que voit un bon chrétien,
Sans parcourir le monde.

Un créancier vu de bon œil ;
Un prédicateur ſans orgueil ;
Un peintre que Plutus ſeconde ;
Un uſurier plein d'enjoûment ;
C'eſt ce qu'on trouve rarement,
En parcourant le monde.

Si Zelmis a vu des galans,
Des Titons de quatre vingts ans
Careſſer Liſette ou Joconde,
Et bander l'arc de Cupidon;
Mes belles dames, qu'il fait bon
De parcourir le monde!

Tandis qu'un grand phyſicien
D'un degré du méridien
Meſure la courbe profonde,
Tranſi ſur les glaces du nord;
Iſmène, ſans ſortir du port,
A vu le bout du monde.

Ne croyons point des voyageurs
Les récits exagérateurs:
En prodiges leur plume abonde;
C'eſt toujours du miraculeux:
La Garonne ſemble avec eux
Parcourir tout le monde.

Sur ce que vous voulez ſavoir,
L'un vous dira blanc, l'autre noir;
Et ſans ſouffrir qu'on lui réponde,
Chacun prétend être écouté.
Où trouve-t-on la vérité
En parcourant le monde?

VASSELLIER.

LE MONDE FAIT L'AMOUR

ET

L'AMOUR FAIT LE MONDE.

AIR : *Écoutez l'aventure d'un pauvre villageois.* II. vol. No. 73.

SUIVONS de la nature
Les tendres mouvemens,
Et qu'une flamme pure
Embrase les amans :
Car nous devons le jour
A cette ardeur féconde :
Le monde fait l'amour,
Et l'amour fait le monde.

Le berger sur l'herbette,
Sur son trône un grand roi,
De cette loi secrète
Font leur plus douce loi.
Reine, dame d'atour,
Grisette, brune ou blonde,
Le monde fait l'amour, &c.

Le tranquille Batave
Soupire en liberté :
Le ſultan, d'un air grave,
Commande à la beauté :
Et quoi qu'en maint détour
L'Italien abonde,
Le monde fait l'amour, &c.

Celui qui fait un crime
Du vœu de notre cœur,
Lui-même eſt la victime
De ſa ſainte fureur :
Dans les lieux d'alentour,
Tandis qu'il prêche & gronde,
Le monde ſait l'amour, &c.

En dépit de la pomme
Et de ſon triſte effet,
Nous faiſons toujours comme
Le premier homme a fait :
Hors les abbés de cour,
De ſageſſe profonde.
Le monde fait l'amour, &c.

PAR LE MÊME.

FAITES LE BIEN.

AIR : *J'obtiens ta main, ma chère Agathe.*
N°. 64.

RICHARDS, soulagez l'indigence,
Et faites régner l'abondance
Chez le plus petit plébéien.
Avec une amante chérie,
Formez le plus tendre lien ;
Et tous les jours de votre vie
Faites le bien.

Maris, qui ne savez que faire
Pour adoucir le caractère
D'une Honesta de haut maintien,
Comme le jour du mariage
Renouez le doux entretien.
Pour vivre en paix dans le ménage,
Faites le bien.

Femme, qu'un sombre époux afflige,
Que votre gaîté le corrige :
L'hymen demande aide & soutien.
De rappeller la jouissance
C'est le véritable moyen ;
Mettez-le vîte en évidence :
Faites le bien.

Abbés, qui flairez la fortune,
Chantez & la blonde & la brune,
En poëte épicurien:
Et s'il vaque un gros bénéfice,
Pour le ſouffler à votre ancien,
Sous les yeux d'une protectrice
Faites le bien.

A vos yeux, jeuneſſe adorable,
Que tout objet ſoit reſpectable;
Qu'on ſoit Turc, Arabe ou païen:
Mais cependant, par préférence,
Careſſez le concitoyen;
Et ſans eſpoir de récompenſe,
Faites le bien.

Fac benè, dit la ſainte égliſe,
Idem, l'Iman à barbe griſe,
Le Grec & le Canadien:
David ajoutoit avec grace,
Parlant au ſexe Iduméen,
Si vous voulez qu'on vous le faſſe;
Faites le bien.

La maxime n'eſt pas nouvelle,
La morale ſi naturelle
De mêler le tien & le mien,
Sur les livres ſacrés ſe fonde;
Tous les jours, au peuple chrétien,
On crie, encor de l'autre monde,
Faites le bien. PAR LE MÊME.

Fin du Tome troiſième.

TABLE
ALPHABÉTIQUE
DES CHANSONS
Contenues dans le troiſième Volume.

A

A des gencives de corail. Pag. 106
Ah ! vous allez parfumer d'ambre. 132
Ainſi doit être. 144
Alaric. 163
A l'étonnement je me livre. 11
Amans, apprenez la ſcience. 109
Ami tendre, je t'ai perdu. 5
A moi, charmant Anacréon. 44
Annibal, dans un bal. 161
Auſſitôt que la lumière. 165

B

Bon ſoir, ma jeune & belle amie. 63

C

Ce n'eſt point en offrant des fleurs. 41
C'eſt fait, j'abandonne la ville. 160

C'eſt une faveur d'une belle. Pag. 9
C'eſt une aumône dangereuſe. 5
C'eſt un Amour. 57
Cette figure m'importune. 3
Cherchez au loin des faux plaiſirs. 80
Ci-gît un vieux atrabilaire. 23
Climène, avant ſon mariage. 97
Compter ma viſite à Thémire. 7
Conſolez-vous, ſi le bel âge. 58
Croyez-moi, buvons à longs traits. 176

D

DANS les champs de la victoire. 180
Dans l'iſle de Cythère. 151
Dans le criſtal d'une eau claire. 140
Dans ma jeuneſſe. 205
De Bacchus la veine eſt glacée. 185
De ces beaux lieux, nymphes charmantes. 74
Dedans mon petit réduit. 149
De la ſombre jalouſie. 22
De Jean Jacques prenons le ton. 43
De l'aimable & ſavante Grèce. 91
Depuis le plus grand prince. 118
De tous les dieux que la fable. 167
Des procès j'ignore la route. 6
Des propos de ruelle. 223
De vous, j'euſſe reçu la pomme. 103
Dors, mon enfant, clos ta paupière. 49

Du premier du mois de Janvier. Pag. 154
D'une certaine façon. 219
D'un jeune plumet vif & tendre. 216

E

ECOUTEZ, jeunes fillettes. 32
Églé, je t'invite — vîte. 111

F

FAIS-NOUS brûler de tes flammes. 128

H

HIER Lindor, du jeu toujours martyre. 134

I

IL faut vous appeller Julie. 4
Il vous fied bien, charmante Iris. 27
Iris, d'un dévot caractère. 2
Iris, puisez mieux dans nos cœurs. 101
Iris, quel triomphe est le vôtre. 6

J

J'AIME beaucoup mon cabinet. 227
J'ai vu Mars descendre en cadence. 155
J'aurai bientôt quatre vingts ans. 64
Je cherche en vain la vérité. 171

J'entends que la femme coquette. Pag. 8
Je n'aimois pas le tabac beaucoup. 31
J'étois l'autre jour à Cythère. 113
Jeune Aminte, le joli bras. 107
Jeune & belle épouse. 25
Jeune Iris, souffrez, sans courroux. 117
Je veux une femme accomplie. 18

L

LA bonne chère & le bon vin. 182
L'âge ne fait rien à l'affaire. 10
La jeune Elvire, à quatorze ans. 77
La maîtresse du cabaret. 193
Le premier du mois de Janvier. 152
Le plaisir couronné de fleurs. 192
Le plaisir, ame de l'univers. 168
Les filles de notre village. 203
Lise un jour disoit à sa mère. 121
L'olympe un jour fixa trois prix. 104
Lorsque de Dieu la main féconde. 75

M

MARQUISE, il faut que ze te dise. 138
Mon cœur adore le maître. 201

N

N'AIMEZ jamais qu'on ne vous aime. 110
N'attendez pas qu'ici l'on vous révère, 209

Ne croyez pas que je me flatte. Pag. 12
Ne ceſſerez-vous donc, Liſette. 9
N'eſt-il, Amour, dans ſon empire. 46
Ne nous préférons point aux belles. 70
Ne vous laiſſez jamais charmer. 28
Non, la fidélité. 116
Nous n'avons qu'un tems à vivre. 173

O

O Mahomet! ton paradis des femmes. 72
On compteroit les diamans. 86
On compteroit plutôt les trous. 88
On l'a dit, & je le répète. 220
On ne rit plus, on ne boit guère. 187
On ſe marie. 13
On voit dans ma boîte magique. 213
Où l'on me verſe du bon vin. 191

P

PAULE, vous faites joliment. 39
Pendant vingt ans je m'ignorois moi-même. 17
Philis demande ſon portrait. 93
Pouvez-vous à tant de charmes. 96
Prenez, Agathe, ce miroir. 90

Q

QUAND on eſt. 114
Quand je ſuis avec mes amis. 195

Que de beautés dans cette ville ! Pag. 12
Que vous êtes faite pour plaire ! 1
Que l'on goûte ici de plaisirs ! 194
Que rosine est touchante & belle ! 100
Quel spectacle qu'un beau matin ! 123
Quel mystère ! 146
Quelle autre femme plus que vous. 55
Qu'ils sont jolis ! qu'ils sont mignons ! 108
Quoi ! déjà, Victoire, à votre âge. 58

R

RACONTEZ, nous écoutons tous. 227
Richards, soulagez l'indigence. 232
Rose, est une bonne créature. 225

S

SALUT aux jolis petits trous. 105
Si j'eusse été maître du monde. 147
Si vous épousez ce grand père. 32
Sous des lambris où l'or éclate. 189
Suivons de la nature. 230
Sur la terre on fait bonne chère. 8

T

TROUVER *respectable* Thémire. 11
Tu n'as nul reproche à me faire. 7
Tu plains mes jours troublés par tant d'orages. 53

U

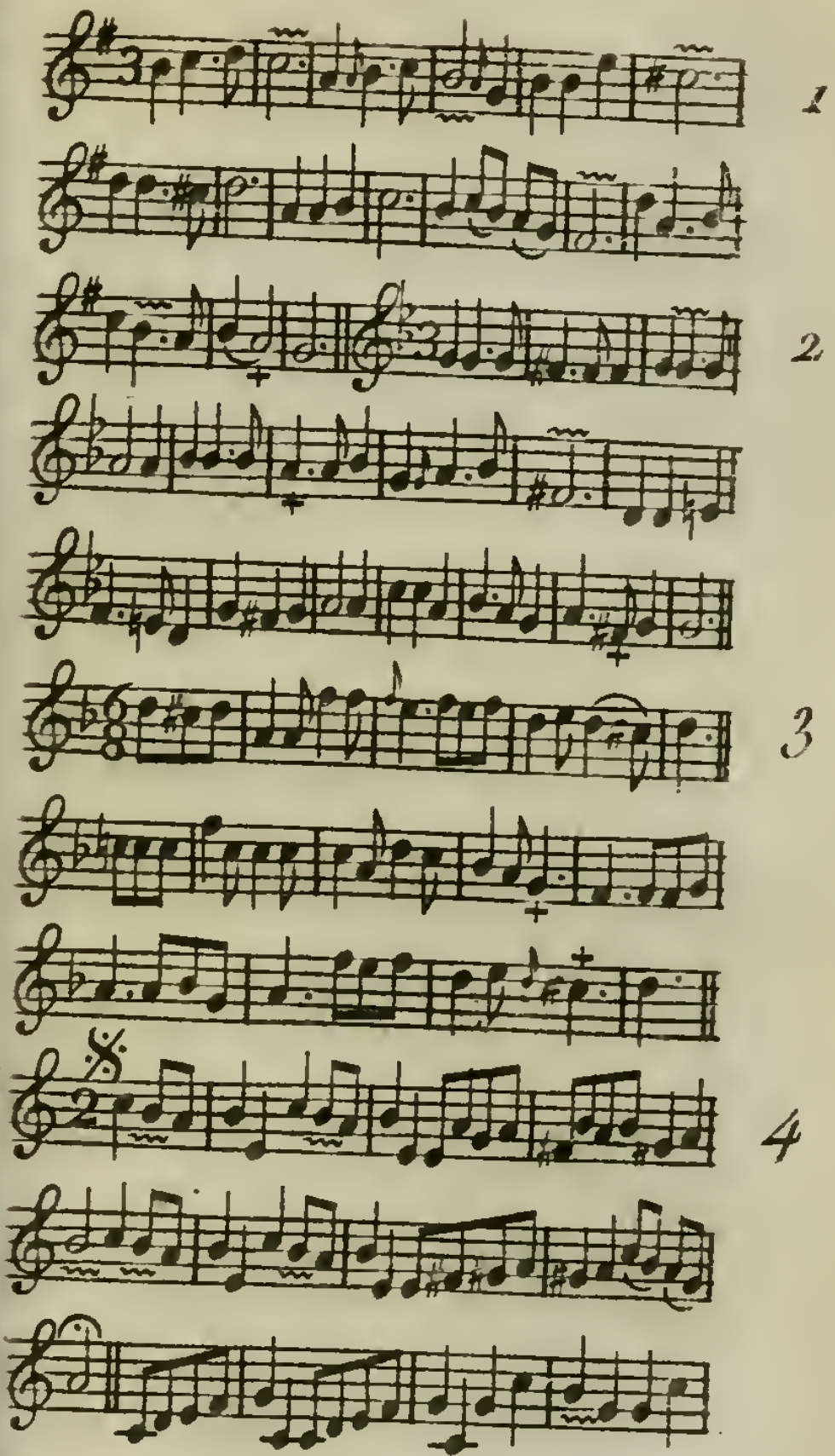
UN amant léger, frivole. 24
Un couplet fut toujours facile. 61
Un homme aimable, un homme à femmes. 222
Un jour l'Amour faiſant voyage. 1)
Un Perſan qui trafiquoit. 125
Un prêtre a le canal. 159
Un ſot qui veut faire l'habile. 173
Un voyageur qui court le monde. 226

V

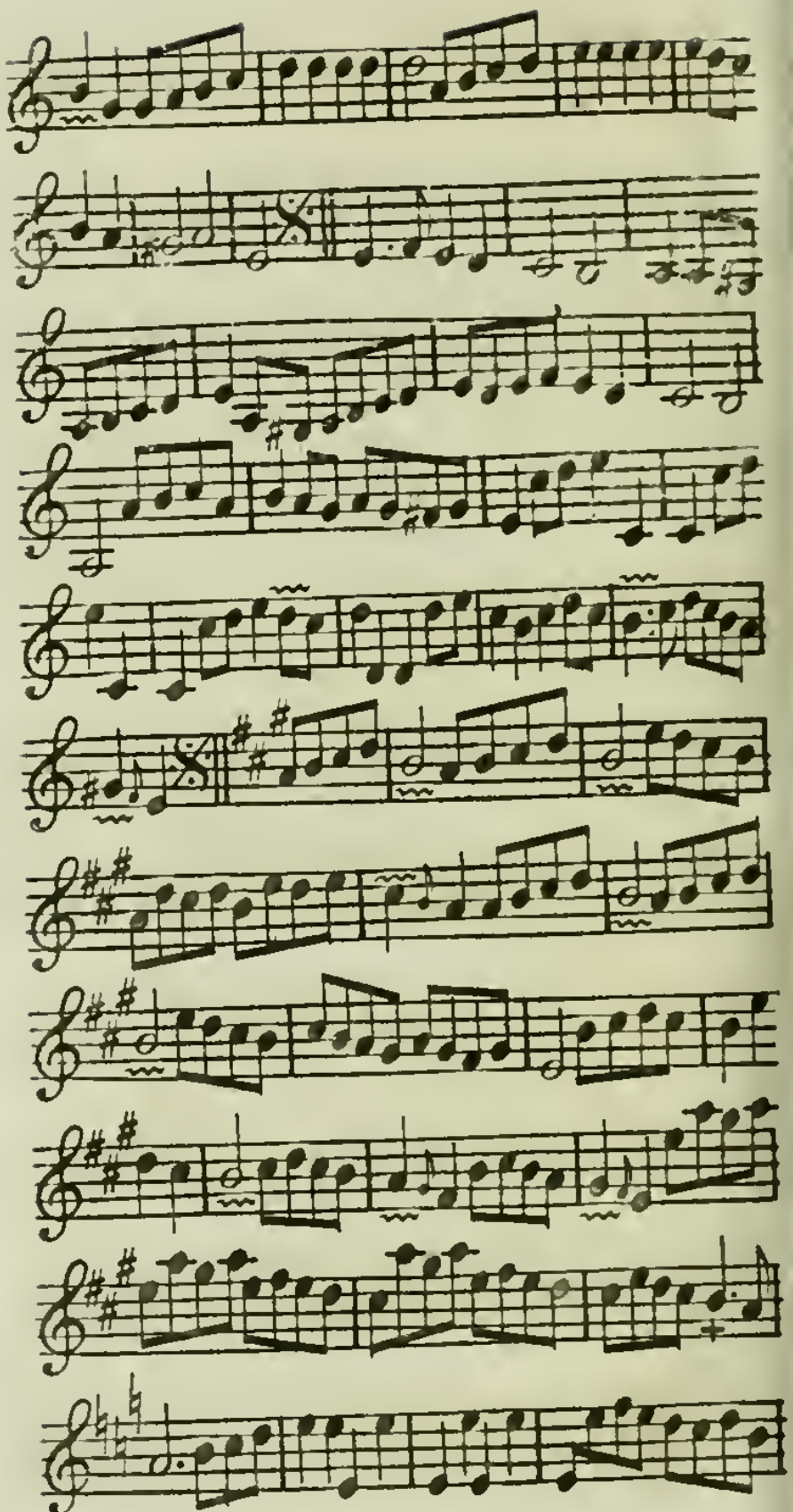
VERSONS, verſons à grands flots. 183
Vive & pétillante jeuneſſe. 94
Vive le vin! vive l'amour! 198
Voici l'inſtant, l'inſtant affreux. 51
Votre beauté ſera votre parure. 49
Votre gorge, Iris, vous occupe. 10
Vous charmez, jeune inconnue. 129
Vous connoiſſez dame Gertrude. 65
Vous connoiſſez la jeune Hortenſe. 67
Vous, dont la jeuneſſe aimable. 21
Vous me devez depuis deux ans. 102
Vous ne devez tenir compte à perſonne. 4

Fin de la Table.

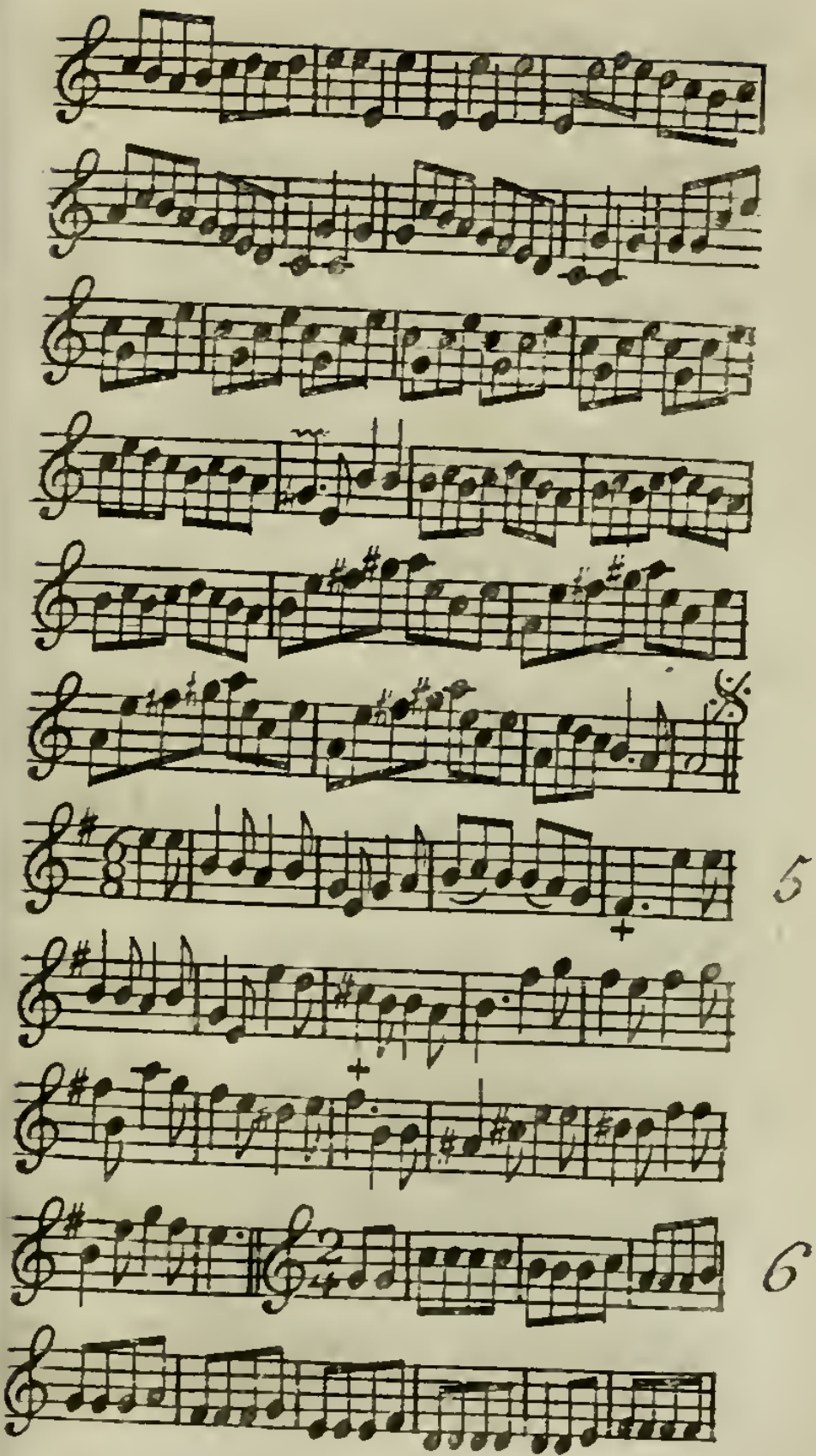
I.

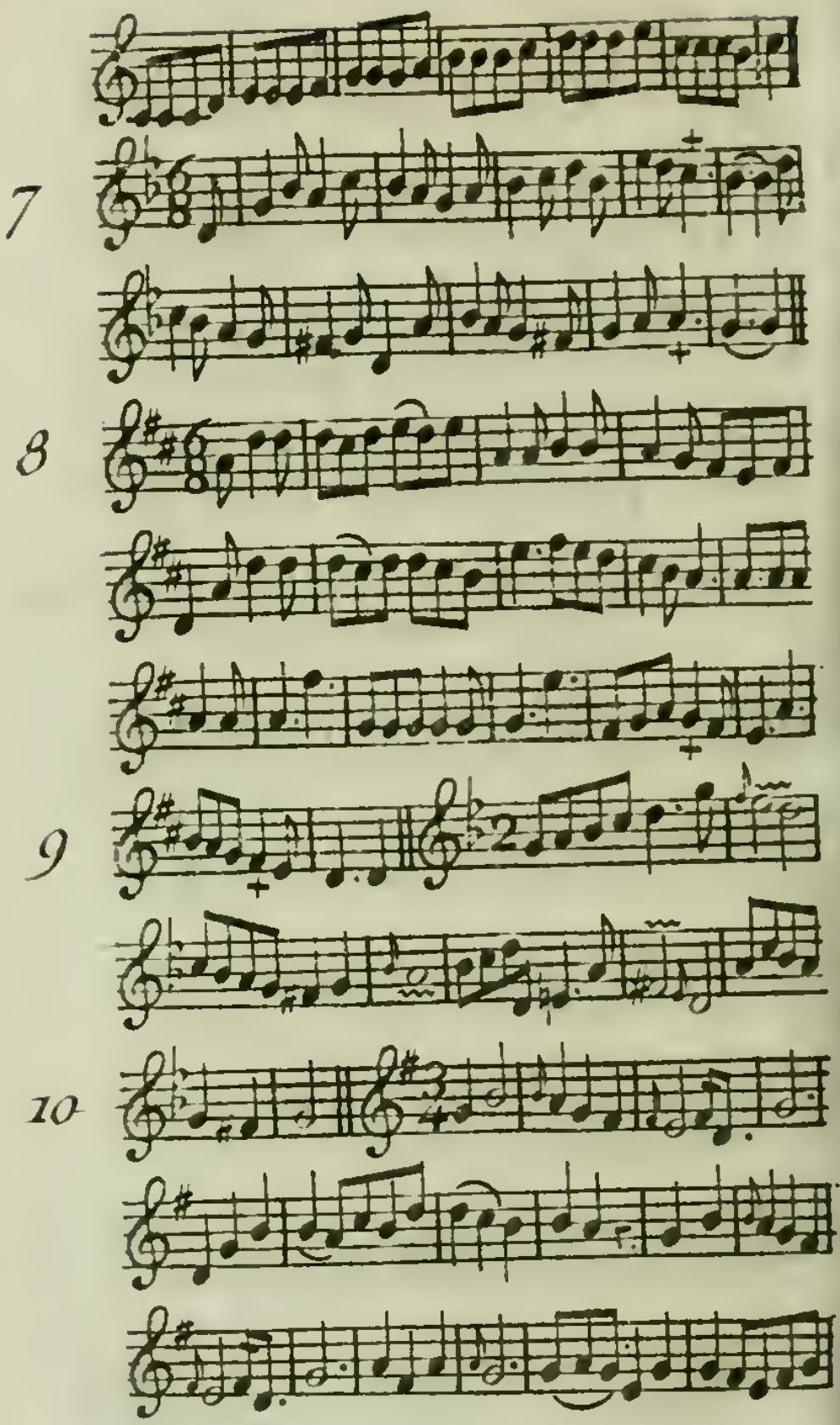


II.

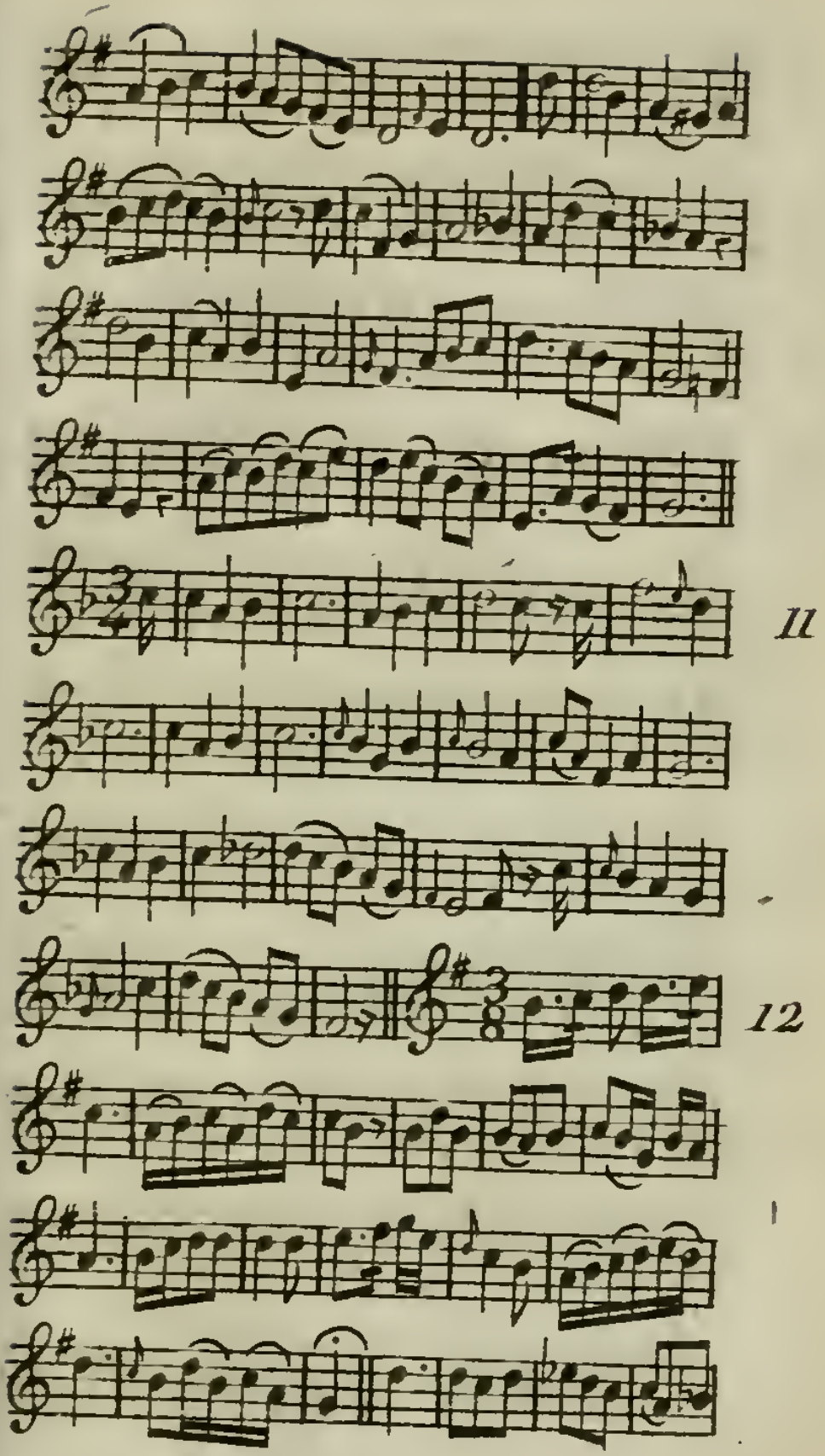


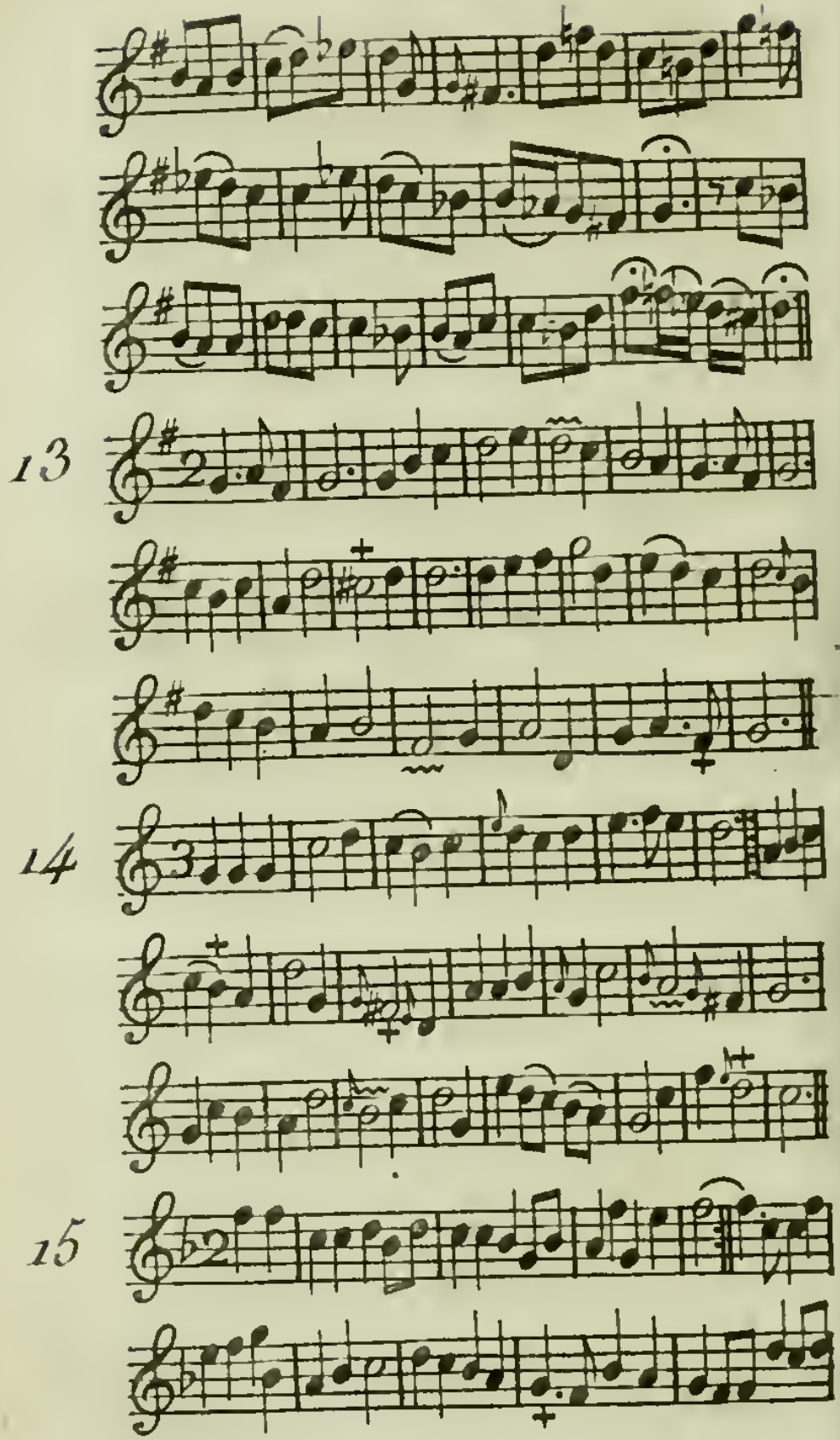
III.

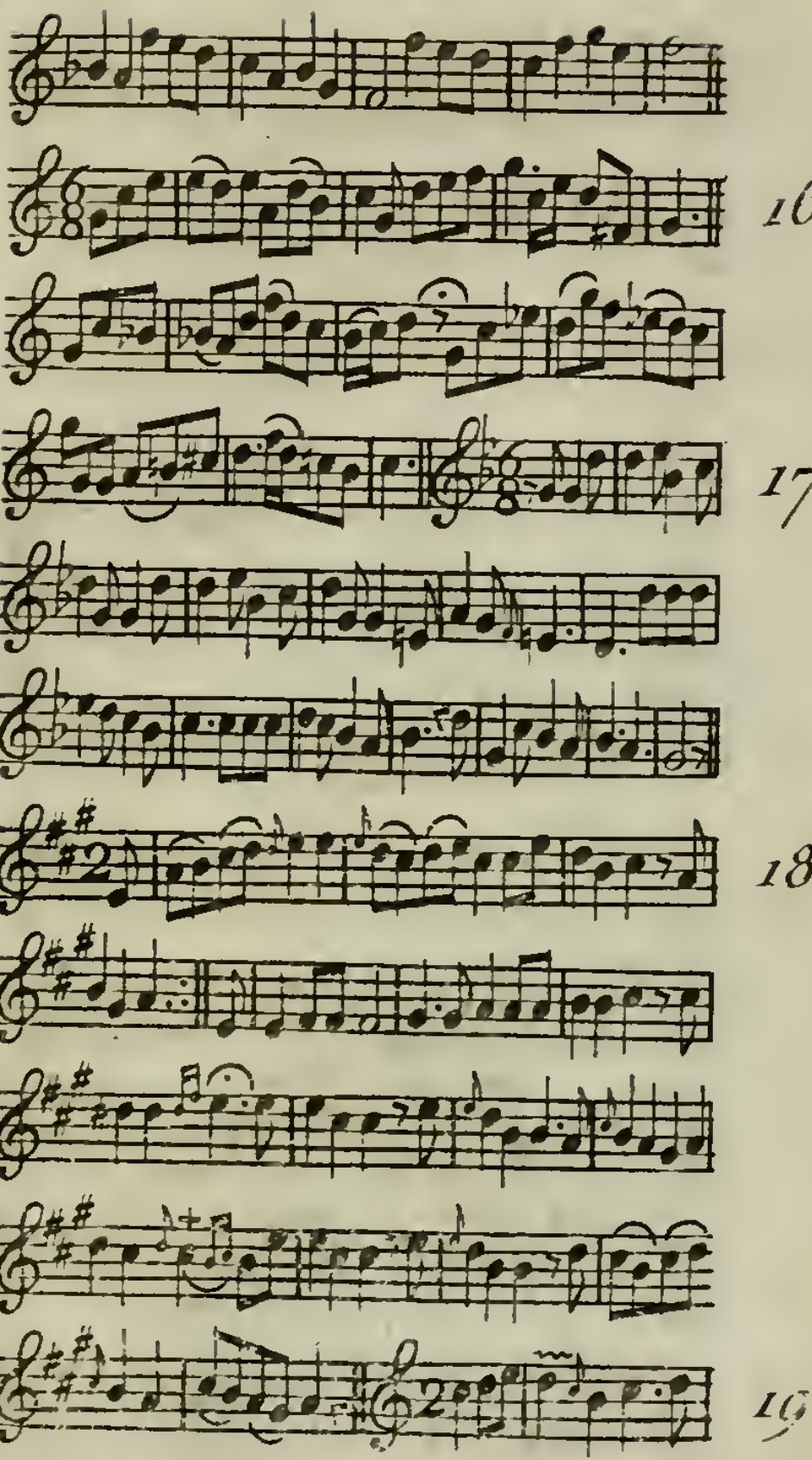


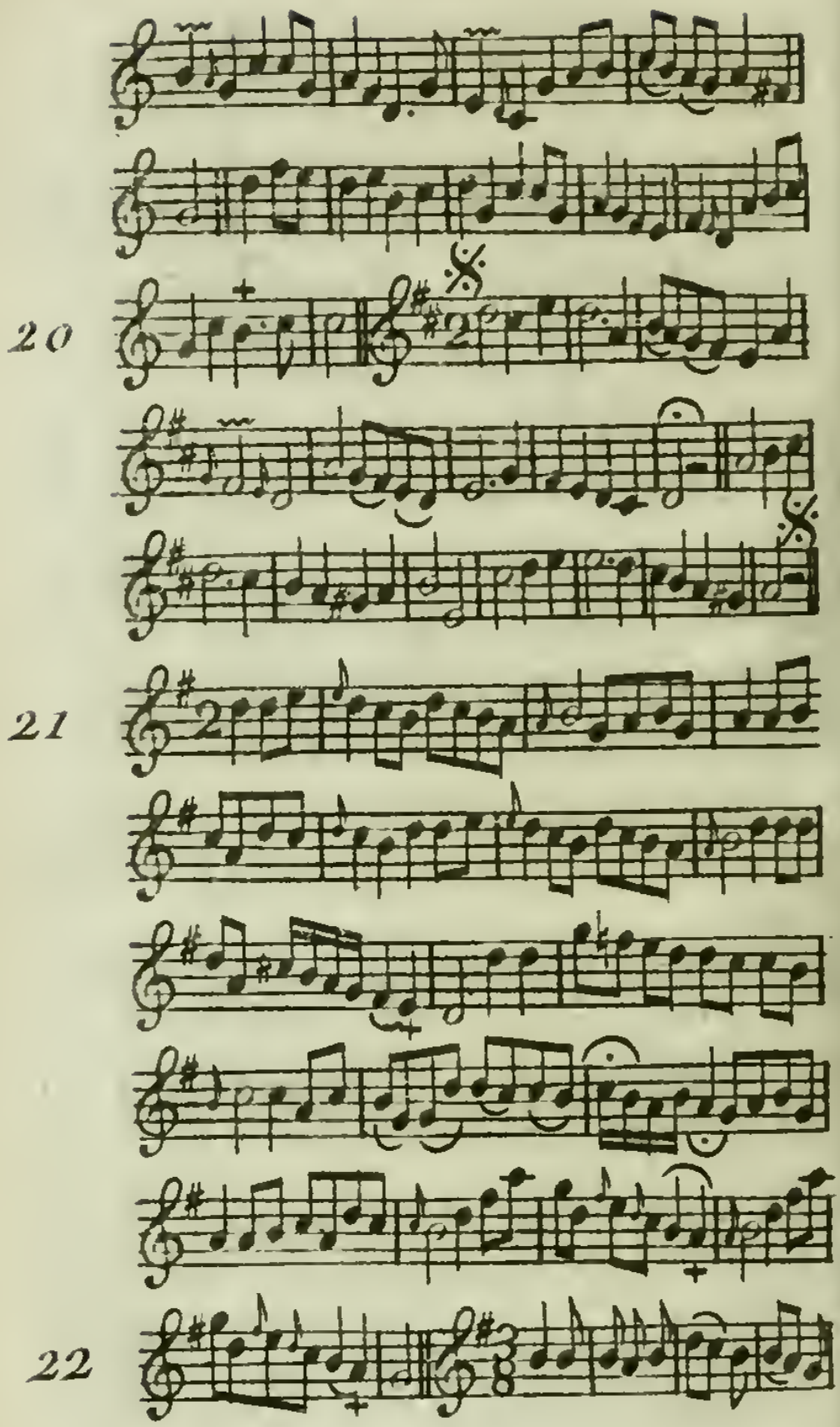

7
8
9
10

V.

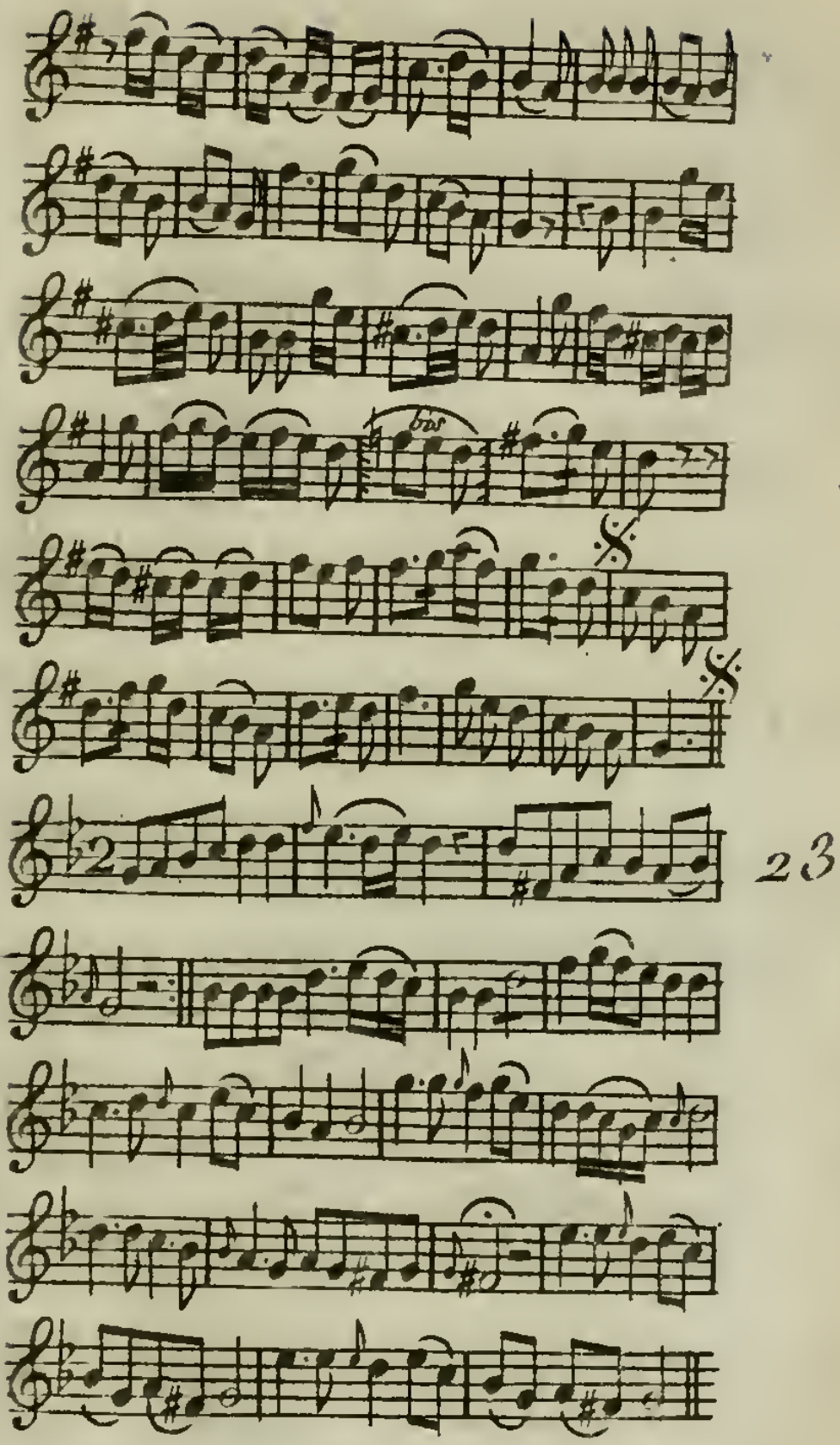



13
14
15

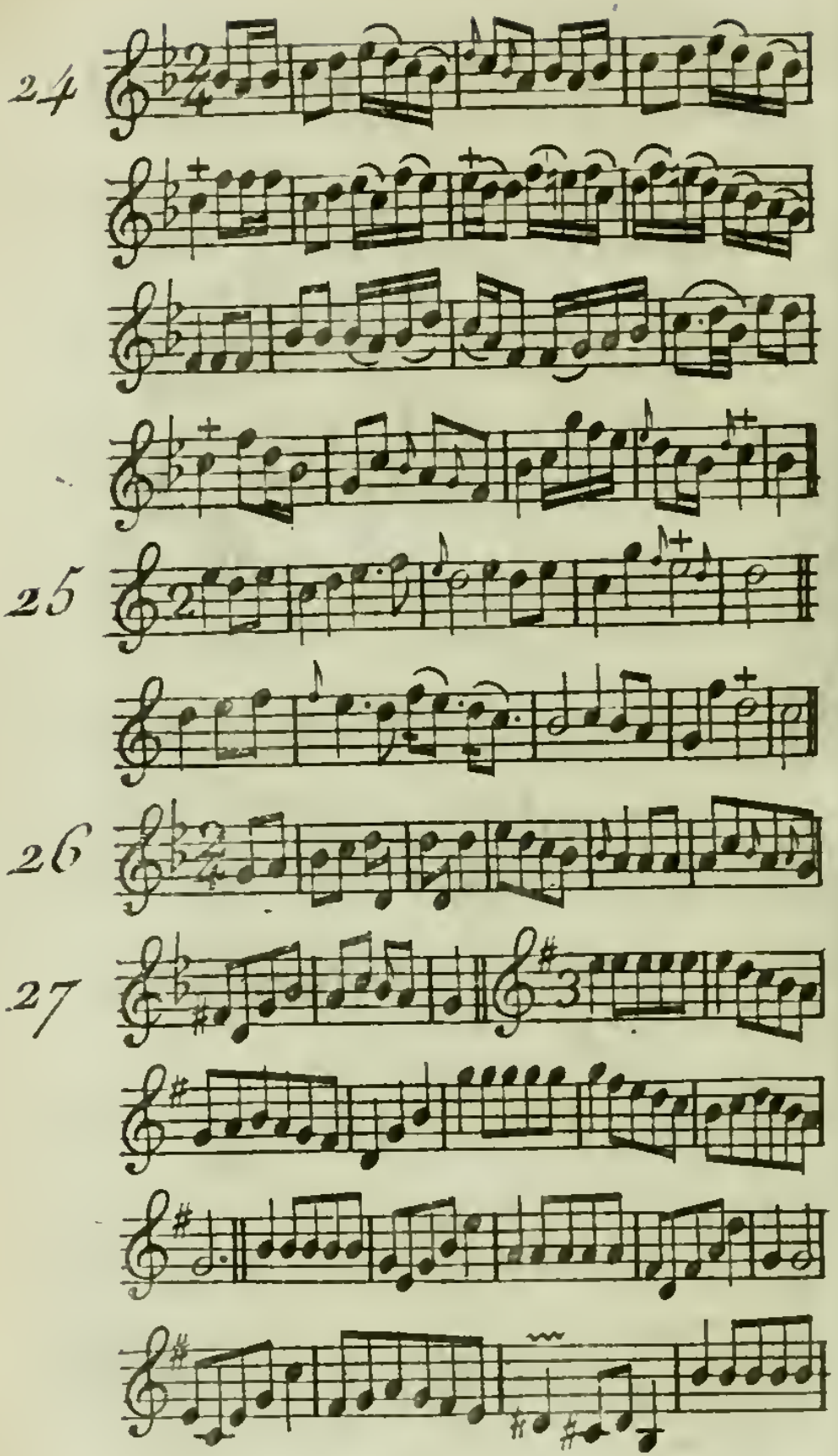

16
17
18
19


20
21
22

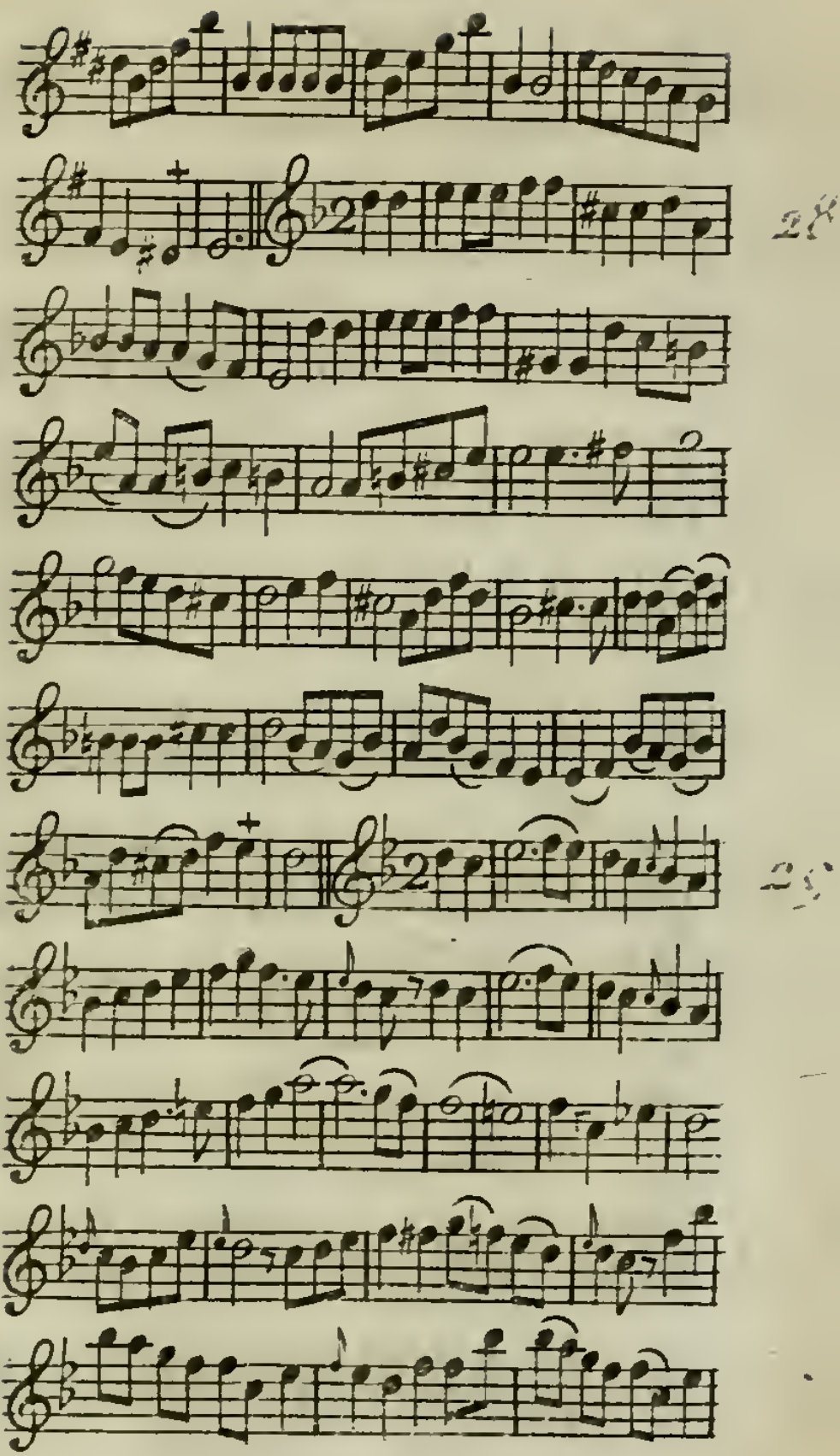
IX.



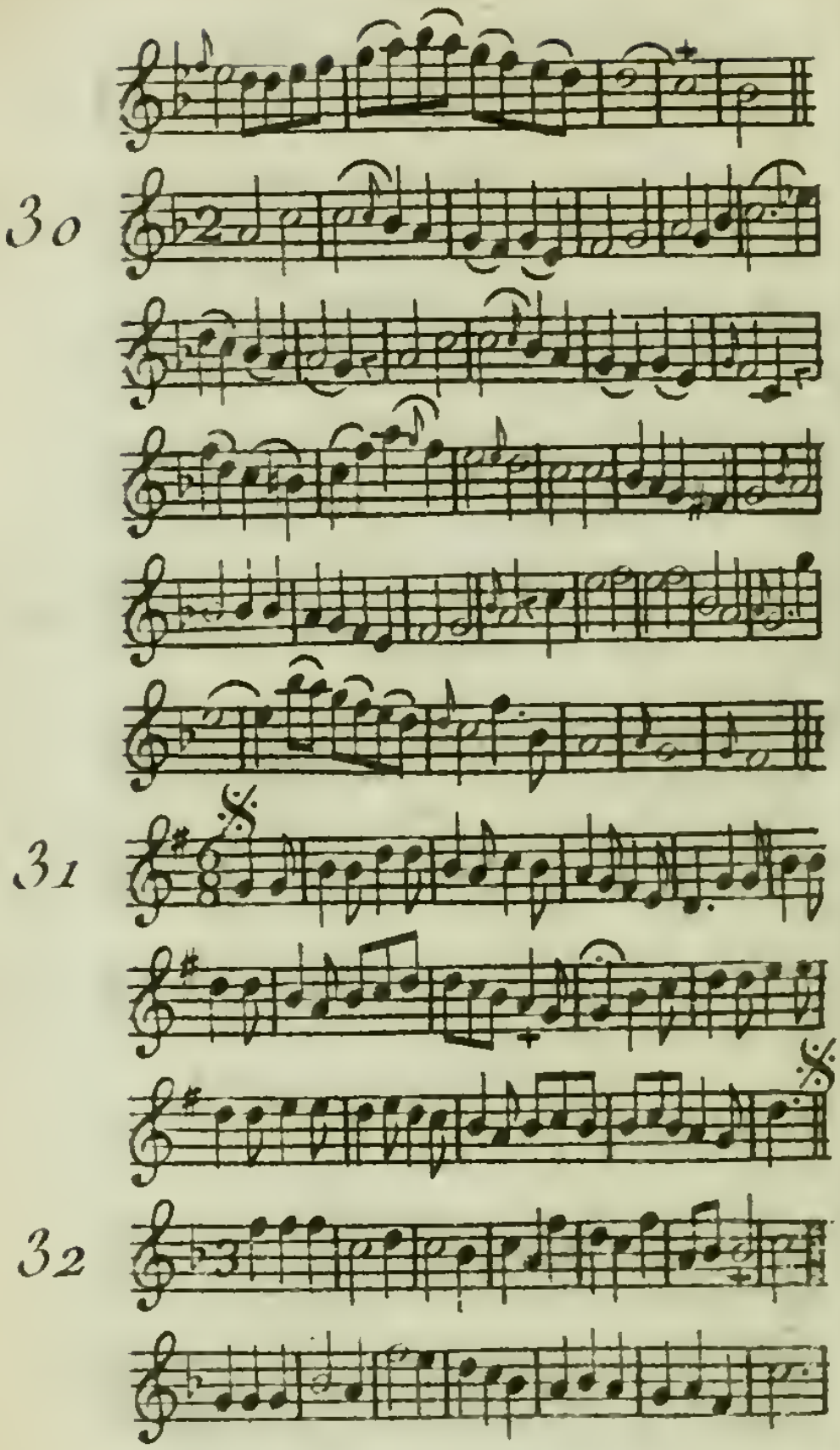
X.



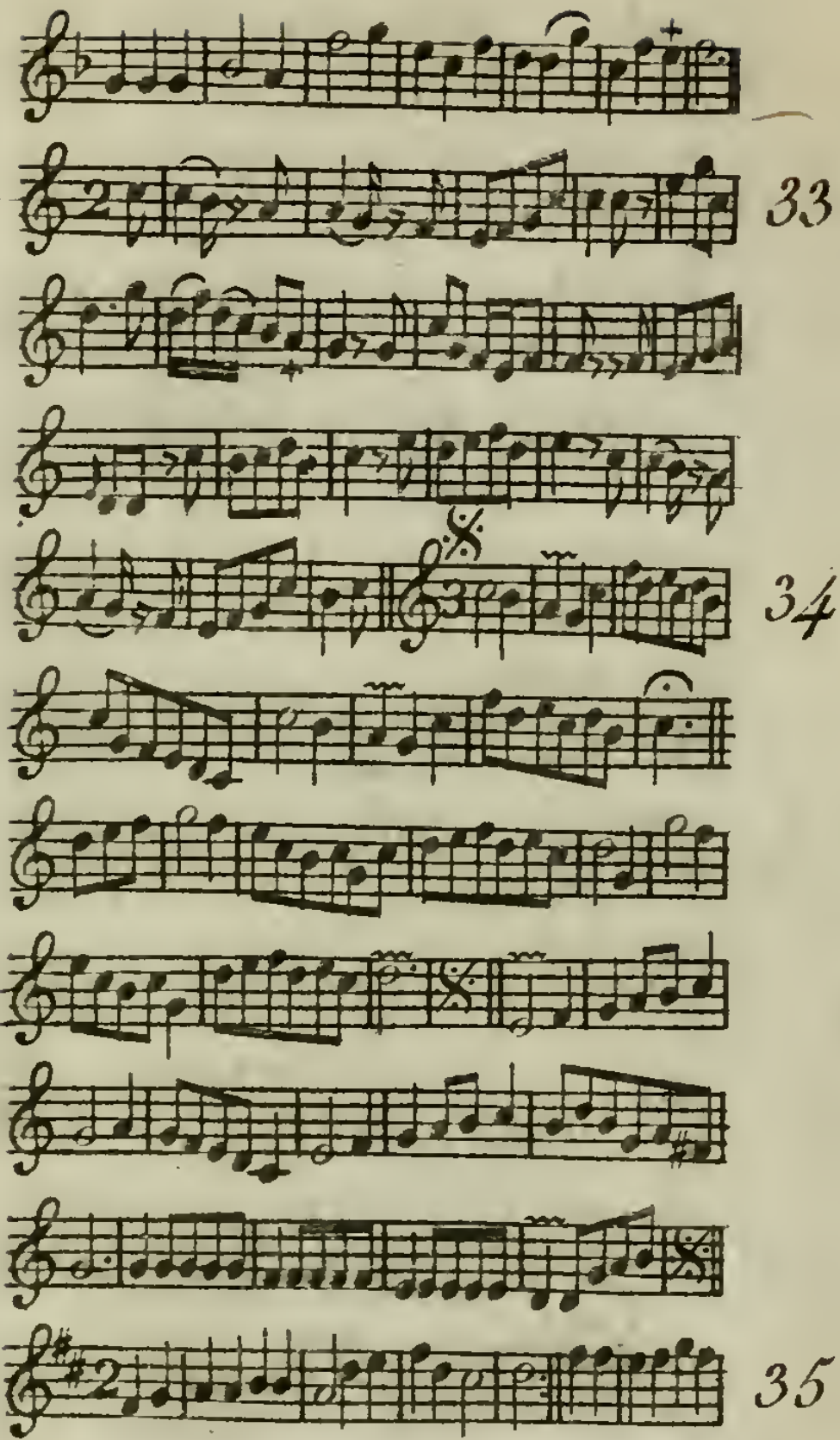
XI.

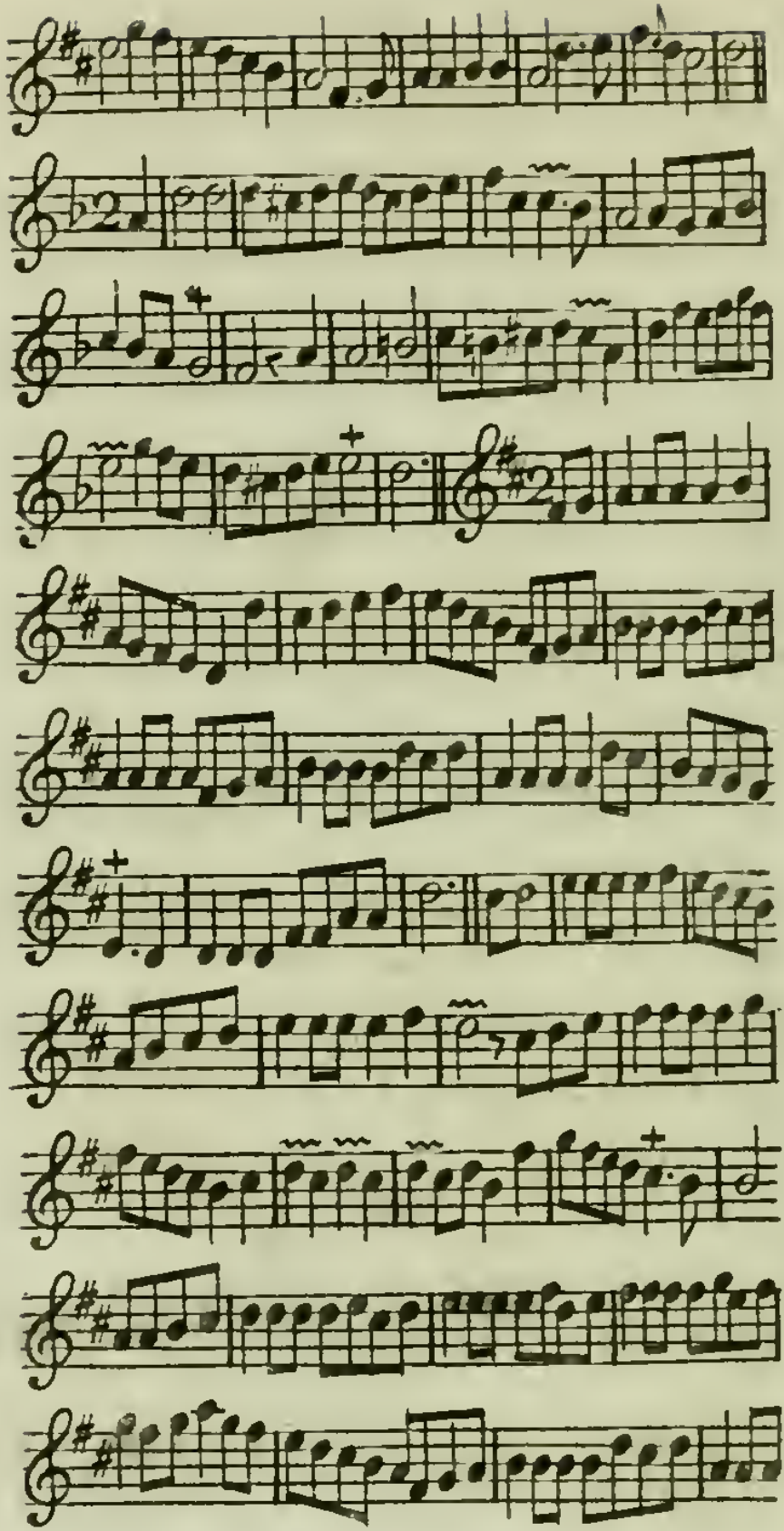


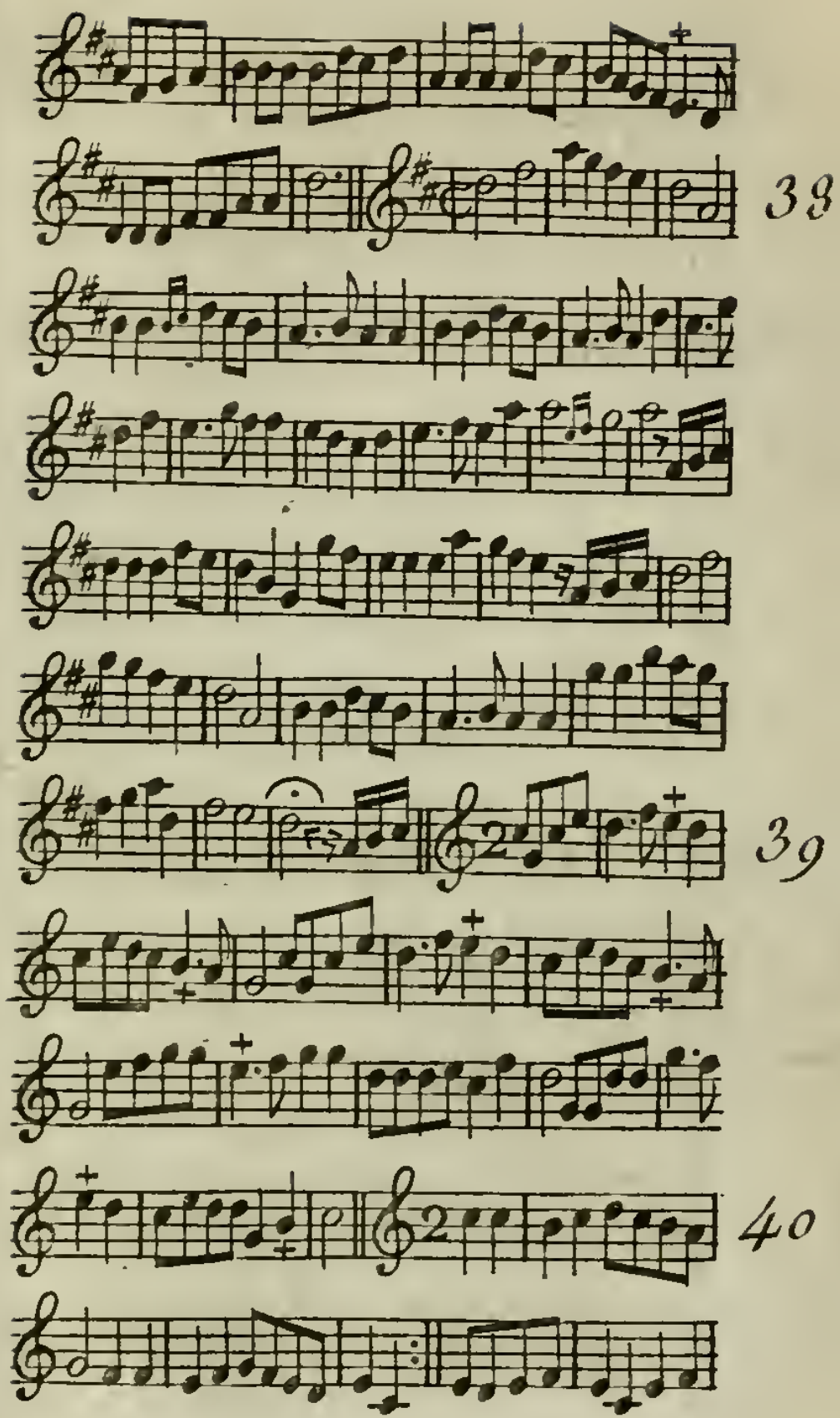
XII.

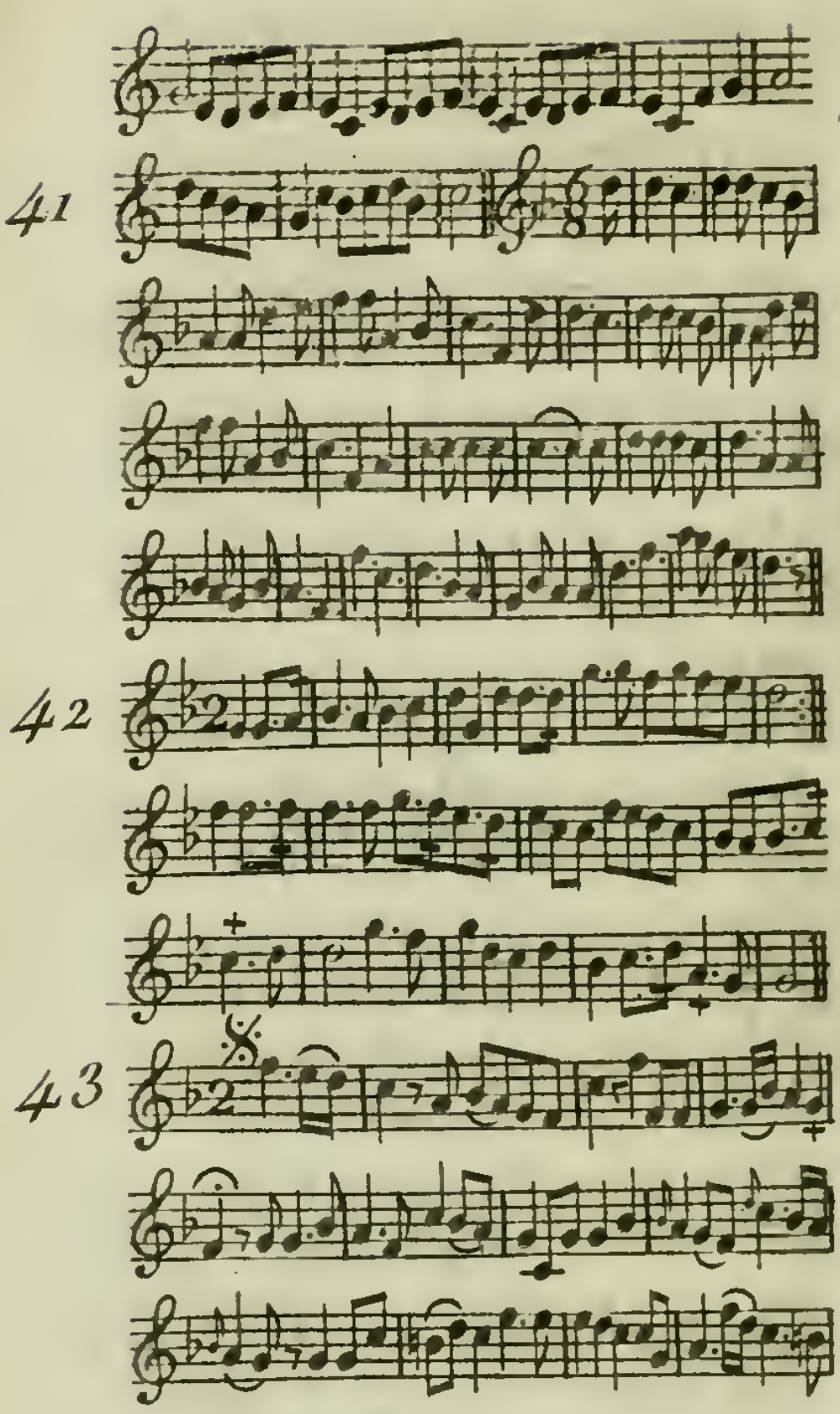


XIII.

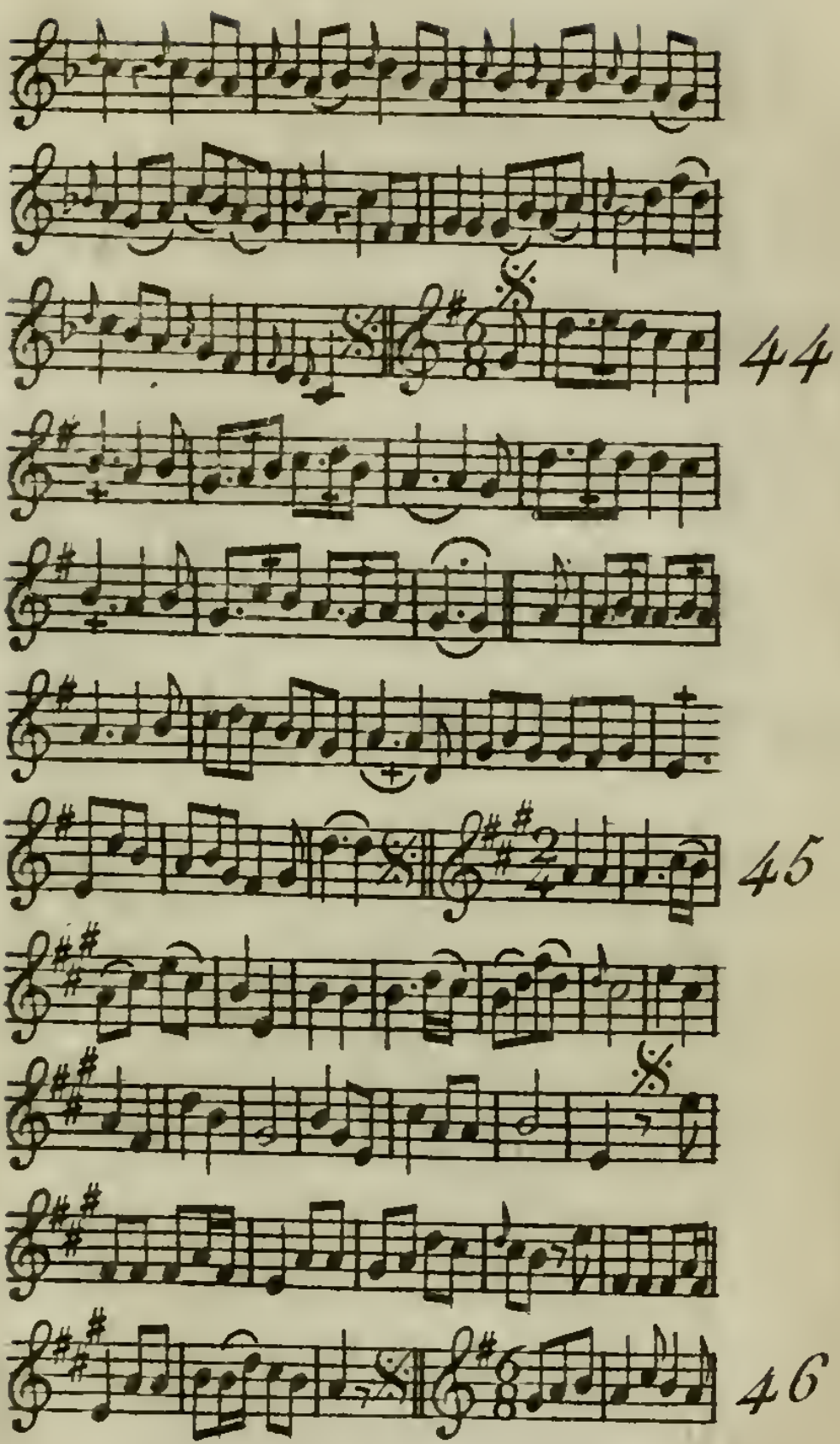


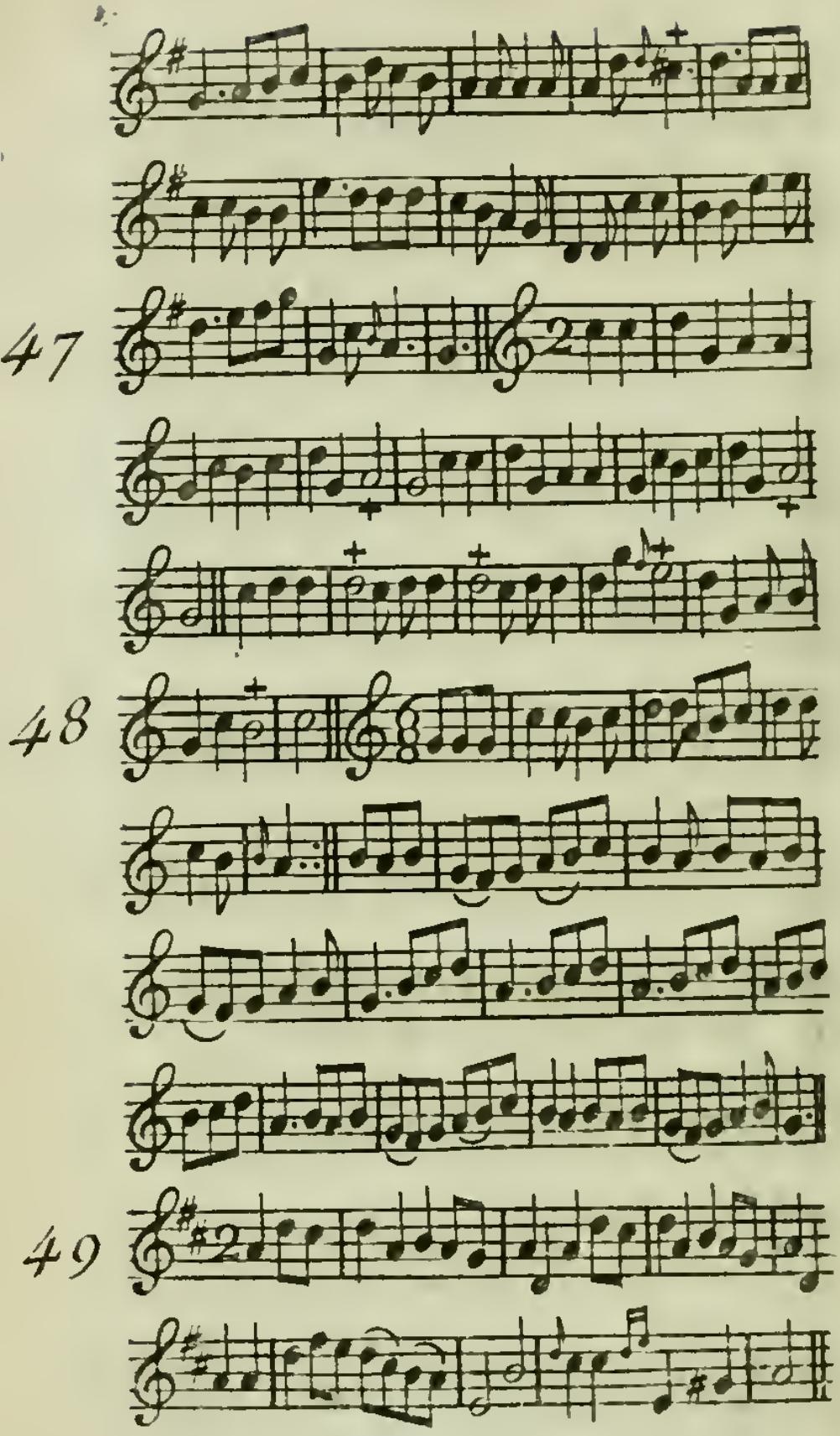

36
37

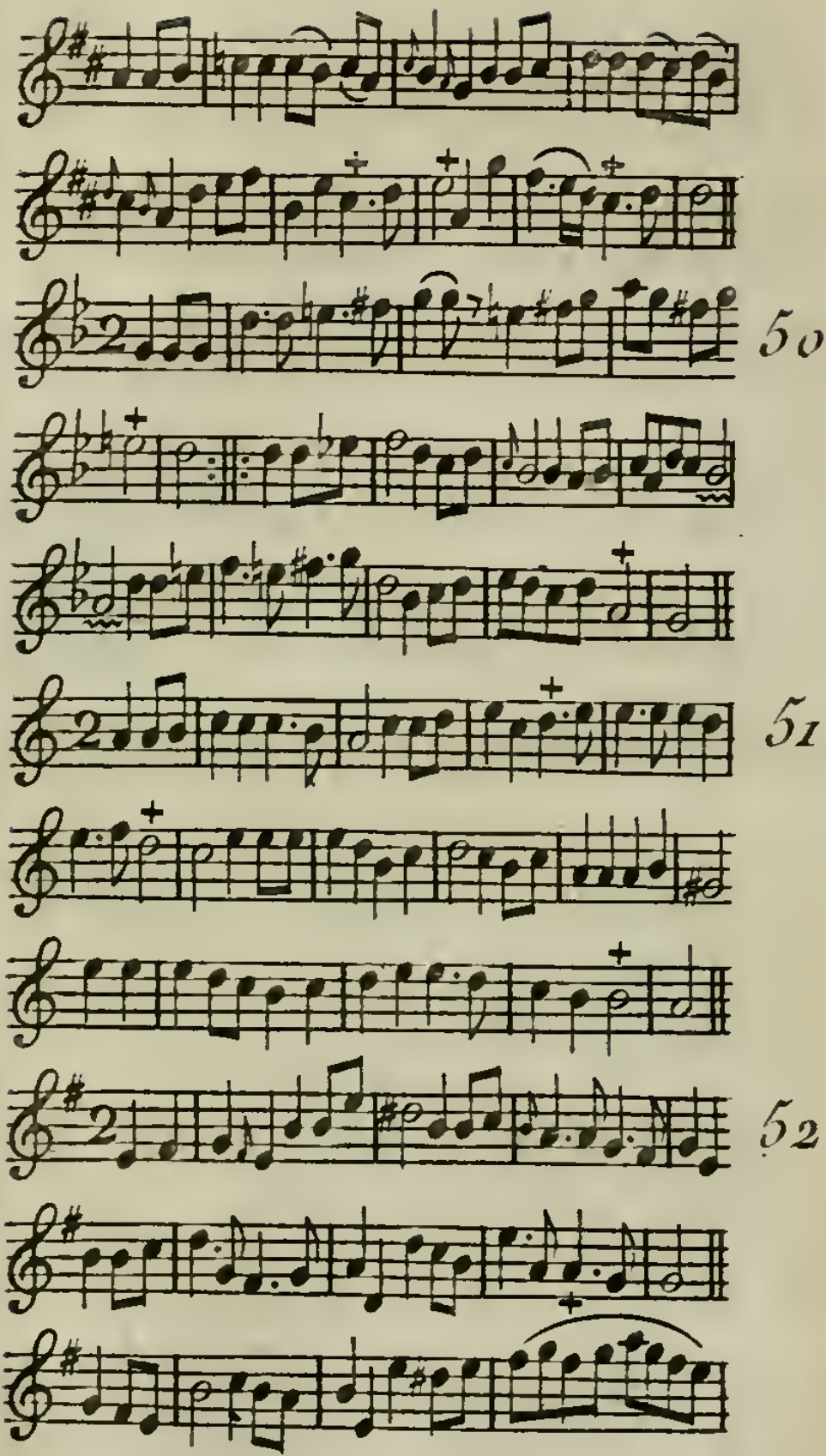

38
39
40

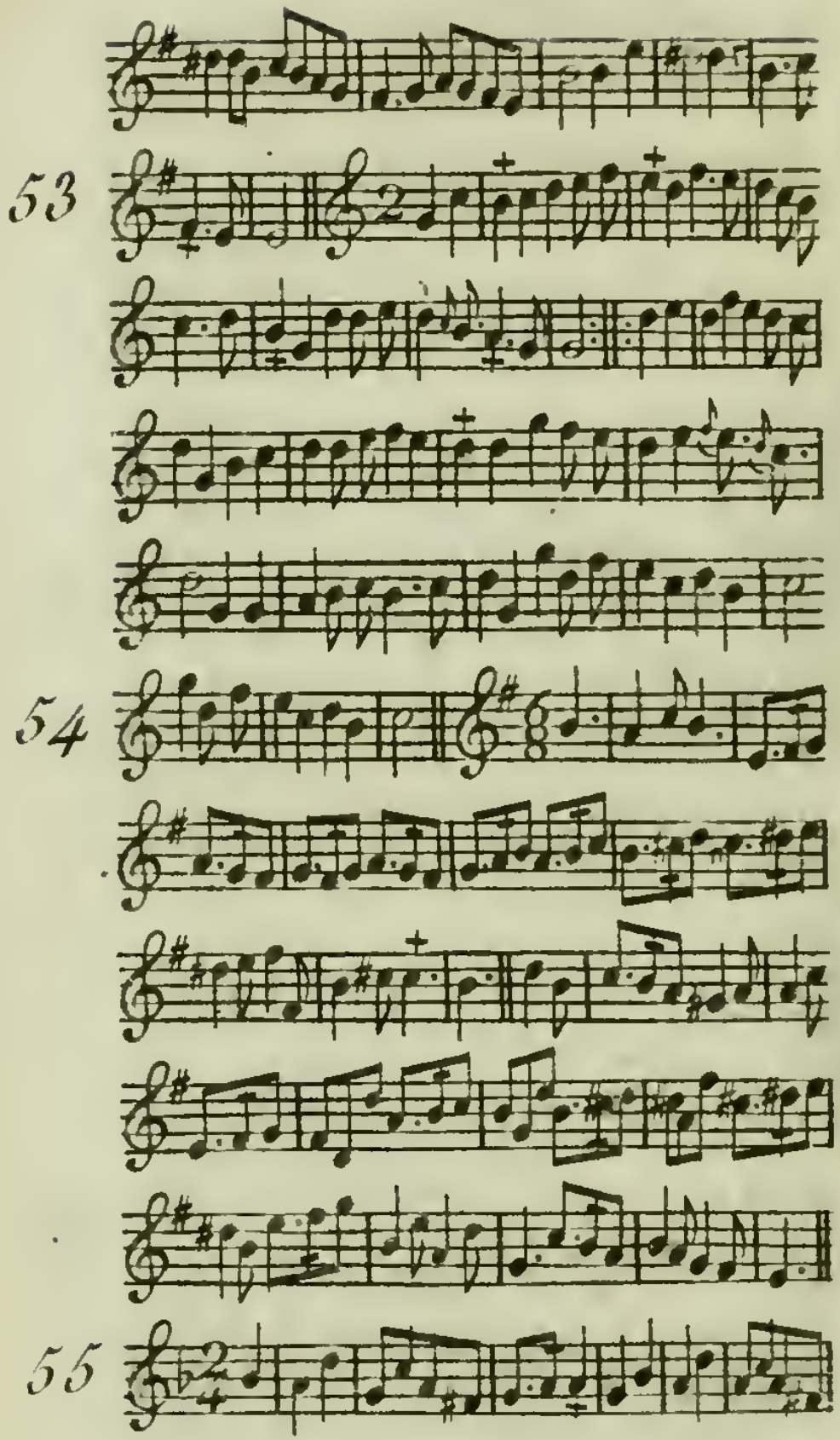

41
42
43

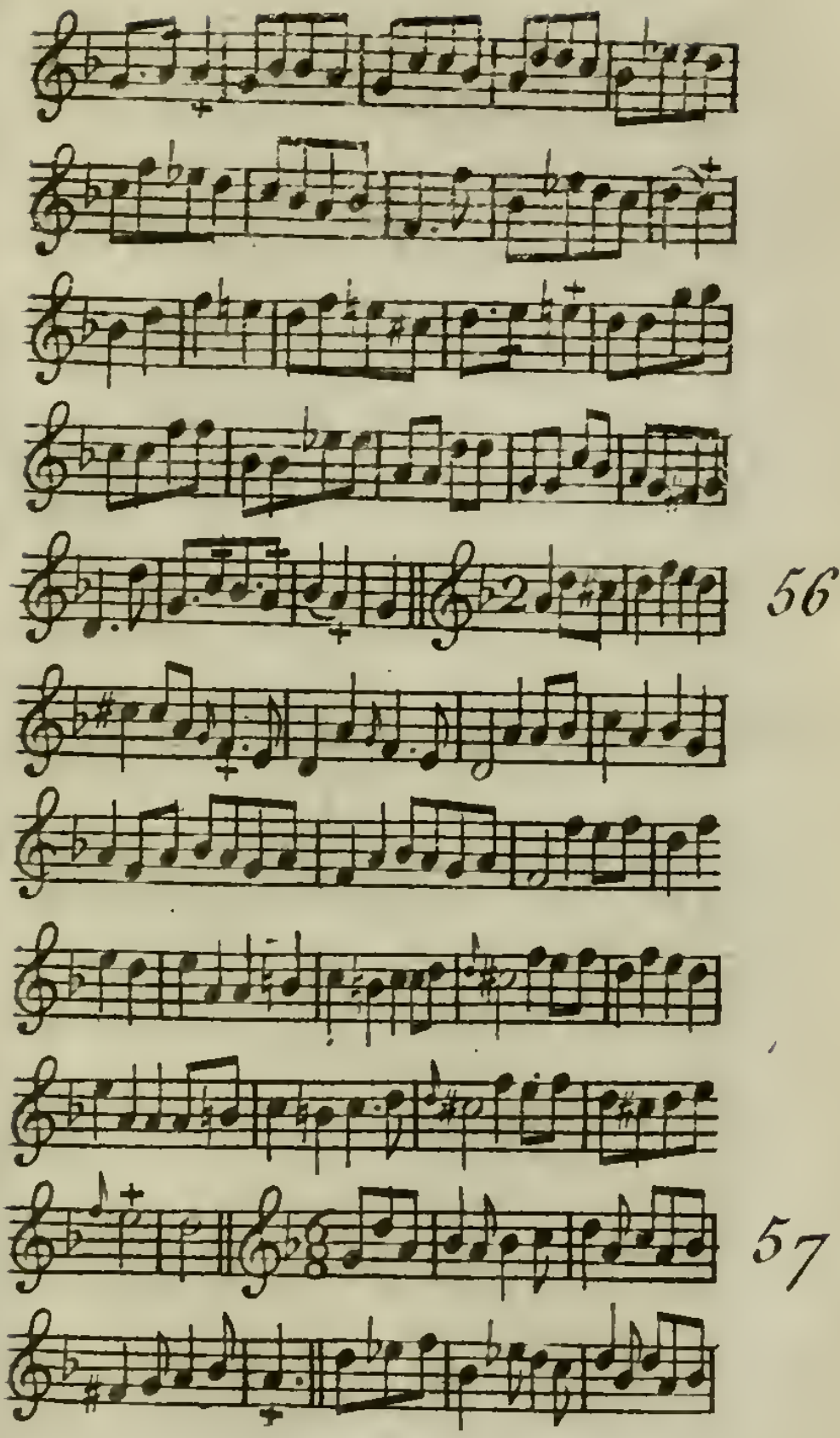
XVII.

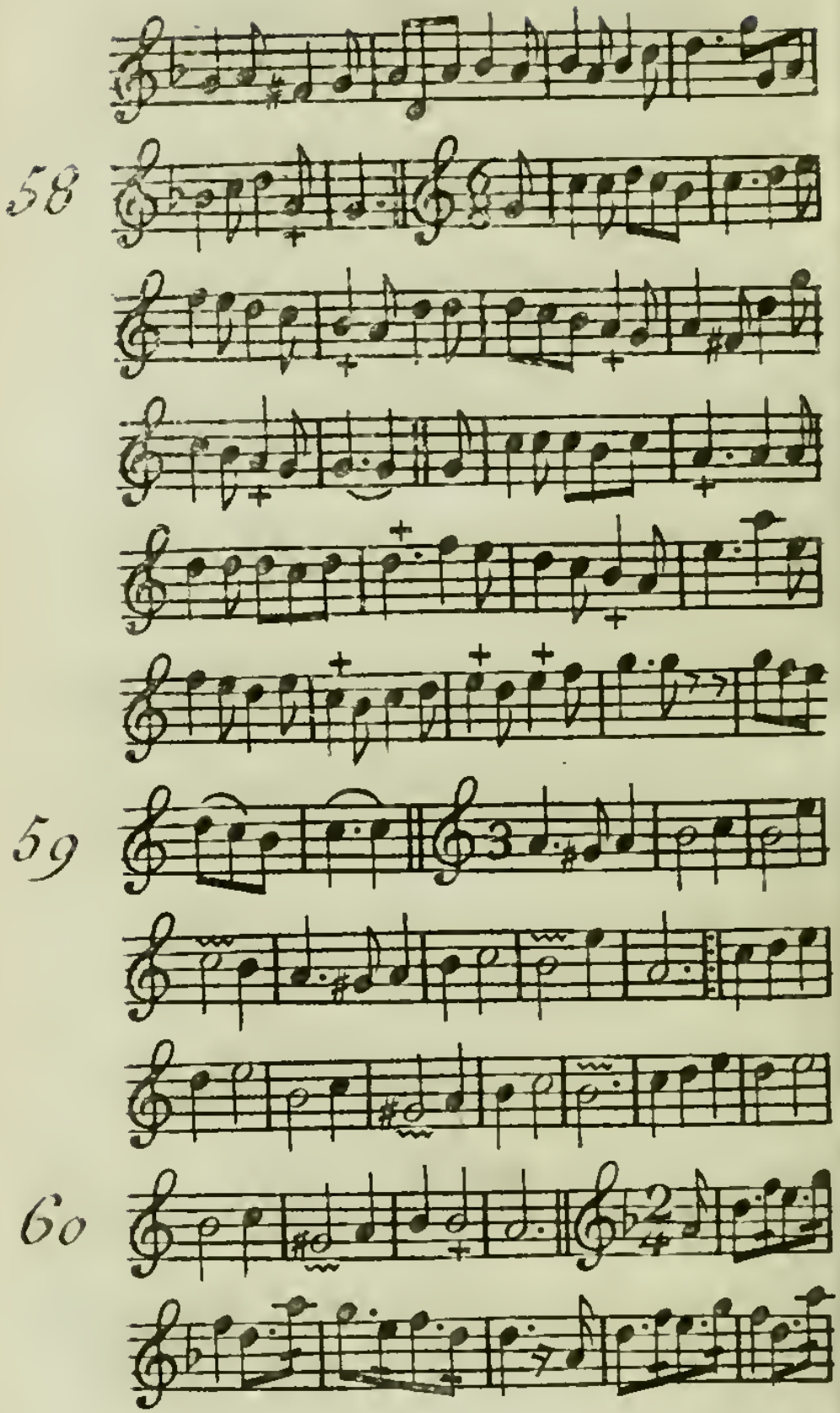



47
48
49

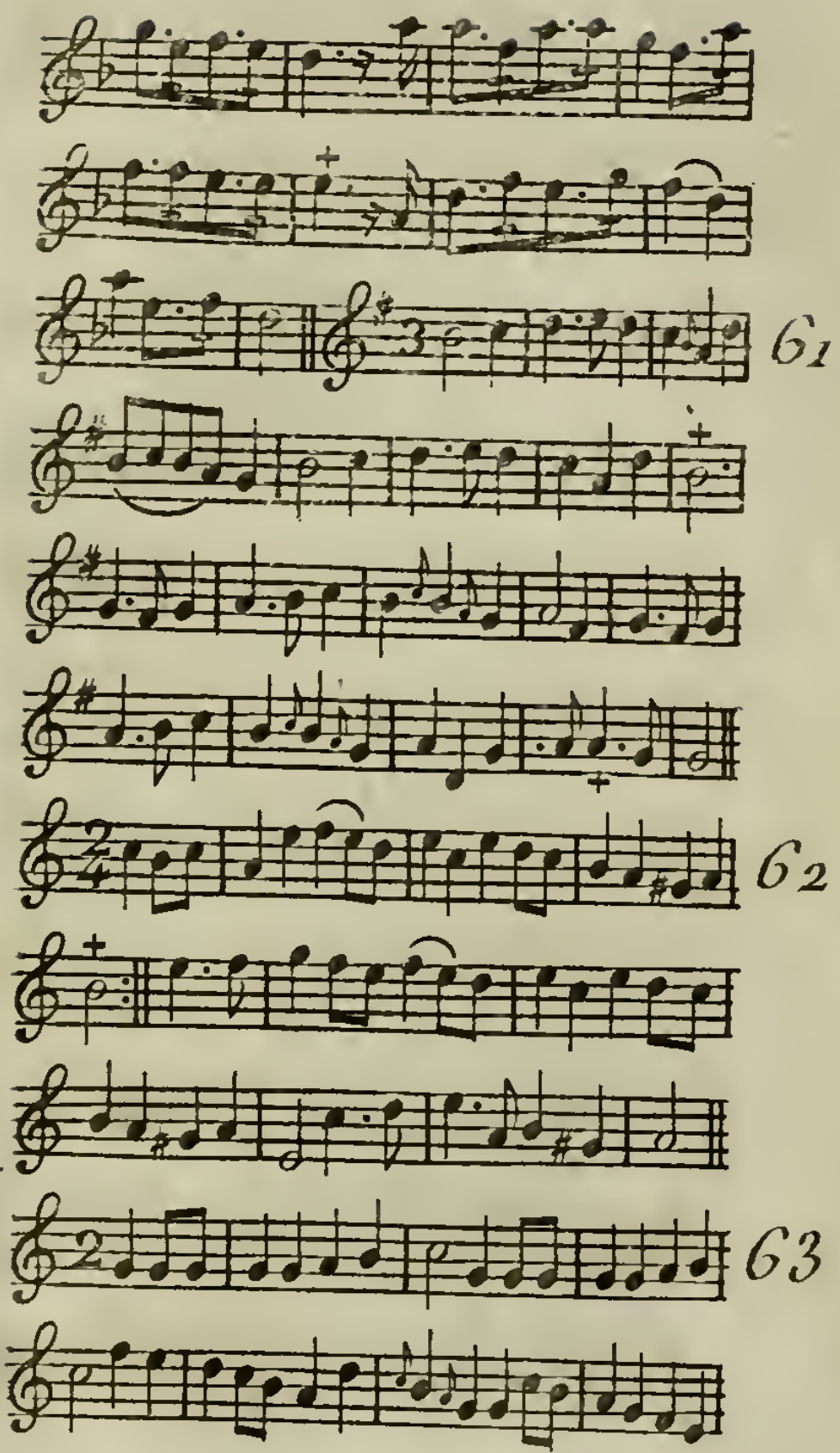

50
51
52

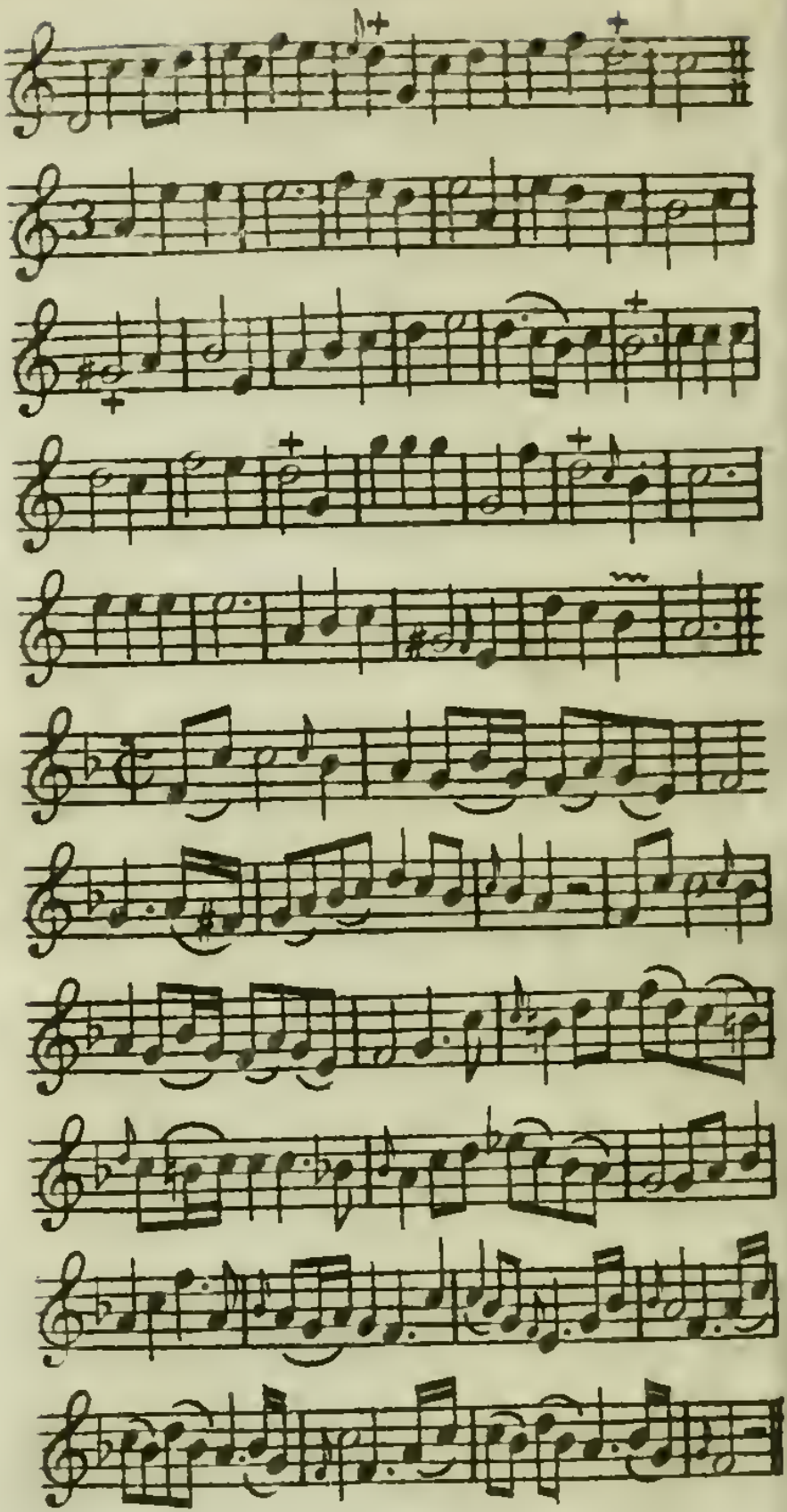

53
54
55


56
57


58
59
60

XXIII.




64
65